

LE CON DANSÉ

(SYMPHONIE EN PATCHWORK)



À mes amours et démons

“L’amour est avant tout un voyage...”

*D’un vieillard apparemment ivre, accoudé
seul au comptoir, tournant lentement son
verre de vin rouge devant lui, les yeux
tristes et songeurs, la tête baissée, avec
tout de même un sourire narquois
accroché au coin de ses lèvres blanches,
qui divaguait à voix haute, dans un bar
que je ne connaissais pas, dans un ville
dont j’ai oublié le nom...*

I

Du bateau, sur lequel je me suis embarqué il y a trois jours, je regarde sans cesse par-dessus la barre : des arbres, des arbres, des arbres. À la poupe : des arbres. À la proue : des arbres. Puis derrière, plus loin : encore des arbres. À l'infini. Végétation luxuriante. Songe de jade et d'émeraude. Et au-dessus de moi : le ciel. Le ciel qui se déploie comme une gaze ronde et protectrice. Bleu profond, bleu azur ou orangé. Et tout autour : l'eau, le roulis, l'écume, l'eau. L'eau. Sombre, boueuse, imperturbable... Étendue liquide, reflets scintillants. Par endroit, le fleuve s'agrandit pour atteindre des dimensions tel qu'il m'est impossible d'apercevoir l'autre rive. Et de ce rouge tourbillon saumâtre qui s'écoule sans humeur sur des milliers de kilomètres, posé là comme une veine salutaire au milieu de cet immense délire verdoyant, émergent de temps à autre des déchets et des sacs plastiques, affleurent de-ci de-là des plantes et des troncs d'arbre à la dérive, paraissent et sautent subrepticement quelques dauphins roses. Et je me laisse bercer par le lent défilement du paysage en me répétant inlassablement ce mot : *Amazonie...* Comme s'il était doté d'un quelconque pouvoir qu'il me faudrait embrasser. *Amazonie...* Je ressens une torpeur joyeuse, physique aussi bien que mentale, provoquée sans doute par la chaleur, les moustiques, l'humidité, la fatigue accumulée, le meuglement intermittent des vaches qui occupent le pont inférieur, le brouhaha des personnes alentours, le doux tangage du navire amplifié par le mouvement de mon hamac sur lequel je suis allongé et d'où je ne me lève sous aucun prétexte, sauf pour uriner ou pour déféquer. Je fume, je mange, je dors, je bois. *Amazonie...* Merveilleuse hypnose. Je ne fais rien. Et je me souviens :

« Je préférerais que tu me prennes là, tout de suite, contre le mur, plutôt que d'entendre ces conneries ! », tu me dis.

En t'écoutant, j'ai souri,
En songeant que les femmes possédaient ce don étrange
De pouvoir dire la pire des obscénités sans jamais paraître
Vulgaires.

Tout au plus deviennent-elles désirables, sexy,
Incroyablement excitantes, irrésistibles à leur façon,
Dotées d'un charme d'outre-genre, d'outre-nuit.

Un certain type d'élégance incrustée à même la peau,
Une coquetterie qu'elles portent jusqu'au bout de leurs ongles manucurés,
Un style raffiné et châtié dont elles ne peuvent jamais se départir :

Une disposition naturelle à la poésie.

Et toi, plus que tout autre, tu possédais ce talent de transformer le vil vocable en
Précieuse substance.

Il te coulait l'injure au coin des lèvres, les mots salaces
Te poussaient comme une seconde nature
Sous ce ciel printanier.

Et cette bourbe me parvenait
Par magie

Tel un bouquet :

Mystérieuse alchimie.

« Oui, j'aimerais que tu me prennes violement, que tu sois maintenant en moi et que tu me fasses jouir, mon salaud ! », tu me susurrais, l'œil allumé.

« Tu bandes ? », tu as rajouté.

Des décharges électriques, tes mots.
Ils faisaient grimper en moi
Une envie sauvage,
Insensée.

J'étais assailli
Par mille images
De nos communes saillies,
Accouplées avec des images
De ce que j'aurais pu te faire
A ce moment-là,
Maintenant :

Frénésie.

(Et naturellement, bien-sûr, je bandais.)

J'imaginai	Me venaient en bataille
Tes dessous smart et chics	Tes cris habituels, ta cambrure
Dont tu armait tes courbes	Tes généreux seins, tes hanches
Que toujours tu portais avec fierté	Ton âpre parfum, ta bouche
Que toujours je rêvais de mordre, de froisser, de baiser...	

Petite, trapue,
Légère, charnue,
J'aimais te prendre
Debout. En califourchon.

Littéralement tu te plantais
Sur ma verge, y allais de tes vas-et-viens,
De tes divers sarcasmes et saccades,
Tu t'agrippais, m'empoignais, me griffais le dos.
Merveilleux petit singe, sous tes acrobaties
Rougissaient tes joues, se crispaient tes yeux,
Tu roucoulais, ronronnais, te livrais, te perdais
Au détour d'un mugissement ou d'un quelconque à-coup
Et je...

« Vous avez l'heure ? », me lance un jeune type du hamac voisin, me sortant brusquement de ma rêverie.

Quelle question bête et inutile sous ces latitudes !

II

Ils pleurent. Ils pleurent tous, chacun à leur manière. Ils pleurent. V., les yeux rougis par une nuit d'insomnie, se tord les doigts, se passe les mains dans les cheveux, geint puis retient un cri. Y. sanglote lui aussi à chaudes larmes, marmonnant quelque chose d'indistinct avant de laisser échapper d'une voix de fille, quand son corps le lui permet : « Non, non, pas lui, non, pas maintenant, non, pas lui, non, pas lui, pas lui, non, il est trop jeune, trop plein de vie... » Sa jeune sœur est assise, la tête dans les mains, dans une position de pantin désarticulé, elle respire bruyamment, hoquète, secouée par de violents soubresauts, tandis que ses parents font les cent pas, le regard perdu dans le vide, comme s'ils observaient je-ne-sais quel démon, comme possédés par je-ne-sais quel souvenir. Son père se gratte, semble vouloir déchirer quelque chose, jeter loin de lui sa douleur. Sa mère bondit parfois comme on se fige devant quelque danger. Ils pleurent. Ils pleurent tous. Chacun à leur manière. Ils pleurent. Et moi, je les regarde et je ne sais pas quoi faire, quoi leur dire. Je suis abattu, abasourdi, si bien que nul geste, nulle parole, nulle larme, nulle pensée ne surgit de mon putain de crâne ! Alors, quand il m'arrive de croiser le regard de quelqu'un, je prends automatiquement une mine de circonstance et fais la moue, essayant de montrer ma commisération et de cacher ma peine. Je suis mal réveillé. Je voudrais hurler, vagir, m'enfuir de ce matin de cauchemar, m'arracher de cette injuste réalité ! J'aimerais dire : « Allons tous boire un coup ! Allons boire à la vie ! Trinquons aux femmes ! Oui, aux femmes ! Le temps nous est compté, alors enivrons-nous tant qu'il est encore temps ! » Mais je reste immobile et muet. Quelques heures auparavant, j'ai couru à l'hôpital aussi vite que possible, après avoir appris la nouvelle : « M. est dans le coma, une moto l'a renversé... », m'a annoncé par téléphone V. d'une voix faible et tremblante. Il y a quelques minutes, les médecins nous ont déclaré qu'il y avait peu d'espoir que M. sorte vivant d'un tel traumatisme : « Il pourrait se réveiller, mais ce serait un véritable miracle, car le cerveau a été gravement touché. Et si le miracle a lieu, on ne peut pas savoir dans combien de temps cela se passera : quelques heures, un jour, une semaine, des mois, des années... Et si finalement il se réveille, Mr M. D. aura sûrement de graves et d'irréversibles séquelles qui pourraient avoir pour conséquence une paralysie physique et/ou mentale, partielle et/ou totale. Mais ne vous faites pas de faux espoirs, le plus probable, au vu des lésions, c'est que... » Je regarde encore une fois la famille de M. et me sens affreusement impuissant, désespérément inutile. Pour l'instant, donc, il nous faudra attendre, nageant dans cette insupportable incertitude. Faute de mieux, je me dirige vers la cour de l'hôpital pour respirer à l'air libre, voir le soleil, ne plus inhaler cette horrible odeur de produits aseptisants qui emplit l'hôpital et qui empeste la mort. Si j'ai de la chance, je pourrais peut-être trouver une cafétéria et grignoter quelque chose. Je pars, je m'éloigne de ces gens pour qui je ne sais pas quoi faire, ces gens qu'il est de toute manière impossible de reconforter tant leur peine est profonde. Je me dis bêtement que la vie est fragile, qu'elle ne tient à rien, qu'elle est en somme un drôle de miracle et que, bien que nous sachions tous cela, bien que des milliards de milliards de personnes ont vécu et péri avant nous, nous apportant par là même cette existence qui est nôtre, cette bonne vieille Camarde nous apparaît toujours et encore comme une réalité incompréhensible, une nouvelle obscène, un préjudice impardonnable, un cadeau démoniaque, une blague de mauvais goût... Et là, sur mon chemin, observant mécaniquement le blanc des murs et des blouses des malades et des infirmiers qui apparaissent et s'agitent comme des spectres nébuleux autour de moi, tout-à-coup, je me souviens :

Cinq heures du matin. J'arrive à l'hôpital.

Je ne resterai pas longtemps, l'opération est bénigne.
J'ai amené avec moi un sac avec un pull, un carnet et un stylo.
Un livre.

De toute manière, lire, je n'en aurai pas le temps.
À peine ai-je posé mes affaires dans la chambre
Que les médecins viennent me chercher.
J'ai juste le temps d'échanger deux-trois mots avec ma mère
Et de voir que quelqu'un dort dans le lit voisin.
Les infirmiers m'installent sur le brancard.
Ils me sortent de la chambre.

J'entre avec eux dans l'ascenseur, descend au niveau -1.
(Étrange, cette tradition de toujours opérer dans les sous-sols !)
On me stationne dans le couloir. J'attends.
De gens passent à mes côtés.
Je vois leur hanche, leur bassin, leurs jambes.
Je ferme les yeux.

On me fait entrer dans la salle d'opération.
Lumière de néons. Carrelage. Asepsie.
Je verrai tout, je resterai conscient.
L'anesthésie est locale.

Dans la salle : un chirurgien et deux assistants.
Une femme me badigeonne l'entrejambe de Bétadine.
Quelqu'un me demande si ça me dérangerait,
Si j'accepterais qu'un groupe d'étudiants en médecine assiste à l'opération.
Je réponds que non, ça ne me dérange pas.

Un groupe compact d'environ six personnes entre donc.
Le chirurgien parle de mon cas.
Il me tripote le gland.
Il l'expose.

Il palpe ma partie intime comme si c'était une vulgaire grenouille à disséquer.
Un muscle quelconque, digne tout de même d'un rapide examen.
(Je pense un instant aux femmes qui doivent régulièrement se soumettre
À ce genre de cirque clinique chez leur gynécologue !)

Les étudiants observent impassiblement. Ils prennent des notes.
Le médecin explique qu'on doit me sectionner le frein
« Rendu trop court après *acciiiiident* », il insiste sur le « i ».

Avec une longue seringue, un des infirmiers me pique la verge.
L'aiguille entre lentement. Le liquide se répand.
Quelques secondes plus tard, je ne sens plus rien.
La zone endolorie est endormie.

Je pense au froid de la Bétadine,

Au contact glacé de l'aiguille,
À la froideur de ce toucher professionnel et médical
Sur cette zone de mon corps habituée plutôt à quelques déférences.
À quelques intérêts.
À la chaleur, à la douceur des caresses.

D'ailleurs, si je suis là, allongé, nu,
Offert comme une bête sacrifiée,
C'est pour un abus de ce type d'attouchement.
Un « *acciiident* » a dit le docteur.

J'entends le bruit métallique du scalpel
Que le chirurgien saisit d'une main sûre.
Il s'approche. Il commence l'opération.
Un infirmier passe à mes côtés avec à la main
Une compresse rougie de
Sang.

Je ferme les yeux...

(Je me transporte quelques semaines plus tôt à cette fête durant laquelle j'ai couché avec toi, je ne me souviens pas bien des détails, mais ce que je sais de tout mon être comme une vérité absolue, ce que crie mon corps par tous ses pores comme un monstrueux chant marin, c'est que je t'aime. Oui, ma chère et tendre, ma carnassière, je t'aime. J'en ai honte, j'en ai peur, mais je t'aime. Je t'aime ! Je nous revois dans ce salon, nous embrassant. Je te revois à genoux me saisissant le pénis et l'enfournant dans ta bouche. Ma divine chienne, tu me regardais alors d'un air complaisant et vicieux. Je me revois te prendre assis, debout puis allongé sur le parquet. Je revois nos secousses, nos gémissements, notre voracité commune. Je revois enfin tout ce sang le long de tes cuisses et des miennes quand je me suis enfin retiré. Je revois notre étonnement. « Tu saignes ? », je t'ai demandé. Mais après vérification, nous nous sommes aperçus que ce sang ne venait pas de toi mais de moi, qu'il coulait de mon sexe par grosses gouttes. Tu m'as dit que peut-être c'était ta faute, qu'avant de me sucer, tu m'avais mordillé le gland mais que tu ne voulais pas me faire mal ni me blesser. « Comme ça, pour jouer ! », as-tu dit. Sur le coup, je n'ai rien senti. Mais, avec tes jolies dents, d'une seule pression de ta mâchoire adorée, tu m'as cisailé le frein. Peut-être par simple « goût du vice », je pense, peut-être pour te venger d'un amour que tu pensais impossible, trop fort, trop cruel ou trop beau, peut-être voulais-tu finalement marquer mon corps comme l'on fait avec les bœufs, me faire ta propriété, me rendre à tout jamais tien, démontrer ton pouvoir et ton droit sacrosaint, me blesser, bref, m'aimer à ta façon...)

« C'est fini ! », me dit le docteur,
En souriant et en se penchant vers moi.
« Vous avez deux point de suture ! »
Les infirmiers m'installent sur le brancard.
Ils me sortent de la salle d'opération.

J'entre avec eux dans l'ascenseur, monte au niveau 3.

On me stationne dans le couloir. J'attends.
De gens passent à mes côtés.
Je vois leur hanche, leur bassin, leurs jambes.
Je ferme les yeux.

On me fait entrer à nouveau dans la chambre.
Lumière de néons. Carrelage. Asepsie.

L'homme que j'ai aperçu une heure plus tôt
Quand je suis entré la première fois dans cette chambre
Est maintenant réveillé.
Un homme d'une quarantaine d'année.
Il me fixe d'un œil engourdi, bienveillant et curieux.

Il me lance un timide « Ça va ? ».
Je réponds confiant que oui, que c'était une opération sans grande importance,
Que je vais bientôt sortir, que c'était l'affaire de quelques minutes.
Il articule un faible « Ah, tant mieux ! »
Et se met instantanément à

Pleurer...

Son corps est un volcan !

Il se met à parler,
Se répand, se confesse
En paroles tumultueuses,
En sanglots, en morves, en éructations,
Et de ce flux continue, je comprends que :

Il était là pour une ablation de la prostate, lui aussi « une opération bénigne », lui avait-on dit au départ, « une opération sans grande importance, à peine l'histoire de quelques heures et vous pourrez repartir chez vous, avec certes un organe en moins, mais sain et sauf et en pleine forme ! », voilà ce qu'on lui avait dit, oui, mais voilà, on vient de lui apprendre à son réveil, pendant que j'étais sur la table d'opération, on vient de lui annoncer que « l'opération s'est mal passée, on vous a sectionné par erreur, par maladresse, oui, une faute médicale, les tendons érectiles et, mmm, comment dire, vous êtes, ah, vous êtes, c'est pas facile, mmm, ah, bref, il y a eu des complications, euh, vous êtes, oh, mm, vous êtes désormais, ah, bref, euh, voilà, vous êtes, mmm... INCONTINENT et IMPUISSANT ! »

À la fin de sa tirade, les yeux mouillés de larmes,
Il me pose une question si essentielle, si vraie,
Si éternelle, si profonde, si humaine,
Avec des mots simples, avec ses mots à lui :

« Et sans la tendresse d'une femme, moi, il me reste quoi ? »

Rare de voir quelqu'un à ce point désespéré.

Rare de faire la connaissance d'un être lorsqu'il est justement
Au bord du gouffre,
Au fin fond d'un trou sans fond.

Puis il répète après s'être mouché :
« Sans la tendresse d'une femme, il me reste quoi ? »
Silence.
« L'alcool... »
Silence.
« Non, je n'aime pas boire... »
Autre silence.
« Alors, la corde... »

J'hésite à appuyer
Sur le bouton d'urgence qui pend à côté de mon lit.
Appeler les infirmières ?
Non. Ça n'y ferait rien.

Alors, je prends automatiquement une mine de circonstance
Et fais la moue,
Essayant de montrer ma commisération et de cacher ma peine.
Je reste immobile et muet.

Lourd silence...
Où n'affleurent que
D'affreux spasmes et de lourds soupirs
De mon livide camarade de chambre.

Quelques secondes plus tard,
Deux infirmières entrent.
Elles vont directement voir mon voisin.
Elles lui expliquent un peu confuses qu'à ses problèmes
Il existe des solutions.

Pour l'incontinence :
Une rééducation du sphincter.
Pour l'impuissance :
Une injection directement dans le pénis
Une demi-heure avant chaque rapport.

Mon voisin écoute leur discours
Jonché de termes scientifiques et de bonne volonté.
Il ne semble pas comprendre.
Il regarde les deux femmes, hagard, hébété.

Il semble ailleurs,
Là où sa douleur fait rage.

Ma mère est arrivée, je dois partir.
Je regroupe mes affaires en silence.

Puis, j'esquisse un timide salut,
Un faible au-revoir
Pour cet homme qui en cet instant ne me voit pas
Et que de ma vie je ne reverrai jamais plus.

III

Rouler...

*Rouler comme si l'on fuyait quelque chose, comme si l'on voulait mettre plus de distance entre nous et une maîtresse acariâtre, entre nous et un passé douloureux, entre nous et un braquage de banque inventé, rouler comme si un ami nous attendait là-bas, au bout de la route, sur cette ligne à l'horizon où la piste décrit une courbe et où notre regard butte et butine sans véritablement rien distinguer, rouler et simplement imaginer atteindre le point exact où le soleil se couchera, rouler comme si notre vie en dépendait, rouler en rêvant à mille possibles, rouler en fabriquant mentalement des femmes faciles et des richesses mortelles ou vice et versa, rouler au petit bonheur la chance, sans plan précis, sans intention, peut-être s'arrêter un petit quart d'heure dans une station-service désolée pour se délier les jambes, prendre un café et acheter une barre au chocolat, rouler juste pour le plaisir de rouler, rouler, rouler sans ne penser à rien, laisser notre esprit divaguer, virevolter et sans accroc s'éteindre au rythme de l'auto, se laisser bercer par le vrombissement du moteur et rouler comme entre deux mondes, rouler, rouler les cheveux au vent et naïvement jouir d'une puissante sensation de liberté, larguer les amarres et rouler, rouler, rouler en ayant dans le gosier ce goût de joyeuse indépendance, rouler en fumant, rouler en écoutant une émission-radio dite dans une langue qu'on ne comprend de toute façon pas, rouler seul, seul, divinement seul, rouler en louchant sur le tableau de bord et voir les kilomètres qui déroulent au compteur, faire monter quelques secondes l'adrénaline d'une pointe de vitesse et sourire, rouler et chanter pour soi, à tue-tête rouler et doubler les poids-lourds, rouler, rouler et promener son regard sur ce paysage crépusculaire, cette terre brûlée, ces arbres morts, ces sévères poteaux électriques se dressant là comme des épouvantails, rouler et caresser des yeux ces champs pétrifiés dans leur gelure, en forme de crêtes brunâtres et d'écumes congelés qui défilent sous ce soleil radieux comme un régiment partant au combat, rouler, rouler, rouler, rouler... Avant-hier, je suis arrivé à Ushuaia, ce petit port austral connu pour s'être établi à la « fin du monde », comme les visiteurs peuvent le lire sur une pancarte en bois pourris plantée au bout de la jetée boueuse, ultime promontoire avant le pôle sud, ses glaces et ses virginaux mystères. Après avoir erré une journée entière dans ce village qui semble coupé du reste du monde par la chaîne montagneuse qui s'érige fièrement dans son dos et qui plonge directement dans la mer, après avoir visité son morne cimetière, sa rue marchande illuminée de quelques lampions et son ancien bain réhabilité aujourd'hui en musée, après avoir observé cet océan étal qui s'étendait devant moi et sur lequel je rêvais de m'embarquer pour connaître des lieux voisins aux noms évocateurs d'aventure, de drames, de dangers et d'utopie, tel le *Cap Horn*, après avoir mangé dans un restaurant chaleureux grâce à l'accueil et à la personnalité de son patron, un grand gaillard francophile à la voix rauque et au rire détonnant comme une mitrailleuse, après m'être réchauffé en buvant un alcool fort, typique de la région, un « cadeau de la maison » m'a-t-on dit en me le servant et en me gratifiant d'une grande tape dans le dos, je suis retourné à l'hôtel où j'ai pu rapidement parler avec la gérante qui m'a convaincu de louer une voiture*

pendant deux jours pour visiter la région et m'écarter des circuits touristiques. En regardant ensuite les informations dans la salle commune de l'auberge, j'ai rencontré un couple de jeunes français à qui j'ai proposé l'aventure, avançant que nous pourrions ainsi diviser les frais de location et profiter d'une escapade bon marché. Hier, nous sommes donc partis tous trois de bon matin, avec une carte succincte de la région dans les mains, nous hasardant plus au nord du village, empruntant la route qui se faufilait à l'est entre les différents pics neigeux, sans objectif défini, bravant le froid, le fin et cisaillant crachin, les bas nuages et l'épais brouillard qui emplissait de toute part la campagne alentours et la paraît d'un voile blanc, opaque, nous empêchant de rien voir clairement à plus de dix mètres. Dès la sortie du village, nous avons été saisis par une sensation pénible due à la contemplation de cette terre moribonde à la végétation courte et sèche, au ciel humide et distant, cette nature qui nous semblait endolorie et hostile, ce monde qui nous apparaissait soudain comme sorti de la fin des temps dans son effrayante immobilité. Et notre sentiment n'a fait que s'accroître durant notre étrange pérégrination ! Ayant coupé par de tortueux sentiers forestiers, nous n'avons découvert que des hameaux désolés, désolants, pauvres, lugubres, sans âme-qui-vive, au milieu desquels gisaient ça et là des épaves de voiture rongées par la rouille, agonisant devant quelques tristes demeures abandonnées aux vitres cassées, au bois gondolé, aux toitures déchirées et aux armatures pourries, s'érigeant là comme des naufragés maudits, la gueule béante, désarticulée, stupide, les plaies hiératiques et ouvertes, le corps rance, difforme, décharné, où ne tressaillait comme signe de vie apparent qu'un volet ou une porte dégondée qui glapissait légèrement au vent ou bien qu'un envol brusque de corbeaux qui noircissaient un instant le ciel et croassaient sinistrement en s'éloignant. Devant cette atmosphère sépulcrale, peu à peu s'est installé entre nous un profond silence, duquel ne s'échappait avec parcimonie que quelques rires gênés ou quelques commentaires absurdes. De retour à l'hôtel, le couple s'est rapidement excusé avec des mots confus et m'a informé qu'il ne m'accompagnerait pas le jour suivant, prétextant un départ précipité ou un manque d'argent. J'ai donc pris la route ce matin, seul, décidé à continuer coûte que coûte mon périple et à m'enfoncer plus au nord, à foncer plus encore dans ce décor d'outre-tombe. Et j'ai eu bien raison de m'entêter et de ne pas céder à mon impression déplaisante de la veille : Quelle différence aujourd'hui qu'un soleil éclatant domine et éclaire ce même espace ! L'univers, bien que nu et dépeuplé, recouvre d'incroyables teintes qui se déploient, rebondissent, dansent et bourdonnent le long d'un horizon étincelant, intense ! Quelle magnifique contrée ! Il suffit quelques fois de peu pour apercevoir autour de nous naître la joie ! Un ciel d'un bleu infiniment sauvage suffit parfois pour nous faire déceler au ras de l'herbe et des terriers, au bout des branches et des buissons, à la surface des étangs et des trous d'eau, une promesse de bonheur ! Un chant enchanteur, divin ! J'ai quitté la route nationale et je roule sur un étroit chemin de terre autour duquel s'exhibent de vastes plaines où courent librement des lapins, des chevaux, des lamas et des buffles et où surgissent de temps à autres de splendides *estancias*, ces grandes fermes aux couleurs vives qui furent construites autrefois par les colons, mais autour desquels je ne détecte aujourd'hui aucune présence humaine malgré leur impeccable tenue. Après un peu plus d'une heure de trajet, j'aperçois soudain la mer aux reflets scintillants et débouche sur une plage tout à fait vierge et déserte. Je sors de l'auto en courant, allègre, et m'affale dans le sable pour tirer profit de ce spectacle irisé qui déferle pour moi seul. Je fume lentement, le visage fouetté par un froid cinglant, un vent violent et un fier soleil, et je me laisse bercer par le bruit du ressac, en m'abandonnant à ma superbe félicité. Je repense à ce lieu qui m'a donné en deux jours deux impressions si contraires : « Qui sait ? En va-t-il des lieux comme des amours ? », je me mets à songer. « Qui sait ? Peut-être sommes-nous le fruit

de tant de détails, de tant de circonstances fortuites, de tant d'impressions diverses - dont, pour la plupart, nous n'avons même pas conscience - qui s'insinuent en une seconde dans notre cœur et notre esprit et qui se jouent au final de nous ? Qui sait si nous ne jugeons pas mal des choses et des êtres pour des motifs qui leur sont totalement étrangers ? Ainsi peut-on passer à côté de la plus incroyable des femmes pour une microscopique bagatelle, non ? Par exemple, moi, peut-être, au cours de ma vie, n'ai-je pas vu l'opportunité de quelques passions inédites, n'ai-je pas senti sur mes épaules le poids d'un regard féminin qui me cherchait et désespérément m'appelait, suis-je resté muet et indifférent devant de timides avances et des regards gonflés de désirs mal dissimulés, ai-je été insensible aux charmes d'une jeune femme plaisante dont je venais de faire la connaissance mais qui m'apparaissait en cette minute terne, banale voire vulgaire, simplement parce que le jour était gris, qu'il pleuvait, que j'avais mal mangé, que j'avais la migraine, la grippe ou le ventre lourd, que je me préoccupais de l'avenir ou que j'étais affligé d'un amour perdu, que j'avais une envie terrible d'uriner ou de fumer, que j'avais un trou dans la chaussure ou une tâche sur la manche qui accaparait en cet instant entièrement mon attention, que j'étais atteint d'un incurable vague-à-l'âme devant la vanité des choses, qu'il faisait froid, que je repensais à une blague que je n'avais pas comprise, que j'avais pris le chemin de gauche et non de droite, que j'avais un bouton sur le front que je ne pouvais m'empêcher de gratter du bout des doigts, que j'étais fatigué après une dure journée de travail, que l'heure se faisait tardive, que je m'étais disputé une heure auparavant avec un voisin, que j'avais faim et soif, que je n'avais en poche que quelques sous que je triturais maladivement tout en réfléchissant aux différentes manières de me sortir de la panade, que je marmonnais une insulte que j'avais entendu plus tôt dans mon dos et qui me tourmentait, que je pensais à un autre rendez-vous, que je me trouvais dans une ville ou un bar dont je n'aimais ni la décoration ni l'atmosphère, que je souffrais d'une crampe, d'une entorse ou d'un mal de dos, qu'un nuage me cachait la lumière du soleil, que j'avais irrémédiablement besoin d'un bain de silence et de solitude, que le vent s'était levé, que j'avais pâti la veille d'une insomnie, que j'avais cru reconnaître une connaissance dans la foule, que j'étais d'humeur massacrant, qu'un ami venait de mourir, que... Ah ! Combien de possibles inachevés, combien de combinaisons miraculeuses, combien d'occasions ratées, combien d'heureux hasards contient une vie ! » Je souris en écrasant ma cigarette. Et je me souviens :

Ces plages de mon adolescence

Où je partais en villégiature et passaient quelques mois où s'exposaient ces corps Estivaux lascifs et beaux dans leur jeunesse offerte ces corps moites et chauds couleur cuivre allongés sur le sable ou lézardant sur les rochers

Ruisselants d'eau salée et luisants au zénith que des heures durant je dévorais des yeux et qui séchaient s'étiraient couraient jusqu'à la rive en riant ces corps qui cherchaient un peu d'ombre et de repos à l'abri de pins centenaires ou de quelque parasol en solde

Ces chairs qui se livraient à mon regard et à divers passe-temps jouant tranquillement au ballon aux raquettes ou aux cartes nageant joyeusement dans cet aparté tranquille de leur vie où nul obstacle ne venait obstruer cette étendue qui se déployait à perte de vue et qui probablement leur donnait des songes planes et sans borne comme cette mer de bleu infini qui devant eux impassiblement s'étalait

Et où chacun de leurs problèmes et des miens passait se dissolvait et disparaissait comme ces nuages ténus qui étaient disséminés dans ce ciel de pur été où tout était fluidité et parfait mouvement ces muscles mus de plaisirs immobiles ces peaux sèches et nonchalantes ces corps fériés qui lentement se délassaient croisaient les jambes et

battaient des bras tout en passant malicieusement leur langue sur leurs lèvres salées ces corps en vacances étourdis inconstants dans leur posture presque nus ayant leur intimité contenue

Dans quelques centimètres de tissus sous lesquels il était facile pour moi de passer en rêve un doigt une main un désir malsain tandis qu'eux tout dédiés à leurs ponts et à leurs différents congés ne voyaient rien ne sentaient rien n'entendaient rien à part peut-être cet incessant ressac qui leur servait d'arrière-fond et qui doucement les berçait comme des marins ivres les faisait tanguer se déhancher licencieusement et prendre des postures libertines une sorte d'allure liquide malgré leur port altier alors qu'ils regardaient sans y penser un bateau au loin faisaient une grille de mots-croisés ou s'endormaient au beau milieu d'une page d'un quelconque roman

Et lorsque j'arrivais à capter quelques-uns de leurs échanges j'entendais le plus souvent des mots anodins comme par exemple parler de l'apéritif ou du diner d'un lieu qu'il serait bon d'aller visiter chérie à quelle heure est notre émission télé puis de temps en temps comme pour répondre à cette concupiscence que forgeait peut-être ce soleil de plomb quelques-uns y allaient soudain d'un massage en recouvrant d'huile ou de crème le corps de leur voisine et sous de fins gémissements malaxaient trituraient sa peau relaxaient ses muscles du dos ses épaules sa nuque puis gagnant petit à petit du terrain sur ce corps désormais détendu ils pouvaient s'aventurer de plus en plus redescendant en rapides ronds concentriques ils caressaient des paumes ses reins pétrissaient son bassin ses hanches remontaient doucement en chatouillant ses côtes du bout des doigts tapotaient la naissance de ses seins effloraient ses aisselles ses bras ses coudes et ses mains redescendaient encore d'un geste ferme puis tripotaient légèrement ses fesses s'y attardant quelques instants avec satisfaction puis passaient aux jambes à ses cuisses ses mollets ses chevilles puis à la plante des pieds avant de se rapprocher d'elle et d'un souffle lui parler à l'oreille et toujours quelque part au loin des enfants criaient

Et moi dans ce décor de reflets fuyants et de lumière brute j'effectuais mes premiers pas et tâtonnais dans ce monde de sensuelle féminité je marchais des heures durant sur ce sable où nul trace ne durait comme un mirage je m'essayais à la conquête et à l'indifférent flirt et de cet océan de corps entremêlés j'accostais parfois sur quelques poitrines en y voyant une terre promise et je me reposais un instant sur ces érotiques îlots où je pouvais jouir d'un troc voluptueux de salive écumée et où il m'arrivait d'exhumer divers trésors enfouis et courbés quelques fois même en ces terres sauvages une jeune vierge s'immolait et je m'agrippais quelques temps à ces radeaux offerts par la généreuse providence pour replonger ensuite dans le flux de mes jours qui s'écoulaient pareillement sans parer et même de nuit je furetais comme un chien en chaleur profitant de la lueur d'un feu de joie en espérant y trouver enfin une coupe digne de mon goût insensé et de mon incessant caprice je voulais y noyer mes croyances indigènes et ma barbare morbidité et je naviguais sur ces peaux de différentes couleurs et de différentes textures je partais en exil dans ces bouches qui me donnaient des baisers teintés de léger accent étranger je faisais ainsi sans bouger mon propre tour du monde je bourlinguais dans mes eaux internationales me reposais parfois dans leurs vieux ports et leurs calmes estuaires où il était possible de paisiblement mouiller et j'embrassais sans distinction toutes ces langues quelles fussent asiatiques allemandes anglaises arabes africaines américaines latines ou simplement des quatre coins de France ah quelles belles croisières je fis hurra les voyages forment la tendresse hurra et vive la marine

Il y en eût d'ailleurs de particulières dont je me souviens avec une certaine émotion devrais-je dire avec attendrissement ou peut-être avec regret en tout cas je les fais réapparaître de temps en temps mentalement pour mon plaisir pour moi c'est comme

partir en voyage ou devrais-je dire en pèlerinage c'est comme regarder avec un sourire attendri une photo jaunie et déteinte de cette jeunesse où rien ne portait réellement à conséquence sinon cette jeunesse même oui je me disais vivre vivre à tout prix et expérimenter tout et n'importe quoi et gravir tous les échelons de l'ignoble jusqu'au sublime et découvrir l'érotisme l'exotisme et explorer la nudité les caresses les femmes les femmes bien-sûr les femmes comme d'immaculées contrées et des nuits sans lune et monter et descendre dans un sens puis dans l'autre comme dans un escalier en trompe-l'œil passant de l'ombre à la splendeur puis agiter toutes ces substances et bien les chiffonner et faire entrer chaque idée dans ma chair de pucelle et la bourrer d'expériences dignes des plus éminents laboratoires et s'immerger errer et se perdre au détour d'un détail d'un baiser d'une drogue d'un livre d'un alcool ou d'un axiome en inventant mille labyrinthes farfelus et mille scénarios périlleux car la vie me donna maintes fois me donne encore aujourd'hui et me donnera toujours la preuve quotidienne que le réel ce qui faisait fait fera ma la réalité était est sera justement l'improbable l'impensable en dépit de tous mes chiches clichés et mes chétifs élucubrations de navigateur égaré

Combien de fois dans la tornade s'offrit à moi le miracle de la chair consentante et docile au moment où je ne l'attendais pas ou plus quand je regardais justement ailleurs ah ces amours gisant sur le sable des dunes ces passions barbotant dans l'eau et l'écume ah ces romances grimant aux arbres puis s'envolant soudain au large comme des mouettes indolentes ah ces engouements aoûtiers appliqués aux baisers dépareillés et aux échevelés attouchements ah ces nymphes au corps sublime et au goût d'algues superbes et tranquilles comme cet éclatant soleil qui dispensait en partage son ardeur sa splendeur et sa jeunesse tout comme ces donzelles qui se prélassaient folâtres dans leurs beaux jours et s'y baignaient en souriant

Impudiques de joliesse ces filles aux hanches et aux seins magnanimes auxquels je me cramponnais comme à une bouée de sauvetage Merci à toi jeune mulâtre qui accueillit ma bâtardise et ma méchanceté au creux de tes reins aigres-doux Merci à toi jeune Afghane qui me régala de ta bouche charnue et de tes perçants va-et-vient Merci à toi jeune Savoyarde qui souffrit dans ton vagin l'irritation du sable sans mot dire afin de t'accoupler à moi comme on débouffe une bonne jument

Merci à toi fille de Londres qui sut succomber sans ne s'attacher aux paroles échangés mais bien plutôt à l'attraction instinctive de nos sueurs mélangés Merci à toi jeune Guinéenne qui t'offrit à mon regard des heures durant lesquels mes fantasmes purent onduler librement et impétueusement déferler Merci à toi blanche Andalouse qui me donna en plein midi mon premier baiser sous une tente bon marché

Merci à toi jeune Caucasienne dans les bras de laquelle je dormis des journées entières rôtissant de bien-être et de débonnaire indolence Merci à toi jeune Cambodgienne qui m'enseigna l'excellence des caresses éthérées

Merci à toi jeune Hollandaise dont les étreintes exaltées furent un réel bain de mouvance Merci à toi jeune Bordelaise qui m'enseigna la méticulosité du badinage gracile Merci

À vous voltigeantes ondines auprès de qui j'appris l'alphabet des charmes océanes
Et des secrets balnéaires

IV

A l'aube, j'erre dans les rues de Paris. Je me laisse aller en dégustant cette lumière naissante qui se déverse peu à peu sur les toits, les murs, les ardoises, les cheminées, les carreaux, les immeubles, les rues, les pavés, les vitrines, les clochers, les

buissons et les branches. De ce lent raz-de-marée rutilant éclatent et dansent soudain mille reflets multicolores, qui m'apparaissent en cet instant comme de minuscules paillettes et de brillantes topazes. L'univers recouvre enfin son hâle et sa vie. Et tout en continuant ma marche, je me gargarise de cette tranquillité matinale où chaque chose semble marquer du sceau de la pudeur et de la fragilité, comme le serait une timide jeune fille. Une timide jeune fille jouant ingénieusement avec ses jupes et ses voiles. Je suis aux environs du Sacré-Cœur. Un camion-poubelle passe près de moi, en faisant hurler sa sirène et ses gyrophares. Quelqu'un - je ne sais dans quel but - arrose abondamment le trottoir. Un oiseau chante quelque part. Je suis ivre, d'une ivresse tempérée et joyeuse. Je me sens bête, libre, fatigué et repu. Il doit être environ six heures du matin. J'ai partagé ma soirée d'hier avec quelques amis, qui à un moment donné sont partis se coucher et moi... Moi, j'ai continué à creuser ma nuit, je me suis ébroué joyeusement dans chaque verre que j'ai pu liquider, tel un limier j'ai reniflé les femmes et j'y ai débusqué un intense plaisir. Et ensuite ? Quoi ? J'ai rencontré quelqu'un, non ? Oui, j'ai dû, je crois, suivre une femme... Ou est-ce elle qui m'a suivi ? Comment s'appelait-elle ? Où étions-nous ? Où sommes-nous allés ? Je me rappelle d'un cours d'eau, d'un comptoir obscur, d'un parc désert, d'un chien errant, d'une dispute, d'une fontaine antique, d'une banquette crasseuse en skaï, d'un vitrail représentant une sainte en prière... Et où est-elle partie ensuite ? Qu'avons-nous fait ? Qu'avons-nous dit ? Pourquoi nous sommes-nous finalement séparés ? Qu'ai-je dit ou fait que je n'aurais pas dû ? Que n'ai-je pas dit, que n'ai-je pas fait qu'il aurait pourtant été de bon ton de... Et pourquoi ne l'ai-je pas retenue ? Pourquoi la joie paraît-elle toujours si fugace, si capricieuse ? Pourquoi nous faut-il toujours souffrir ces maudites descentes, ces nauséuses et nécessaires gueules-de-bois ? Pourquoi ne peut-on pas jouir sans cesse, sans honte et sans contrepartie ? Quel est ce quartier, cette rue ? Et à qui est cette écharpe que j'ai autour du cou ? Quel jour sommes-nous au juste ? Samedi ou bien dimanche ? Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Rendrai-je mon dernier souffle avec le même sourire qui m'habite en cet instant, avec le même orgueilleux détachement ? À qui sera dédiée au final ma dernière pensée ? Où serais-je pour cette ultime et fatidique seconde ? En compagnie de qui ? Serais-je seul ? Qui sait, peut-être penserais-je à cette femme de la nuit dernière, oui, justement à *elle*, je me rappellerai ce matin lumineux, ce serait drôle... Je trifouille dans mes poches et trouve quelques pièces de monnaie. J'ai six euros. Je rentre alors dans un café, vais directement au comptoir et commande un quelconque tord-boyaux. J'allume une cigarette et observe d'un œil distrait les alentours, tandis qu'une vieille chanson d'amour passe à la radio : *La nuit s'achève et quand vient le matin / La rosée pleure avec tous mes chagrins / Tous ceux que j'aime / Qui m'ont aimée / Dans le jour blême / Sont effacés*. Je bois rapidement une gorgée puis demande où se trouvent les toilettes. Le gérant me désigne d'un geste absent le fond du bar où je me rends sans poser plus de questions. Je passe devant un miroir que je n'honore même pas d'un regard. J'ouvre la porte, me déculotte et m'assois. Et là, dans cette demi-ivresse, sous cette lumière pâle de néon, dans cet espace clos où flotte une odeur rance d'urine et de déodorant bon-marché, au sein de cette fatigue qui m'adoucit souverainement les nerfs, je me souviens :

J'ouvre subrepticement la porte et m'imisce dans la salle de bain où
Tu t'es enfermée, peut-être pour assouvir un besoin, te refaire une beauté ou
Que sais-je encore, profiter simplement d'un instant solitaire, en jouir, souffler
Loin des autres, loin de moi, crachant à cette nuit épaisse ton Golgotha incarné
(Car, tu avais beau tenter de le cacher, il y avait toujours dans tes yeux les glaces
De quelques douleurs, d'une quelconque bataille, de quelques contrées lointaines,

Et je te désirais, te désirais, oui, car il y avait toujours dans ton corps les traces
De quelques contritions, de quelques ballets, d'un quelconque chant trépassé de sirène
Ou de quelques paradis perdus, dont je ne comprenais ni la cause ni l'étendue,
Mais que je respectais et craignais comme des hydres puissantes et moussues...)
Et après avoir fermé vigoureusement la porte et en avoir tiré le verrou,
En faisant s'évanouir derrière moi la fête, sa rumeur et ses cotillons,
En faisant disparaître derrière moi le monde, sa fureur et ses convulsions,
Je me jette soudain sur toi, embrasse vivement tes lèvres, tes oreilles, ton cou
Et dans un râle rauque t'enlace, renifle et baise tes cheveux d'encre, par petite portion
Te dévore comme un crime, te dénude dévotement, t'épluche avec hantise et courroux
Comme une grenade, palpe tes seins, les soupèse, les malaxe, les pressure
Et te lèche les tétons qui se gonflent et se dressent sous les vives piqûres
Répétées de ma langue, comme ta peau qui soudain s'hérissé, tu frissonnes,
Trésailles, frémis, dans un gémissement fermes les yeux, me griffes et me donnes
Mille raisons tangibles de préférer tes humides ténèbres plutôt que ce ciel impavide
Qui en cette seconde git à des années-lumière de moi et qui n'a jamais été créé
Que pour le bonheur d'êtres asexués, que pour ces anges au cœur blême et livide
Qui n'ont jamais senti les délices de la fange jusque dans leurs os consacrés
Ni ne connaissent le poids ni la chaleur ni le tourment de la chair aliénée,
Ni n'ont amassé sous leurs palais surannés la délectation sirupeuse des ébats échangés,
Ni ne portent dans leurs veines jaunies la violence éthylique des orgasmes satinés,
Et moi, comme pour me libérer du joug de ces dieux et de leurs vulgaires promesses
D'un vaseux au-delà, en cet instant précis, contre le ciel, l'enfer, le monde je dresse
En l'air ma verge, j'incite mon sexe à l'émeute, je parjure ta beauté puis abaisse
D'un geste vif ton pantalon, ta culotte, te voilà nue, enfin, voilà qu'apparaissent
Tes poils pubiens, ton aine, avec joie je me damne en baisant ta vulve, tes fesses,
Et tandis que j'aspire ta peau blanche, inspire ton suc, découvre les tâches de rousseurs
Qui recouvrent tes reins et tes cuisses comme autant de salutaires constellations,
Voilà que monte de ton corps une odeur de terre d'après la pluie, un arôme de fleurs
Près de ton con en brûlis, où je me plais à frotter mon sexe comme sur un violon
Un archer, et tu émets une discrète musique de chambre, quelques sons en sourdine,
Je te retourne, te regarde une seconde dans le miroir avant de te contraindre à te pencher
Par-dessus l'évier, d'une prompte prise je sers ta hanche, contre ton cul presse ma pine,
Tu lèves les yeux vers moi et m'observes méchamment dans la glace, surprise, extasiée,
Et je caresse ton entrejambe, embrasse ton dos, puis prends à deux mains, à pleine main
Tes seins à senteur de melon, et je te pénètre, te prends en levrette, te soulève soudain
Du sol, tu hennis puis ravales un cri de peur d'être entendue, tandis que ton corps ravi
Exhale en une explosion d'effluves un âcre baume d'épices et tu m'embrasses, me saisis
La gorge, te plis, succombes et geins, comme un serpent remues le bassin, me tends
Tes fesses rondes, ton joli croupion, moi, je me perds toujours dans tes cheveux noirs,
Me pends à leur parfum de jasmin, m'éprends de leur saveur de cannelle et de poire,
Et toi, tu t'agites et vases, remues, effectue ta danse du ventre, ta farandole du diable,
Puis recules, te figes, y vas encore de tes enivrants entrechats, me serres, affable
Prêtresse, d'un vagin de maître me montres de nouveaux plaisirs et d'obscurs chemins,
Telle une aristocrate cavalière me montes, me chevauches comme une commune catin,
Me domines, délicieuse, somptueuse pécheresse, en me confessant entre deux soupirs
Qu'on ne t'avait jamais prise *comme ça*, comme entre deux portes, si près d'autres gens,
Dans un endroit si peu commode, debout, c'est *la première fois*, tu me dis, et le pire,
C'est que tu aimes ça, susurres-tu en rougissant, tu me demandes de continuer, *continue*,
Me dis-tu, *continue, continue* jusqu'à en mourir, tu te tortilles, te secoues, te balances,

Tu dandines ton bassin, ondules ton vagin et je sens monter en moi la jouissance
Au rythme de ta respiration de bête, tu sues, baves, suffoques, m'irrites, me tues,
Tandis que je pense à tous ces dons qui me sont à cet instant offerts, à ton talent inné
À la lascive volupté, dont selon tes dires personne n'a jamais vraiment joui,
Ou alors, selon un code de bonne conduite et de bon ton, suivant des positions
Protocollaires et des baisers bienséants, le missionnaire au lit durant quelques minutes
Comme seul hommage à ton corps tendre, comme seule symphonie offerte à ton con,
Et moi, je veux te donner en cette nuit un opéra avec cuivre, cors, tambours, flûtes,
Je pense à ta beauté foulée parce qu'ignorée, bêtement inutilisée, je me dis, quel gâchis,
Quel con, quel cul, quel temps perdu, je te regarde, expire, mon dieu, quelle beauté,
Quel gorge, quels yeux, tu me regardes, me fixe puis balances ton corps bombé,
M'offres ta chair parfaitement ronde et douce et juteuse et généreuse et sucrée,
Alors, comme par soif de vengeance, je te mords, te lèche avidement, te prends de plus
Belle, je te pénètre au plus profond tandis que tu te figes dans une expression d'aigües
Extases, tu ouvres la bouche, rougis, me fixes, m'empoignes, je viens, ah, pardon,
Nous nous tendons, explosons, expulsons un cri de commune et saine convulsion,
Ah ! Je jouis avant de m'abattre sur toi et que le silence ne s'abatte sur nous, nous
Haletons l'un contre l'autre, la sueur perle de nos torsos, de nos sexes, de nos joues,
Puis je ferme les yeux, t'embrasse et souris,
En bénissant tes bras et cette nuit...

PS : J'ai su plus tard que tu disais à qui voulait l'entendre que j'étais « un très bon coup, peut-être le meilleur ! », sans savoir que quelques-unes des femmes à qui tu t'adressais étaient d'anciennes aventures. Certaines devaient t'écouter avec curiosité ou surprise, le sourcil tenu haut, car j'avais été avec elles un piètre amant, soit parce que nous avions tenté de coucher ensemble un soir d'ivresse et moi, soûl comme un cochon, j'avais eu du mal à bander, ou alors si j'avais bandé, j'avais eu le geste lourd, brusque, gauche, soit parce que nos corps, bien que nous partagions une même envie, n'étaient finalement pas fait pour aller l'un avec l'autre, pas fait pour être l'un dans l'autre, car, malgré nos démarches et nos soins répétés, quelque chose n'avait pas fonctionné, n'avait pas tourné rond, je veux dire, physiquement parlant, c'était comme tenter de refermer un bocal avec un mauvais couvercle ou d'ouvrir une porte dont le bois aurait gonflé après une nuit d'humidité, bref, le fiasco complet, si bien qu'avec elles, après-coup - je me rappelle - nous étions restés le corps déconfit et confus, l'esprit ahuri et penaud, malgré une ultime tentative de caresses inachevées...

Quelle bêtise (ou quel manque d'expérience !) de la part des hommes qui se disent être des « bons coups », comme si c'était une distinction naturelle, un état de fait ou un rang social dont il ne pourrait jamais plus descendre ou se départir ! C'est ignorer que l'amour ne se fait pas tout seul, mais à deux, et qu'une certaine alchimie - de corps et d'esprit - est requise entre les participants pour que naisse ce sensuel miracle, cette paillarderie et merveilleuse magie ! Pour ma part, selon les aléas et les cas, selon les situations et les corps rencontrés, j'ai été un amant « détestable ! », « minable ! », « inexistant ! », « pouah ! », « ennuyeux ! », « terne ! », « conventionnel ! », « maladroit ! », « insignifiant ! », « bof ! », « banal ! », « passable ! », « précoce ! », « mmm ! », « ok ! », « doux ! », « soigneux ! », « appliqué ! », « ouah ! », « excentrique ! », « yes ! », « pervers ! », « fou ! », « entreprenant ! », « inventif ! », « inépuisable ! », « violent ! », « renversant ! », « super ! », « génial ! », « mémorable ! », « fantastique ! », « incroyable ! », « inoubliable ! », « historique ! », « divin ! »...

Bref, dans ce bas monde, on vacille sans cesse entre la nullité totale et le pur génie, il suffit de pas grand-chose, à peine un petit détail...

A force, on y perdrait sa catin...

V

Une bière et une étoile. Voilà ce qui s'offre à ma vue. Tout autour de moi, sont parsemés des tables de jeunes mariés. Je me trouve dans le sud de l'Inde, plus précisément dans un petit village du Kerala, plus précisément dans un hôtel de luxe - six étoiles ! - à la bordure de ce même village, plus précisément sur la terrasse du bar de ce même hôtel, où je viens passer quotidiennement quelques heures en fin de journée pour me détendre. L'établissement accueille nombre de jeunes mariés qui viennent ici, dans ce décor paradisiaque, pour prendre la traditionnelle photographie de leur union conjugale et qui sera ensuite disposée (je l'imagine) bien en évidence dans leur séjour respectif, agrémentée d'un beau cadre, afin de célébrer et de garder en mémoire ce jour *extraordinaire* et d'oublier leurs tracas, leurs disputes ou leur pauvreté irrémédiables. J'observe tout ce petit monde en habit de parade en buvant quelques gorgées de ma bouteille. Et je devine deux sortes de couples : ceux - issus du mariage « arrangé » - qui ne se touchent qu'à grand peine, cachant mal leur gêne et leur maladresse, ne connaissant pas le corps de l'autre, l'effleurant sans doute pour la première fois, se rapprochant, timides et émus comme de jeunes écoliers, baissant la tête, hésitant, silencieux, obéissant malgré tout à cette usuelle cérémonie. Et les autres - s'étant déjà courtisés, passionnés, issus du mariage dit d'« amour » - qui montrent une plus grande aisance, une plus grande décontraction (empreinte tout de même d'une légère touche de réserve et de pudeur), lorsqu'ils doivent s'embrasser sous les flashes incessants, les regards bienveillants des parents, les conseils et les gesticulations vives du photographe. Je bois encore, en levant une nouvelle fois les yeux vers cette étoile qui est seule à éclairer ce ciel d'entre chien et loup, et qui - reine d'une indifférente splendeur ! - nous surplombe tous. Je respire profondément le crépuscule. Et je me souviens :

Contact qu'on coupe / Portes qui claquent / Bruits de clés / Serrure qu'on trifouille / Porte d'entrée qu'on ouvre en grand / Discussions enjouées / Pas rapides sur le palier / Effusion de rires / Valises qu'on pose lourdement sur le palier / Bonne humeur générale / Volets qui grincent / Lumière / Enfants qui se mettent à courir et à crier au rez-de-chaussée :

Il est – quoi ? – huit heures du matin.

Tu sursautes / Bondis du lit / T'agites soudain / Tires les draps sur toi / Recouvres ta nudité, tes seins / Vas à la fenêtre / Examines la rue / Marmottes, grommèles / Reviens en courant / T'approches en catimini vers moi / Jettes un œil dans le miroir / Souffles, halètes / Te passes la main sur le visage / Te recoiffes / Commences à t'habiller / Enfiles rapidement une culotte, des chaussettes, un peignoir / Me jettes mes vêtements / M'invectives :

« C'est mon père, merde ! », tu lances piquée. « Putain, putain, merde ! », tu rajoutes. « Je pensais qu'il ne rentrait que cet après-midi ! »

Phrase laconique qui met tout en branle :
Plus question de paresser !
Les caresses : pour plus tard !
La nudité : on oublie !
Dormir encore un peu : interdit !

En un éclair, je pense
Tout en cherchant mon slip :

Problème 1 :

Nous sommes au dernier étage et, vu la configuration de la maison,
AUCUNE SORTIE N'EST POSSIBLE !

Problème 2 :

Tu vas te marier... DANS 2 MOIS !

Bilan exhaustif :

Je suis... DANS LA MERDE !

En un éclair, j'imagine
Mille scénarios possibles :

- 1) Descendre comme si de rien n'était / Saluer ton père / Lui serrer chaleureusement la main / Me présenter comme un de tes anciens amis / Discuter un peu avec lui / Faire connaissance / Partir tranquillement en lui souhaitant une bonne journée / Fermer précautionneusement la porte, avant que ton père ne se retourne vers toi, étonné, en te demandant : « Mais qui est ce charmant jeune homme ? » (peu crédible !)
- 2) Rouler en boule mes habits / Sauter par la fenêtre (mais vu la hauteur qui me sépare de la rue, je risque très gros ! Oui, je risque ma peau !)
- 3) Descendre d'un pas sûr / Avouer le tout en disant directement : « Je suis l'amant de votre fille ! » / Raconter brièvement - mais sereinement - notre rencontre / Plaider coupable / Solliciter l'indulgence du juge (mais je crains les explications qu'on exigerait de nous, les complications naturelles qui en découleraient, les réactions, les cris, et finalement, malgré ma brillante plaidoirie, la condamnation irrévocable et sans appel du jury!)
- 4) Trouver une cagoule et un couteau / Mimer le cambriolage / Jouer au bandit / Menacer tout le

monde et m'enfuir en courant (dangereux si ton père s'animait d'une quelconque pulsion héroïque et arrivait à me plaquer au sol !)

- 5) Trouver une casquette et quelques outils / Mimer le dépannage / Jouer au plombier / Faire mine de réparer une fuite / Partir bonhomme sans demander ma paye (mais je doute de la vraisemblance d'une telle situation !)

Tu lances brusquement d'un ton tranchant : « Je descends ! Toi, tu restes là ! »
Avant de sortir précipitamment de la chambre.

Et moi, bêtement, je reste planté au milieu de la pièce, debout, mes habits entre les mains, à tendre l'oreille au moindre bruit pour essayer de deviner quel sera mon destin (qui dépend de la promptitude et de la minutie avec laquelle tu agiras dans les prochaines secondes) :

Escaliers qu'on dévale / Toux / Portes qu'on ouvre et qu'on ferme / Salutations / Murmures / Objets qu'on range / Charivari / Voix au premier étage / Rires / Pas / Questions d'usage / Parquet qui grince / Piaillement d'enfants / Quelqu'un qui grimpe à toute allure les escaliers :

Je panique soudain et me cache sous le sommier.

Et là, sous le lit,
Dans cette demi-pénombre,
L'incertitude, l'inquiétude,
Malgré la situation, étrangeté,
Peut-être pour me calmer un peu,
Ne pas céder à la panique,
En un éclair, je me remémore
La nuit que je viens de passer
En ta compagnie:

- 1) Arrivée au crépuscule / Lumière feutrée / Musique Douce / Ambiance tamisée / Apéritif.
- 2) Conversation badine / Flirt / Caresses et embrassades / Baisers volés.
- 3) Amour au living / Nudité / Silence / Respirations / Coït sur canapé.
- 4) Dîner léger / Charcuterie, vin et fromage / Billevesées / Pénétration gourmande / Ivresse éthérée.
- 5) Douche / Eau chaude / Savon / Sexe sous jet / Massage / Copulation à même le sol / Prise de pied.

6) Lit / Repos / Corps nus et chauds /
Effleurements / Regards et Succions /
Cigarettes et enlacements / Baise nocturne.

Tu entrebâilles brusquement la porte en chuchotant : « Emmanuel ? » et je m'extirpe prudemment de ma cachette, la peur au ventre, soulagé d'entendre ta voix, alors tu souffles en m'apercevant et me dis en parlant extrêmement vite, comme si toute ta phrase n'était qu'un seul et même mot : « Ahputaint'étaislàmerdetum'asfaispeur ! », puis toujours sur le même ton : « Bonjet'expliqueilyatoutemafamillemonpèremesneveuxetmabelle-mère ! » et, sans reprendre ta respiration : « Bonécoutesmoi jevaisemmenertoutlemondedanslejardinjevaislesretenirlàbaspendantcet empstoituenprofitesettufilesok ? »

Avant de disparaître une nouvelle fois,
Sans même demander ton « Reste ! ».

Et moi, interdit, je termine de m'habiller à la va-vite, ramasse le reste de mes affaires et attends quelques secondes, la respiration courte, l'oreille collé au mur, aux aguets de nouveau, pour connaître le moment exact où il me faudra commencer ma fuite éhontée (que j'espère heureuse et dont l'issue dépendra de la promptitude et de la minutie avec laquelle j'agirais dans les prochaines secondes) :

Marches qui grincen / Pas de course / Rumeurs et pépiements / Contestations et hourras
/ Manteaux qu'on enfile / Portes qu'on ferme / Chahut, barouf / Véranda qui coulisse /
Course au jardin / Murmures, chahut extérieur / Tohu-bohu qui se déplace, qui glisse,
éclate, s'éloigne, s'atténue doucement pour se réduire à un léger bruit de fond :

C'est le moment ! Go, go, go !
Plus question de languir !
Les vacillations : pour plus tard !
L'hésitation : on oublie !
Demeurer encore un peu : interdit !

J'entrouvre alors la porte et jette un œil *Personne...* dans le couloir je risque un pied à l'extérieur puis un bras puis le corps entier et *Il n'y a personne...* respire un bon coup je me précipite sans bruit *Personne...* en rasant le mur jusqu'au prochain renforcement je me recroqueville me plaque contre un meuble je regarde *Personne...* en douce *Il n'y a personne...* dans l'escalier je me niche descends furète *Personne...* me planque marche en canard avance à pas de loup rampe me balance *Personne...* hésite me jette m'immisce dans le séjour minimise les grincements du parquet m'arrête m'immobilise me blottit *Il n'y a personne...* contre le dossier d'un sofa je réfléchis observe l'endroit en m'imaginant milles plans possibles d'évasion Comment mais comment sortir de là je suis au premier étage il y a une terrasse là à quelques mètres de moi je peux peut-être atteindre ce balcon et *Il n'y a personne* de là sauter directement dans la rue oui pourquoi pas pourquoi pas oui je respire fais le point *Personne...* je m'assure que tout ce petit monde est encore à l'extérieur loin de moi *Personne...* dans la cour *Personne...* que je suis en dehors de leur champ de vision que nul ne va rentrer dans le salon à l'improviste *Personne...* je distingue le petit groupe dans l'une des allées au fond du jardin *Personne...* les enfants courent jouent et les adultes flânent discutent *Il n'y a personne...* je continue me contorsionne *Il n'y a personne...* traverse le salon me tasse fais une pirouette halète j'y suis presque encore un effort encore un pas et *Quelqu'un !* je me

retrouve soudain nez à nez avec *QUELQU'UN !!!!* un enfant là en face de moi Comment est-il arrivé là bon dieu par quel côté merde je ne sais pas quoi faire et lui non plus paraît-il *Il y a quelqu'un !* il reste figé il me regarde la panique *Il y a quelqu'un !* ma vue se trouble *Quelqu'un !* les veines de mon cerveau les fourmis dans les mains et les tempes *Quelqu'un ! Quelqu'un !* le malaise les aigreurs *Quelqu'un !* l'imagination qui galope *Il y a quelqu'un !* et faute de mieux je déglutit *Quelqu'un !* prends mon courage à deux mains *Il y a quelqu'un !* fixe l'enfant dans les yeux Qui est-il au juste ce gamin peut-être le cousin le neveu le voisin de J. merde *Il y a quelqu'un !* et je pose mon index sur ma bouche pour lui faire signe de garder le silence et lui indécis reste là et je sue et il m'observe d'un air étrange se pince les lèvres se demande surement qui je suis ce que je fais là dans cette position ridicule et je sue et il tourne la tête et regarde en direction du jardin comme s'il cherchait un soutien un conseil un quelconque signe de la marche qu'il lui faudrait suivre et je sue et il me regarde une nouvelle fois il fait la moue et je sue et il ne semble pas comprendre il ne semble pas savoir quoi faire il me regarde une dernière fois avant de s'enfuir tout à coup en courant et je sue et il crie et je sue je veux le retenir dire quelque chose d'intelligent inventer une excuse mais il joue il joue aux gendarmes et aux voleurs et je sue et il fait comme si de rien n'était il fait comme s'il ne m'avait pas vu il continue continue sa vie d'enfant il joue et rit et il ne semble pas vouloir avertir qui que ce soit et il s'en fout et il joue et je sue et mieux vaut se dépêcher *Personne... vite j'essuie mon front mes mains Personne... c'est le moment Personne... maintenant j'effectue les derniers mètres qui me séparent du balcon en rampant puis je trotte Personne... ça y est j'y suis je souffle et lorgne par-dessus le balcon Personne... j'évalue la hauteur trois quatre mètres peut-être Personne... j'examine une dernière fois le jardin je vois le petit groupe en train de rire ils boivent une flûte de champagne et je distingue dans la cuisine la silhouette de ce petit garçon qui regarde dans ma direction comme pour me lancer un dernier adieu *Personne... je saute par-dessus la rambarde me suspends dans le vide quelques secondes souris crispe mes lèvres retient mon souffle ferme les yeux puis lâche ma prise et finalement tombe :**

Me voilà dans la rue
Idiot, Content, interdit
Sans une égratignure.

« Ni vu, ni connu, je t'embrouille... », je pense bêtement fier de moi.

Je pars en petites foulées et
- Ouf - je suis à l'air libre !
- Ouf - mon cœur bat la chamade !

Puis je marche et siffle
Sous ce doux soleil matinal,
Qui me chauffe agréablement le visage.

Et quand j'atteins enfin une distance raisonnable,
J'ose jeter par-dessus mon épaule
Un ultime regard sur cette demeure,
Dont je viens de m'évader tel un forçat.

« Un véritable Arsène Lapine ! », je pense sans pouvoir m'empêcher de sourire.

Je tourne la tête
Et regarde la ville qui se déploie devant moi,
La tête emplie de mille rêves de crimes impunis,
De soucieux négoce, de maris trompés et de
Mensonges en fleur.

VI

Il y a des beautés qui nous soufflent, nous assomment, nous foudroient, nous balayent, nous ravissent. Des beautés qui se passent de commentaires, contre quoi les paroles humaines, les humbles mots d'homme se vident soudain de tout pouvoir et de tout contenu. Des beautés qui mettent le frisson et secouent l'échine. Des beautés qui provoquent d'un seul coup le vertige, les sueurs froides, les fourmillements. Des beautés devant lesquelles nous restons interdits, stupides, bouche bée, haletant, la respiration courte. Des beautés qui troublent les sens et la raison. Des beautés rares, instantanées, superbes, évidentes, éclatantes, qui nous réduisent soudain à l'état de simple novice abasourdi par une étrange apparition, qui nous font nous sentir comme un jeune écolier faisant face à un divin mystère, à une nouvelle réalité qui semble venue d'ailleurs, d'un autre âge ou d'un autre monde, immuable, éternel, allant à nous faire croire indéniablement, en cet instant, hystérique, au Destin, au Bonheur, à un certain Ordre du monde, jusqu'à Dieu même (tout en abhorrant en cette même seconde, de façon diamétralement opposée, cette notion même de Beauté, avec son caractère arbitraire, cruel, inique ! Car quoi de plus abject, scandaleux, immérité, inégalitaire, malfaisant, haïssable, injuste, injustifiable et injurieux que la beauté !). C'est exactement ce dont je vais être le témoin - et peut-être la victime ! - dans quelques minutes... Dans quelques secondes, j'assisterai au plus beau spectacle que la nature m'offrira de toute ma vie : le jour se lève... sur l'*Assekrem, Ahaggar*. « Gare ! Ouvre tes yeux en grand ! Qu'en toi se grave à jamais cet instant ! Gare à toi, petit homme ! », je me répète avec délice, comme un môme excité au matin de Noël. Je ferme un instant les yeux. Je me rappelle alors comment je suis parvenu ici, hier au soir, dans ce lieu si particulier, au cœur de ce désert immense comme la France, sur ce plateau montagneux qui surplombe tout le paysage alentour et dont il est possible, m'a-t-on dit à mon arrivée, « de voir jusqu'à cent quatre-vingt kilomètres à la ronde ! ». J'ai fait le voyage en 4x4, la nuit dernière, accompagné de gens que je ne connaissais pas et dont je ne comprenais pas la langue, si bien que j'ai fini par glisser gentiment dans mon fauteuil et que j'ai passé les trois heures de route à admirer en silence, à travers la vitre, cette nuit sans nuage et sans lune, où brillait un nombre d'étoiles tel qu'il était impossible à l'œil humain de les dénombrer, tout en faisant rebondir mon regard sur ce décor fait uniquement de pierres, de caillasses, de petits monts, de falaises, de fissures, de roches millénaires et d'anciens volcans, qui nous cernaient de toutes parts et dans toutes les directions - paysage rude, dur, drastiquement masculin, en pleine exercice de sa force et de son autorité ! Paysage lunaire que les nomades nomment, en se raclant puissamment la gorge d'un profond « r », comme s'ils appelaient un ancien dieu rogue et brutal : « *REG* » -, si différent des dunes du Sahara - que les mêmes nomades nomment doucement, par opposition, comme s'ils se gargarisaient délicatement la bouche, en prononçant le nom d'une jeune nymphe douce et généreuse : « *ERG* » -, parmi lesquelles j'avais séjourné auparavant durant deux mois et dont la beauté ne se laissait découvrir que discrètement, peu à peu, pas à pas, un peu plus chaque jour - ce paysage tout en courbe et en ombre qui jouait impassiblement avec le ciel et le soleil, et duquel s'exhalait un intense parfum de

femme en chaleur ! -, et grâce auxquelles j'avais humé, au plus profond de mon âme, une tranquillité suprême, un havre de paix sans borne, dont toute ma vie je chérirai le souvenir et la présence, et dont, toute ma vie, j'essaierai de déchiffrer la leçon. Vers onze heures du soir, je suis arrivé à l'*Assekrem*. Je suis descendu du véhicule convaincu, après ma scrupuleuse et longue contemplation de ces landes préhistoriques et phébéennes, de poser le pied comme un conquérant sur une autre planète, bien loin de la Terre qui n'était peut-être, dans mon rêve, qu'un de ces innombrables points lumineux qui brillaient au loin, si loin dans ce ciel obscur, accrochés dans l'espace infini, au-dessus de ma tête. J'ai salué les prêtres du lieu qui avaient accouru joyeusement à ma rencontre, alertés sans doute par le borborygme lancinant du moteur de notre véhicule, dont ils avaient dû entendre facilement l'approche dans ce décor où ne régnait que le plus profond silence. Après m'avoir serré chaleureusement la main, ils m'ont conduit sans un mot à l'entrée de la cahutte où il était convenu que je reste quelques jours. Là, ils se sont cordialement retirés, en me disant qu'ils me laissaient seul pour le moment mais que nous parlerions davantage le lendemain, après une bonne nuit de repos. Ils sont partis discrètement, disparaissant lentement dans l'obscurité chaude et enivrante de cette nuit désertique. J'ai posé mes valises et j'ai bondi directement, le sourire aux lèvres, dans le lit rudimentaire qui était posé dans un coin de la pièce. J'ai dormi sereinement, d'un sommeil tranquille et sans heurt, et je me suis réveillé de bon matin pour profiter du lever de soleil, dont on m'avait tant vanté, durant tout le trajet, à force de gestes et de mimiques, la particularité et les mérites. Et je suis maintenant dehors, debout. Seul. J'attends l'aube fermement, avec gaieté, les yeux rivés sur l'horizon. Une brise légère souffle et me caresse les joues. Et tout-à-coup, derrière les pics rocheux qui me font face, je distingue les premiers rayons du soleil, puis les premières zones du disque lumineux qui sortent prudemment des entrailles de la terre et qui commencent à se détacher du globe pour nettement se dépeindre dans le ciel, déchirant alors l'épaisseur de la nuit, puis c'est bientôt l'astre tout entier, dans toute sa circonférence, qui enfin sort son nez et surgit, triomphant, calme, splendide, entraînant dans sa course une vague étincelante de lumière rougeâtre, qui teinte et recouvre, pendant quelques minutes, toutes les roches et les montagnes qui s'offrent à ma vue. Tout le paysage environnant, tout ce que mon regard peut contempler, toute la terre enfin, TOUT devient intensément rouge. ROUGE SANG. Durant un instant, je contemple cette contrée qui s'est pétrifiée en un feu vermeille et immobile. La terre est devenue toute entière une mer scintillante de lumière pourpre et cuivrée. ROUGE SANG. Je ne dis rien. Je respire à peine. Tout le temps que dure ce spectacle somptueux et terrifiant, c'est-à-dire à peine plus d'une minute, je reste paralysé, époustoufflé par la magnificence d'un tel phénomène. ROUGE SANG. Les monts et les vallées : ROUGE SANG. Les plaines : ROUGE SANG. Les crêtes et les sentiers : ROUGE SANG. Les crevasses, les lézardes et les plateaux : ROUGE SANG. Les volcans, les pics, les buttes et les coteaux : ROUGE SANG. La terre : ROUGE SANG. Les buissons secs, l'herbe rare, les talus et les ténues cours d'eau : ROUGE SANG. Les pierres, le sable et les rochers : ROUGE SANG. La poussière : ROUGE SANG. ROUGE SANG. Tout : ROUGE SANG. ROUGE SANG. ROUGE SANG. Puis, comme le soleil atteint plus d'altitude, cette fugitive enluminure disparaît naturellement, d'un seul coup, comme un mirage. Ne demeure aucune trace de cet uniforme magenta éblouissant qui a habillé pendant quelques secondes la naissance du jour et de la terre. Reprenant ma respiration, je me mets instinctivement à penser, malgré moi, que cette beauté éphémère, un tel *degré* de beauté ne peut en aucun cas être gratuit, ne peut pas être le simple fruit du hasard. Non ! Ce dont je viens d'être le témoin, ce qui vient de se produire sous mes yeux hébétés était d'une beauté si parfaite, d'une telle intelligence et splendeur, qu'elle

m'est apparue comme dessinée. Comme voulue. Comme issue d'une volonté supérieure, comme étant l'œuvre, le dessein d'un génial et fol architecte. Oui, en cette minute précise, en cette seconde même, devant cette beauté naturelle à couper le souffle, devant cette beauté si surprenante que les bras littéralement m'en sont tombés, cette beauté qui a fait surgir devant moi une réalité peinte plus magistrale que le plus déluré de mes songes, cette beauté qui m'a fait balbutier un maladroit « merci » d'enfant gâté, je crois brusquement en Dieu. Je crois en Dieu. Et je me souviens :

Cela faisait quelque temps déjà que j'errais, comme à mon habitude je marchais, je ne me rappelle plus exactement l'heure ni l'endroit, je fumais aussi, observais sans y penser les badauds, m'enivrais de la foule, du mouvement incessant, du bruit constant, des voitures, des oiseaux, du ciel, des klaxons, des discussions, des mots à peine perçus, des pas, des cris, des piaillements, des relents de merde et de parfum, quand, soudain, je t'ai entraperçue, t'ai vue, et directement j'ai perdu le fil de mes pensées, me suis arrêté, tu as laissé comme un blanc dans ma syntaxe, tant ta beauté sortait du lot et m'a brusquement sauté à la gueule, m'a comme giflé, si bien qu'à ton apparition, tout s'est effacé soudain, non, nul bruit, plus rien n'existait, sinon que ce silence où n'émergeait que mon propre balbutiement, ma courtoisie et ma honte d'être homme, et toi, tu passais sans y penser, vaquais à tes affaires et un instant dansais dans ma pupille, reine ô combien fugitive, ô mirage, divine apparition aux seins bruns et aux cheveux légers, tes jambes interminables trottaient sans fin en cette seconde, je ne voyais plus rien, sinon que ton corps, ton incroyable allure, oui, tout s'effaçait, je rêvais seulement de te voir nue, m'imaginant que je pourrais vouer un violent culte à ta chair tendre, tu m'apparaissais si belle, oui, oui, tout s'effaçait, seulement ne persistait en cet instant, que :

TOI

VII

J'écoute, lourdement installé dans un large fauteuil, l'album d'*Ella and Louis* que j'ai trouvé dans une pile de disques en arrivant dans ce chalet où je vais passer quelques jours de vacances. J'ai les pieds confortablement posés sur la table-basse du salon, la tête balancée en arrière, les yeux entrouverts, les jambes tendues et emmitouflées dans une épaisse couverture. Je savoure une tasse de café brûlant que je comprime entre mes mains pour réchauffer mes paumes, tandis que le bois crépite lentement dans la cheminée et que les flammes me lèchent délicieusement la plante des

pieds. « Quel confort ! Quelle chaleur ! Quelle sensation délicieuse ! », me dis-je en contemplant à travers la baie vitrée les innombrables flocons de neige qui tombent lentement en zébrant ce ciel opalin. K. s'affaire entre la cuisine et la chambre en rangeant quelques affaires. Elle me pose de temps en temps des questions que je n'écoute que d'une oreille, tant je suis happé par la voix ensorcelante des deux chanteurs et par la mélodie feutrée de cette ballade de jazz dont j'ignore le nom, tant aussi je suis hypnotisé par la magnificence de ce blanc qui recouvre le paysage alentour et qui, en cette nuit, émet de toute part une phosphorescence puissamment dépouillée. Me parvient de loin le bruit de la rue, la rumeur de la vie qui malgré moi continue : des éclats de voix, des injures, des rires et quelque part aussi, presque imperceptible, le tintement d'une cloche. Comme un chat, je m'étire de tout mon long en ronronnant de plaisir puis m'approche du balcon et contemple la montagne : « Quelle splendeur ! Quelle inertie ! Quel calme souverain ! », je souris jusqu'aux oreilles. Soudain, j'étouffe un rire, car je viens de me remémorer un tableau qui s'est déroulé dans un décor similaire. Et, pour mon plaisir, je me repasse rapidement cet épisode en le dépliant comme une pellicule. Oui, je me souviens :

1. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

Musique douce. Un filet de lumière passe par une lucarne et éclaire une partie du salon qui demeure malgré tout dans une légère pénombre, les autres volets de l'habitation étant clos. De dos, E. et C. sont assis à même le sol, sur un gigantesque tapis en peau d'ours, à demi-nus, n'ayant qu'un drap élimé qui leur recouvre le bas du corps. Ils boivent nonchalamment une flûte de champagne et mangent des fraises, tout en regardant le feu qui est en train de se consumer en face d'eux dans une énorme cheminée. Les flammes illuminent et parent leur nudité d'un charme trouble, mystérieux.

2. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

C., qui est d'une beauté et d'une jeunesse outrageantes, tourne lascivement un doigt sur le bord de son verre, tandis que E. ferme les yeux, un sourire aux lèvres. E. attire C. à lui et l'enlace, l'embrasse. C. rétablit soudain une distance raisonnable entre elle et lui, en parant avec douceur ses assauts, puis le regarde astucieusement - c'est peut-être de l'ennui déguisé - dans les yeux. Elle veut visiblement dominer E. et le soumettre totalement à ses charmes en le faisant languir un peu.

3. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

C. fume une cigarette en observant E. avec un sourire. Elle lui passe sa cigarette.

C.
Encore un peu de champagne ?

E. (off)
Oui, avec plaisir...

C. lui sert un peu plus d'alcool.

C.
Et des fraises, tu en veux ?

E. (off)

Oui, pourquoi pas...

E. la serre de plus près.

4. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

E. ingurgite un peu de champagne. Il garde une partie de l'alcool dans sa bouche puis se retourne vers C. et recrache le liquide sur différentes parties de son corps : l'épaule, le cou, les seins, les jambes, les hanches. Il suce et lèche les zones de chair où s'est répandue la liqueur, tandis que C. glousse en continuant de grignoter les fraises qui sont posées à ses côtés.

5. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

E. avale une gorgée de travers et se redresse. Il tousse, crache, s'étouffe. C. tente de l'aider, mais face aux gesticulations grotesques de E., elle se - c'est peut-être une envie de meurtre déguisée - ravise.

E.
(En toussant)
Pardon...

C.
Ce n'est pas grave.

E.
Non, je voulais dire : pardon pour hier soir... je sais pas ce qui s'est passé, je me suis retourné et puis t'étais plus là... je t'ai perdue, d'un coup, pouf, évaporée... j'étais beurré aussi... mais bon, alors, après, quoi, j'ai suivi les autres... je t'ai pas appelée, je sais pas pourquoi, faut croire que je m'amusais... et puis, bon, bref, ensuite, j'ai continué, je veux dire, j'ai erré dans les bars, je voulais pas rentrer chez moi, je sais pas pourquoi, je voulais rester dans le bruit, les spots, la musique, non, je voulais pas rentrer chez moi, pour ça que j'ai sonné chez toi ce matin, je savais pas où aller... je veux dire, je me suis souvenu que tu m'avais dit que je pouvais passer quand je voulais... si je voulais... qu'il fallait pas que je me gêne, alors, bon, voilà, enfin... pardon au fait d'avoir sonné si tôt, de t'avoir réveillée, j'espère que...

C.
Non, ne t'en fais pas. De toute manière, je ne dormais pas.

6. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

Les braises crépitent lentement dans la cheminée. Une bûche tombe et fait surgir un relent de flamme.

7. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

E. et C. regardent ailleurs, semblent s'ennuyer. E. se resserre un verre.

E.
Très bon, ce champagne...

C. (off)
Oui.

E.
Et avec les fraises, c'est délicieux...

C. (off)
C'est vrai.

E.
Tu es vraiment très belle...

C. (off)
Merci.

E.
C'est marrant, avec ce décor, je me croirais dans un film, tu vois, je veux dire, je pourrais me croire le héros d'un roman... d'un roman d'espionnage... la cheminée, la peau d'ours, le champagne et les fraises... et avec moi, la jeune femme d'une beauté étourdissante... tu pourrais être la jeune héritière que je dois protéger ou alors tu pourrais être ma pire ennemie, tu sais, le genre « ennemis mortels » qui, dans le scénario du film ou du roman, ne pourraient pas résister à la forte attirance sexuelle qu'ils ressentent l'un pour l'autre...

E. rit et se gratte la tête tout en détaillant avidement la nudité de C.

8. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

La nudité de C. Sa jeunesse. Ses jambes interminables et fines, son dos gracile et doux, ses petits seins fermes, son long cou. Sa peau hâlée, sa bouche charnue. Le port gracieux de sa tête, la fermeté de ses traits, la malice de ses yeux. Son savoir effronté d'être belle.

9. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

E.
On pourrait monter dans ta chambre... Si tu veux...

C. boit lentement une gorgée de champagne.

C.
Je suis bien ici.

Court silence. C. regarde E. puis se blottit soudain contre lui. Elle l'embrasse langoureusement.

10. INT. MAISON / SALON. JOUR – FLASH BACK

Bouteilles vides. E. remet du bois dans la cheminée et s'assoit à côté du foyer. Il veut profiter de la chaleur qui se dégage de l'âtre. Il tend les mains, se réchauffe le corps - peut-être fait-il tout cela seulement pour ressentir une quelconque sensation de brûlure - et regarde de manière impavide C.

C.
(Continuant de parler comme pour combler le vide)
...Moi, franchement, je trouve ça dégueulasse, ce qu'il m'a dit, ce type, non, mais attends, ça se fait pas, c'est vrai, pour qui il se prend, d'accord, j'ai pas lu

un million de bouquins, mais bon, et alors, c'est pas une raison pour me manquer de respect et de me parler comme ça, c'est qu'un pauvre con, un frustré qui fait genre pour me faire sentir sa groooooooooosse intelligence, parce que, c'est vrai, bon, je suis belle quoi, et lui, bon, ben, c'est pas le nirvana niveau physique, alors il se venge, je suis sûre qu'il voudrait bien me sauter, ce débile, et comme il se doute bien que c'est pas possible, il m'en fait baver, ouais, il veut me montrer sa supériorité niveau matière grise, en plus, attends, j'en sais des choses, moi, que, lui, il ignore totalement, mais je me la joue pas, là, comme lui, je me balade pas comme si j'étais le roi de, le roi de je-sais-pas-trop-quoi d'ailleurs, non, c'est pas croyable, il se donne des airs, comme ça, comme s'il marchait sur une autre planète, comme ça, il regarde tout le monde de haut, avec la bouche en cul de poule, comme ça, il fait des « aah, ooohhh, mmmm », t'as pas remarqué, parce qu'il se croit beau en plus, sûr, dans sa tête, il est irrésistible, mais bah, c'est qu'un pauvre mec, crois-moi, c'est pas demain la veille qu'il va se faire une meuf de mon calibre !

E.

Mmm...

C.

D'ailleurs, il y a pas deux jours, j'ai fini un bouquin, comment il s'appelle déjà, le livre, ça me revient pas, attends, non, bon, je me souviens plus, bon, c'est pas grave, bref, un bouquin qui parlait des relations homme-femme, vachement intéressant, le bouquin, j'ai appris un tas de trucs, mais bon, je vais pas me vanter pour ça, je vais pas tout le temps en parler juste pour montrer que je l'ai lu, tu sais, c'est comme on dit, la culture, c'est comme le beurre, moins t'en as, plus tu la tartines, hihihi, comment il s'appelait, ce livre, ah, c'est trop bête, non, vraiment, ça me revient pas, peut-être ça me reviendra plus tard, quand j'y penserai plus, tu sais, souvent ça arrive, c'est au moment où tu y penses plus, justement quand t'en as plus besoin que ça te revient, comme ça, d'un coup, c'est bête mais c'est comme ça, ah, c'est trop con, j'en parlais juste hier avec S., ah, en parlant de S., j'y pense, t'es au courant, t'as appris la nouvelle ou non ? Non ?

E.

Mmmm...

C.

Tu sais ou pas ? Non, ah, je sais pas si je peux te le dire, si je te le dis, tu me jure de rien dire, c'est un secret, S. m'a fait jurer de le dire à personne, non, non, c'est pas bien, faut pas que je te le dise, non, c'est un secret, elle veut pas que ça se sache et moi, j'ai juré de rien dire, non, faut pas que je te le dise ou alors tu me jures, tu me jures que tu diras rien, dis, tu jures, hein, ça reste entre nous, si tu jures, je te le dis, je peux te faire confiance, tu le garderas pour toi, juré-craché, alors, hein, je peux te faire confiance, parole d'honneur, non, parce que je veux pas qu'après-coup ça me retombe dessus, qu'on dise que je sais pas tenir ma langue, qu'on peut pas me faire confiance, non, hihi, c'est que, parce que c'est juste que, bon, là, on est entre nous et puis, avec toi, c'est pas pareil, toi, je peux te faire confiance, non, j'ai pas raison, mais attention, fais pas le con, c'est un secret, alors motus, hein, ça reste entre nous, dis, tu le jures, hein, tu jures, oui ou non ?

E.

Mmmmm...

C.

Bon, ok, très bien, alors je te le dis, t'es prêt, attends, tu vas voir, c'est grave, moi, ça m'a fait un choc, alors voilà, t'es prêt, je te le dis ou pas, ah, je peux pas croire que je vais te le dire, dis, tu diras rien, hein, tu jures ?

E.

Mmmmmmmmm...

C.

L. va avorter !

E.

Mm...

C.

Ah ! Alors ça, tu t'y attendais pas à celle-là, non, tu te rends compte, en plus, S. m'a dit que L. savait pas exactement qui était le père, qui ça pouvait être, parce que, bon, ça pourrait être plusieurs types, enfin bref, tu la connais, du coup, l'avortement, elle se retrouve à le faire toute seule, la pauvre, elle a un rendez-vous jeudi prochain à l'hosto, quelle tristesse, non mais quelle conne aussi, de coucher comme ça avec le premier venu, je lui avais dit de faire gaffe, je lui dis toujours de faire gaffe, parce que, d'accord, on peut se faire plaisir, mais sans faire n'importe quoi, merde, mais elle m'écoute jamais, c'est vrai, elle en fait toujours qu'à sa tête, non mais voilà, regarde où ça la mène, L., attention, c'est une meuf super, attention, c'est mon amie et je veux pas la critiquer, mais c'est évident qu'elle est pas prête, hihihhi, je veux dire, en tant que maman, trop immature, encore trop petite fille, et puis avec quoi elle le ferait bouffer, le gosse, non, impossible, moi, n'empêche, j'aimerais pas être à sa place, ça fait déjà la deuxième fois qu'elle avorte, non, tu te rends compte, enfin, faut mieux ça que de garder le même, pauvre gamin, je le vois d'ici, t'imagines, s'il venait au monde, le pauvre, il partirait pas bien dans la vie, ça serait une sorte de faux départ, je veux dire, il partirait avec quelque chance en moins, parce qu'on a beau dire, c'est vrai, il y en a qui ont pas de chance, dès le départ, ça sent la défaite, le traquenard, rien qu'à regarder les parents, les conditions, le milieu, on se dit que ça craint, que le bout-de-chou est mignon, d'accord, mais qu'il commence son chemin avec un sévère handicap, non, tu crois pas, parce que, par exemple, moi, bon, ben, j'ai eu de la chance, parce que, bon, par exemple, mes parents avaient de l'argent et tout ça, bon, tu me diras, ça fait pas le bonheur, mais quand même ça y contribue, hihihhi, c'est vrai, d'abord pour se sentir un peu à l'aise, se permettre quelques petits plaisirs, mais surtout pour les choses importantes, comme pour se payer le club de gym ou l'équitation, pour les sorties genre ciné ou resto, pour voyager, pour les études aussi, les bonnes écoles, tout ça, enfin, les trucs qui servent pour l'éducation, et eux, mes parents, ils ont été intelligents, je veux dire, ils ont attendu le bon moment, ils ont attendu d'être sûrs, d'être tous les deux prêts, que ce soit le bon moment, je veux dire, c'était un vrai choix, pas un accident, comme on dit, hihi, non, c'était pas un accident, et puis, donc, après, ils m'ont offert une bonne éducation, je veux dire, j'ai eu de la chance, ils m'ont inculqué des valeurs et tout et tout, comme le respect par exemple, le respect pour soi-même d'abord et puis, bien-sûr, le respect pour les autres, ça, c'est vachement important, non, tu crois pas, et puis le travail aussi, c'est...

E.

Ça te dirait pas de monter dans ta chambre ?

C. s'interrompt brusquement, blessée que E. est osé la couper, et le regarde d'un air perplexe.

11. INT. MAISON / CHAMBRE. JOUR – FLASH BACK

Obscurité. E. et C. sont dans un lit. On entend le froissement des draps, le frémissement des corps, le contact humide des baisers. On aperçoit des bouts de chair et de peau, des courbes, des ombres.

C.

T'as des préservatifs ?

E.

Non...

C.

Merde, j'en ai pas non plus.

E. et C. continuent de s'embrasser et de se caresser quelques instants, puis le mouvement des deux corps s'arrête brusquement.

C.

Attends, attends, faut qu'on trouve des préservatifs !

E.

Ouais, t'as raison...

C. allume une lampe et cherche furtivement dans la table de nuit qui se trouve à côté du lit. Elle se lève et trifouille dans son sac. E. est étendu de tout son long dans le lit et observe C.

C. (off)

Non, merde, j'ai rien ! Faudrait que tu descendes au coin de la rue, il y a une pharmacie avec un distributeur, c'est juste à côté, moi, je t'attends ici, si, ça te dit ?

E. tente d'embrasser C. mais C. le rejette.

C. (off)

Non, sans déconner !

E.

(Visiblement à contrecœur)

Ouais, tranquille, j'y vais...

E. se lève, se rhabille et sort, tandis que C. s'installe confortablement dans le lit.

12. EXT. RUE / PHARMACIE. JOUR – FLASH BACK

E. est devant le distributeur de préservatifs. Il semble hésiter. Il inspecte les alentours, considère un instant les quelques pièces de monnaie qu'il tient au creux de sa main puis allume une cigarette. Il jette un œil sur le distributeur puis se retourne en direction

de la maison de C. Il jette finalement sa cigarette, l'écrase du pied et s'en va dans la direction opposée.

13. EXT. RUE / TERRASSE DE CAFE. JOUR

E. est assis à une terrasse de café avec un ami. Sur la table, un cendrier rempli de mégots, un saucisson taillé en fines tranches et une bouteille de rosé à demi vidée.

E.

(En riant)

Je sais pas, j'étais dans la rue et puis, d'un coup, tout ça m'a semblé grossier... de m'être rhabiller et d'être d'un coup loin d'elle, ça m'a complètement calmé... parce que, bien sûr, elle est belle, terriblement belle même, une plastique d'enfer, je te raconte pas, mais bon... quand elle parle, c'est autre chose, il y a un charme qui d'un coup s'évapore, pire, il y a comme une certaine laideur qui apparaît, un truc qui donne pas envie... je sais pas, devant ce distributeur, je me suis retrouvé bête... bête, c'est le mot... quand j'étais nu avec elle, dans le feu de l'action, c'était autre chose, j'avais le désir en ébullition, l'érection qui prenait le dessus sur tout le reste, j'avais mon cap bien clair, dominé par la soif pure et simple de la posséder... mais une fois habillé, une fois dehors, là, avec le vent, la clarté du jour, d'un coup, tout ça m'a semblé ridicule... je me suis dit que ça valait pas le coup, alors je suis parti comme ça, sans l'appeler, sans dire un mot, j'ai rien dit, pas la moindre excuse, même pas un petit message, rien... merde, elle a dû m'attendre dans le lit, comme ça, offerte... puis finalement elle a dû s'impatienter... j'imagine qu'elle m'a traité de tous les noms, mais bon, je le mérite, non, quel con... le plus étrange, c'est que je peux pas m'empêcher de ressentir un certain plaisir... un plaisir malsain d'avoir bafoué sa beauté, de l'avoir injuriée... peut-être par orgueil, par sentiment de puissance, de l'avoir laissée comme ça, là, comme la dernière des trainées, elle, si belle et si convaincue de sa beauté... ouais, je l'ai laissée là, comme sacrifiée, peut-être par volonté de revanche, par idiote délectation de vengeance, en réparation de mes anciennes blessures... elle, clouée là, nue dans ce lit, m'espérant, m'attendant... finalement abandonnée au nom de toutes celles qui m'ont un jour refusé...

VIII

À travers les vitres du taxi qui roule au pas tant la route est mauvaise sur ce pan de la ville, j'observe ce quartier populaire et réputé dangereux de Bogota où, devant les différents hôtels bon-marchés, les bouis-bouis obscurs et les épiceries désordonnées, pullule une faune sauvage et bariolée qui court, baille, s'interpelle, braille, s'ignore et s'étire au soleil : vendeurs à la sauvette, travailleurs en costume trois-pièces, étudiants en uniforme, jeunes couples, dealers de crack et de marijuana, commerçants, infirmières, touristes, cadres, policiers, mendiants, pickpockets, badauds, prostitués de tout âge. Le chauffeur arrête un instant le véhicule pour laisser passer devant nous une mère qui porte son enfant dans les bras. Profitant de cette courte pause, mon regard s'appesantit sur l'entrée d'un de ces hôtels vitrifiés, gardée par un colosse et surplombée d'un avis promettant divers services qui ne laissent aucun doute sur leur objectif malgré leur apparente normalité : « JACUZZIS, SAUNAS, RELAXATIONS, MASSAGES », et d'où entrent et sortent des hommes cravatés marchant à la-va-vite, l'œil vif et coupable, ainsi que quelques couples d'adolescents s'embrassant et se tenant par la main. Cette vision m'étonne, je me demande pourquoi ces jeunes gens semblent se

précipiter dans cet endroit sordide. Comme si elle lisait dans mes pensées, A. me dit que c'est dans ce genre d'hôtel que grand nombre de jeunes colombiens et colombiennes se retrouvent pour forniquer loin de tous regards indiscrets, loin de toute autorité ou interdiction parentale. Immédiatement, mon visage s'éclaire d'un large sourire à la pensée que le désir ne peut être en aucun cas arrêté ni vaincu, dans aucun pays du monde ni aucune culture, comme j'en ai eu mainte fois la preuve au cours de mes voyages, que c'est même tout le contraire : plus on tente de museler un corps, plus on veut étouffer ses appétits sauvages par divers codes, cordes ou lois, réduire au silence son chant d'asphodèle par de savants mécanismes, éduquer sa barbarie par de cultes camisoles, évangéliser ses brusques feux de brousse par des paroles raisonnées, des proverbes, des psaumes et autres maximes, contraindre ses naturels écoulements par une multitude de barrages et autres conventions, diriger ses penchants libidineux par l'établissement d'une morale impeccable et punitive, éteindre ses vertiges et ses fièvres à l'aide d'une éducation stricte et sans tâche, plus le désir s'immisce, plus il renaît, plus il s'échappe des interstices, plus il bondit, plus il rugit, tel un feu d'artifice explose en force et en couleur, surgit là où on ne l'attendait plus, malgré les obstacles trouve toujours son chemin, tel un bandit de grand chemin prend la poudre d'escampette, se tapit dans les granges poussiéreuses et les ruines abandonnées puis commet en riant son larcin dans l'ombre, tel un cancer malin se répand, s'éparpille, presse les organes, pousse sous la peau, suppure, fait éclater la chair en ampoules et bubons, telle une vieille pute se travestit, fume, siffle, racole, s'installe au coin des rues, telle une jeune fille se maquille, se parfume, se rougit les lèvres, orne sa beauté de bracelets et de bijoux, s'étend dans le séjour de manière suave et engageante, sort au restaurant, ponctue son discours de mots enchanteurs et de fine intelligence, se ballade, s'endort finalement sur un banc public en rêvant d'amours transis, de plaisirs malsains et d'orgasmes souverains, telle une bête féroce attend son heure, se terre, guette, attaque, mord puis d'un coup de gueule étrangle sa victime, tel un fleuve bouillonnant et furieux se déverse, envahit, inonde, submerge les terres, les routes, les cultures et les villes, telle une tempête impétueuse roule, ravage, lacère, électrise le ciel, les animaux et les plantes, tel un roi tout-puissant et cruel rayonne, ordonne, fustige et règne, même si - seigneur, ange, mendiant, calamité, bête, bouffon, miracle, démon qu'il est tout à la fois ! - le désir doit se contenter d'avoir comme royaume un lit à trois sous, étroit et crasseux (comme ici c'est le cas !) dans une chambre minable et sombre, recouverte d'une tapisserie démodée et fleurie, même s'il doit ne danser et ne vivre au milieu de cette désolante solitude préfabriquée que les deux heures qu'on a payées d'avance avec les quelques billets qu'on a su sauvegarder des aléas du quotidien et de l'insistante avarice de nos proches, souffrant au préalable mille privations, bravant les remords et les pires insultes. « Citadines oasis du désir... », je murmure. J'ai soudain envie de crier : « Ah, embrassez-vous, couples humains, bénissez-vous ! Ah, aimez-vous, tendres compatriotes ! Amants de tout âge, de toute race, adorez-vous ! Jeunes et vieux couples, chérissez vos corps ! Vénérez vos muscles surpris dans la fleur de votre tonitruante jeunesse ou enrobés déjà de quelques kilos ou de quelques années de trop ! Oui, jouissez sans trêve ! Louez jusqu'à vos peaux déliquescents, vos peaux douces comme un rêve, louez jusqu'à vos rides, vos cicatrices et vos imperfections, jusqu'à vos sueurs nauséabondes, jusqu'à vos cris de cochons égorgés ! Oui, jouissez sans trêve ! Hommes et femmes butinés par mille et une dégénérescences, soumettez-vous, dites amen aux amènes chemins de la chair ! Embrassez-vous ici, maintenant, là où la passion vous surprend ! Que vos corps se mêlent, se triturent, geignent et éclatent ! Enlacez-vous partout, partout, surtout là où il ne faut pas, sur les tables, dans les parcs, sous les encadrures de porte, sous les ponts, sur les parvis d'église, sur les plages, dans les fils

d'attente, sur les quais, dans les piscines, sur les balcons, dans les banques, dans les fossés, au milieu des repas, en rase campagne, sur les banquettes arrières des bus et des voitures, dans les jardins, à midi, dans les toilettes, sous la douche, dans les bois, dans les trains, au cinéma, sur les transats, sur les rochers, au lit, au bureau, dans les avions, sur les sentiers, sous la canicule, dans les salons, à minuit, en pleine rue, en pleine mer, peu importe, mais jouissez ! Jouissez ! Retournez les villes en délirante orgie ! Remodelez les campagnes en carnaval carnassier ! Convertissez les nations en bordel sans nom ! Faites du monde une bacchanale d'enfer ! Remplissez-le de débauche et de folle lubricité ! Baisez-vous, baisez-vous partout, partout, surtout là où il ne faut pas, sur tous les endroits interdits de vos corps enflammés ! Jouissez ! Dites *cons, couilles, culs, bites, chattes, nichons* comme le plus sensuel des poèmes, comme la plus sacrée des prières, comme la plus crainte et criante des vérités ! Prenez tout ce qui est à votre portée ! Prenez sans distinction d'âge ni de race ! Prenez-vous sans sommation ! Faites rafle de luxure ! Là ! Halte ! Pas un pas de plus ! Dévorez-vous ! Jouissez ! Chers amants, jouissez sans trêve ! Ah ! Jeunes couples ! Vieux couples ! Amants de toute race ! Gloutons insatiables ! Aimables carnivores ! Débiles anthropophages ! Décadents humains ! Aimez-vous ! Aimez-vous sans attendre ! Là ! Tout de suite ! Maintenant ! Jouissez ! Râlez ! Jouissez sans trêve ! Et que de plaisir vous en creviez ! »

À la fin de mon délire, j'aperçois sur le trottoir une jeune prostituée, dont la beauté retient mon attention. Elle doit avoir tout juste la majorité. C'est une jeune métisse au corps effilée et pulpeux, au large bassin, à la poitrine ferme et dressée, aux cheveux longs et frisés, les yeux noisette. Elle porte des bas-résilles, un string rouge qui laisse entrevoir la musculature de ses fesses. Elle porte aussi un chandail transparent au profond décolleté sous lequel se dessinent son soutien-gorge et ses seins primesautiers. « Toute profession a son uniforme ! », je pense. « Et tout fantasme, sa part de cliché ! ».

Le taxi redémarre et reprend son allure de vieille pouliche. De mon euphorie, je me dégrise brusquement comme si j'en avais joui. Une nouvelle fois, je regarde calmement le lent défilé des rues et des passants, puis je me retourne vers A. qui m'observe avec amour, la tête légèrement penchée de côté. J'entends une salsa sortir d'une *tienda*. Sans y penser, je chantonne. Et je me souviens :

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Est-ce parce que cette rue tu la sillonne
Jour après jour, sérieux, pour te rendre à l'école ?
Ou parce qu'avec toi, tu traines des bouquins
De poètes parias, d'auteurs américains
Qui montrent l'extase dans de pauvres taudis,
Qui épluchent sans parer les amours interdits,
Coupables et fiers de leurs plaisirs à deux sous,
De leur bassesse et de leur culte des dessous ?
Ou car en toi, dans tes veines, déjà sillonnent
Jour après jour, fine, cette obscène vérole
Des passions impures, des beaux corps sans nom ?
Mais en toi, furieux, monte l'appel des cons
Qui s'ouvrent, se donnent, se laissent dominer
Dans un couloir, dans un coin, pour quelques billets !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Le monde n'est-il pas un saint champ de bataille,
Où tout va, vole et vient comme un vif feu de paille ?
Est-ce par lassitude ou par goût d'aventure
Que ton pas se fait lent devant ces devantures ?
Pourquoi lorgnes-tu ces chatoyantes femelles ?
Pourquoi t'approches-tu de leurs lourdes mamelles ?
Est-ce ton désir de pincer la nudité
En prise avec la plus crue des nécessités ?
Est-ce ton méchant plaisir de voir l'érotisme
Sous le joug du plus violent libéralisme ?
Est-ce ta mesquine et innée curiosité
D'expérimenter tout, sans penser au péché ?
Mais, en toi, malicieuse, monte la faim
Insatiable des plaisirs sans lendemain !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Instinctivement, tu en as repéré une
Qui répond à tes goûts de fieffée crapule,
Tu rêves, suintant, de déjà la posséder,
De marchander cher son corps et sa charité,
De rouler avec elle dans la fange et la chiure,
D'ignorer son mépris et ses muettes injures,
Atteignant la jouissance d'un plaisir coupable,
S'abritant sous sa peau et son parfum d'érable !
Tu t'informes alors sur ses heures de travail
En songeant à ses indifférentes entrailles,
Te voyant jouir d'une relation inédite,
Tel un Rimbaud ou quelque poète émérite,
Rêvant qu'elle pourrait même tirer un frisson
De ton sexe gonflé dans ce ciel sans passion !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Après avoir fantasmé des journées durant,
Tu t'armes de courage et inventes un plan,
Choisis un jour particulier de la semaine
Où tu t'abandonneras sans faute à ta peine :

Ô fille de joie, donne-moi de ta lumière !
Ô belle de nuit, entends mes viles prières !
Ô marchande d'amour, couvre-moi de bonté !
Ô fleur de l'asphalte, comble mon veule été !
Ainsi, de nuit, tu bois du whisky au goulot
Appelles un pote pour te sentir moins nigaud,
Et vous vous rendez tous deux sur cette avenue
Où vous guettez la moindre des allées-venues
En espérant la voir à son poste habituel
Et courageusement lui dire qu'elle est belle !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Ne la voyant pas, tu la cherches avec aigreur
Arpentant vivement cette nuit de terreur,
Tandis que, dans ton dos, arrivent deux négresses
Qui t'interpellent d'un : « Tu veux de la gonzesse ? »
Tu balbuties, dis que non, non, qu'elles se trompent
Avant de lâcher un : « Pour combien tu me pompes ? »
Fissa, vous passez par une porte cochère,
Elle nettoie sa vulve d'un papier à l'éther
Puis, elle se tend, elle t'attend, amusée
De voir un gosse à ce point inaccoutumé
À ce genre de négoce, qui ne sais foutre rien
Des manières que requiert une bonne putain :
La rapidité et le silence exigés !
L'absence de toute passion recommandée !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Sèche pénétration sans la moindre douceur !
Elle lance un : « C'est bon ? », le vagin au compteur,
Discute avec son amie qui est à deux pas
Marmonne dans sa barbe puis rit aux éclats,
Tandis que, tant bien que mal, à elle tu t'accroches
En te disant que tu as dû rater le coche !
Tu essaies de maintenir ta faible érection,
Mais, tel un couperet, tombe encore la question :
« Ça y est ? » Oui, ça y est, tu veux en finir !
Partir loin de ce cauchemardesque délire !
La réalité te semble bien terre à terre !
Pas moyen de posséder la bonne femme entière !
Cinquante, soixante euros, c'est à peine assez
Pour jouir d'un trou dans une cage d'escalier !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Écœuré de toi-même et des auteurs maudits,
Tu jures que c'est la dernière des vessies
Que tu prendras pour une mielleuse lanterne !
Tu cours, t'enfuis, l'œil, le cœur et la verge en berne !
Où sont passés ces lupanars fameux d'antan ?
Où sont ces catins qui chouchoutaient les clients ?
Ce monde est-il à ce point rance et avili
Qu'une putain ne puisse proposer un lit
En faisant mine qu'elle aime, avec un sourire
Invitant, jouer la vraie comédie du plaisir ?
Non ! Non ! Assez ! C'en est trop ! Tu es dégouté !
Mieux vaut rentrer ! Dormir ! Oh ! Ne plus y penser !
Sordide, oh ! À ce point rien, à ce point néant,
Fut ton expérience de l'amour-argent !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Après un sommeil agité de visions
Où te narguait un python noir, velu, abscons,
Couronné de divers panneaux de défense
Te priant de suivre de strictes convenances :
HALTE ! NE PAS PARLER ! DANGER ! NE PAS TOUCHER !
Tu te réveilles en sursaut dans des draps trempés,
Puis te laves, t'habilles, le cerveau brûlé
Par la vacuité de ton être, des désirs,
De cet argent débile à rendre le plaisir,
De cet argent froid tel le tranchant d'un couteau
Si contraire à la chaleur des cuisses, la peau !
Puis, comme tous les jours, tu te rends à l'école
Avec cette fois-ci un chagrin qui affole
Ton cœur, en mirant ces femelles qui racolent !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Après le travail, tu bois pour te délasser
Avec quelques amis, tu commences à parler :
Tu avoues en riant ta soirée de la veille.
Tu dis que tout cela ne valait pas la peine !

Ton petit auditoire t'écoute, troublé,
Et demande pourquoi diable t'es-tu fourré
Dans cette impasse ! Toi ? Mignon, intelligent !
Pourquoi as-tu payé ce plaisir indigent ?
Tu réponds que tu ne sais pas, que tu voulais
Essayer... que ce bas trafic te fascinait...
Là... dans cette rue, par laquelle tu passais...
Une chose... quotidiennement t'appelait...
Tes amis font les gros yeux, toussent, s'insurgent
Avant de te quitter avec l'œil des juges !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

Une semaine s'écoule paisiblement
Sans que rien d'essentiel ne trouble tes moments.
Mais, peu à peu, dans l'ombre, un coin, à la sauvette
Tes amis te confessent un à un - Dieu ! C'est bête ! -
Qu'eux aussi sont allés dans ce lieu érotique
Où, c'est vrai, se sent une tension électrique...
Ils sont allés, comment dire... pour vérifier...
Ton récit leur avait donné curiosité...
Puis brusquement... - Ah, ami ! - Comme ils ont flanché !
Eux aussi piqués sont finalement montés...
Avec une greluce ! Fichtre, quel pétrin !
Ah, Dieu ! Ce que c'est que l'amour d'une putain !
Vous pouffez soudain du savoir ordurier
De ceux qui ont goûté au plus vieux métier !

Rue Strasbourg-Saint Denis,
De jolis p'tits colis
Se déhanchent et sourient
En susurrant leur prix...

IX

Il y a des jours comme ça, sans motif apparent, (c'est vrai, à y penser, rien ne nous est arrivé de spécial, non, notre vie suit paisiblement son cours...) où l'on ouvre les yeux emplis d'un certain malaise. Oh, rien de grave, une simple fatigue. Une douce lassitude. Un vague-à-l'âme terrible. Une sensation de brûlure qui est montée de nos soubassements tel un relent acide pendant notre sommeil, puis qui nous a saisis au collet au réveil et qui désormais nous engluie le palais comme une mauvaise glaire. On se racle la gorge. On baille. On s'étire. La vie nous colle comme une peau morte. On se lève malgré tout. On se dirige lentement vers la cuisine en traînant des pieds. Bref, on

commence cette banale journée comme tous les autres jours de notre foutue vie, mais tous ces gestes que nous reproduisons automatiquement, sans y penser d'habitude, nonchalant et même joyeux, nous apparaissent soudain d'une toute autre nature. Ce spectacle, tout ce cirque d'être nous, nous semble vide. Absurde. On se sent soudain exclue de notre propre réalité. De la réalité. On la voit comme celle d'un autre, comme de derrière un miroir déformant de fête foraine, qui altérerait toutes les manifestations de l'existence, les malmènerait, les amoçherait, les défigurerait. Le moindre détail se présente alors avec d'horribles grosseurs, des bosses, d'impossibles rondeurs, des trous gigantesques, de longues courbes infinies, des proportions monstrueuses, des distorsions ridicules, à ce point dénaturé qu'il nous devient difficile de ne rien reconnaître sous ces traits de cauchemar. On se met à tout observer avec une certaine indifférence, pouvant aller jusqu'à éprouver une méchante haine. On voudrait dormir. Se reposer. S'étendre. S'éteindre. Ne plus rien entendre. Ne plus penser. En cet instant, supporter le poids de notre propre carcasse devient un exploit qui tient du prodige, le simple fait de respirer nous semble déjà de trop, alors... sortir, accomplir toutes les corvées qui naturellement nous reviennent : les courses, le ménage, les factures, cette maudite réunion de boulot, même ce verre que nous devons aller prendre plus tard dans la journée avec un ami, ce roman que nous sommes en train de lire, ce projet d'aller faire un tour à la campagne avec la famille le weekend prochain, tout enfin, nous apparaît comme une comédie grotesque. Un drôle de rêve. Tout nous coûte. Tout nous pèse. Bouger, parler, rire, travailler... « Mais merde, il faut bien donner le change ! », on se dit comme pour se secouer un peu. Et tout-à-coup se dresse en nous la question : « *Pourquoi ?* » On se dit soudain, comme si l'on creusait notre propre trou : « Pourquoi, pourquoi tout ça ? Pour qui, pour quoi ? Pourquoi cette course effrénée pour atteindre - quoi au juste - ? À quoi bon cette vie, cette étincelle entre deux sommeils, qu'après tout, moi, je n'ai ni voulue ni même désirée ? Pourquoi je m'emmerde autant, je m'emberlificote les fils pour satisfaire - qui au juste - ? » S'offre à nous durant un court moment, en se caressant distraitement le sexe, avec un vague sourire aux lèvres, comme possibilité alléchante et solution naturelle à la vacuité et à notre vanité d'être, la possibilité du suicide : « Si, pourquoi pas, après tout ? » Se foutre en désordre. En l'air. Se fondre à l'obscurité. S'en aller. Ou bien, peut-être, au contraire, rester là. Végéter. Comme une plante. Comme un arbre. Comme un dieu lointain. Se laisser aller comme une herbe qui docilement se plie sous la brise. Se laisser aller à ce spleen qui bizarrement nous grise et qu'on rumine sereinement comme une vache prête à l'abatage. Vomir enfin sa condition d'homme, la broyer dans sa main comme une canette usagée puis la jeter au loin en riant. « Oui, pourquoi pas, après tout... » Et aujourd'hui, je suis exactement de ce genre d'humeur. Je baigne dans cet état second, avec un plaisir palpable, me laissant immerger doucement par cette transe nébuleuse et béate. Sans énergie, je me suis affalé sur mon lit. Les bras croisés. Je regarde le plafond. Le blanc des murs. Je respire bruyamment. Je n'ai envie de rien. Je divague. Doucement, je disjoncte. Aucune pensée digne de ce nom ne me traverse. Je ne vois passer devant mes yeux que quelques songes flegmatiques qui s'avancent lourdement dans ma caboche comme des nuages indolents : des souvenirs, des projets, des pseudo-pensées, des odeurs, des images, des fragments, quelques résolutions... Rien d'important ! Et soudain, alors que rien ne le laissait prévoir, surgit dans ma mémoire mon premier amour... Je souris au souvenir de ce sentiment d'enfant, vert, vierge, sauvage, qui m'avait totalement submergé à l'époque. Je me rappelle de la naissance de ces disfonctionnements alors inconnus de moi : le cœur qui s'emballa, les sueurs froides, les mains moites, les joues rouges, l'engourdissement des membres, les nœuds dans l'estomac, les papillons dans le bas-ventre, les fièvres obsessionnelles, la perte d'appétit... Oui, je me souviens. Et puis, laissant glisser mon esprit au petit

bonheur la chance, cet amour se résume finalement en un mot, je pourrais dire qu'il se *résout* en un seul petit adjectif, qui surgit comme une enseigne lumineuse pour éclairer mes brumes. Avis qui s'allume, clignote puis s'éteint et qui semble, par sa simplicité même, vouloir me dire quelque chose :

Déçu

“The Thalys-Comfort 1 and 2 - 93175 - going to Brussels-Midi, departure: 18.25, will live. The doors will close automatically. Be careful, thank you.” annonce une voix mécanisée de femme, sortant du haut-parleur situé au-dessus de ma tête. Je suis encore dans l’entrée de la voiture, lorsque le train se met en branle. J’ai décidé que je n’irai pas m’asseoir à l’intérieur de compartiment, où pourtant j’ai une place. Je resterai dans l’entre-wagon et déplierai un strapontin. Je ne me sens pas d’humeur à être au milieu de la cohue, entouré de toutes parts de chuchotements sporadiques et de cris ponctuels. Pour l’instant, je préfère rester seul, loin des bousculades, de la promiscuité obligée et des bribes de discussion que bon-an mal-an je pourrais entendre. Je veux fumer paisiblement et observer par la lucarne le défilement du paysage qui se déplie cahin-caha jusqu’en Belgique. Alors que je pose mon sac et m’assois, je m’amuse à plaquer ces derniers mots sur le rythme saccadé et lancinant du glissement du train sur les rails : « bon an / mal an / cahin / caha / bon an / mal an / cahin / caha / bon an / mal an / cahin / caha... » Je roule une cigarette et regarde distraitement par la fenêtre où commencent à émerger les premiers bosquets, les premières collines et vallons, entrecoupés de-ci de-là par quelques habitations qui se dressent à quelques mètres du train et lacèrent avec dédain la quiétude campagnarde. Je contemple l’étendue et laisse mes rêves y gambader par delà l’horizon. bercé par le lent brimbalement du compartiment, j’allume finalement ma cigarette et tire une longue taffe. Je rejette ma tête en arrière et songe un instant au voyage que je viens d’entreprendre : sur un coup de tête, je suis parti à Bruxelles pour y passer quelques jours. Je ne sais pas où j’irai dormir, je ne connais personne là-bas et, comme je n’ai que très peu d’argent, l’hôtel m’est exclu. Je le sais dorénavant et déjà : il me faudra vagabonder, m’enfoncer dans les arcanes de cette ville qui m’est inconnue, m’aventurer par hasard dans quelques églises ou musées, entrer le soir dans un bar que j’aurai croisé accidentellement sur mon chemin, m’asseoir au comptoir et déguster d’excellentes bières belges en attendant de lier connaissance avec le premier venu, payer un verre à mon compagnon de fortune, tailler la bavette quelque temps avec lui, rencontrer par son intermédiaire d’autres personnes, ses amis, les suivre de bar en bar en espérant qu’ils m’offriront un logis pour cette nuit, ne pas m’en faire pour si peu et rire de bon cœur, m’adonner au plaisir de l’instant, me soûler doucement jusqu’au petit matin, rebondir au-petit-bonheur-lachance de rencontre en rencontre, essayer tout de même de séduire une femme qui me sera offerte par la providence, puis sans doute m’endormir seul dans la rue, dans un parc, sur un banc ou sur un parvis d’église... C’est un exercice qui ne me fait pas peur. Au contraire, c’est le genre de situation qui m’excite et que j’ai tendance à provoquer, puisqu’il me faut exclure de moi-même toute peur, m’exposer, m’abandonner et totalement m’offrir, rester ouvert au moindre événement, à la moindre vibration de vie, faire confiance au monde et au hasard qui le régit. Je me suis assoupi. Après un laps de temps dont j’ai du mal à déterminer la longueur, je rouvre les yeux. Ma cigarette m’est tombée des mains et j’ai une petite tâche de bave sur le col de mon t-shirt. Je m’essuie la commissure des lèvres et ramasse ma clope. Puis, je regarde par-delà la porte vitrée qui me sépare du compartiment et des autres passagers. Je survole un instant des yeux ces voyageurs qui sont assis en rang d’oignon à quelques mètres de moi, en essayant de deviner leurs noms et d’imaginer leurs vies. Je tombe alors nez-à-nez sur une jeune femme qui est en train de me fixer obstinément. Nos regards s’arrêtent. S’accrochent. Pétrifiés, en suspens, nous nous dévisageons pendant une dizaine de secondes. Elle m’observe comme pour me percer à jour. Me transpercer. Peut-être me prend-elle pour l’une de ses connaissances et hésite-t-elle à venir me saluer ? Je baisse la tête, sans

doute par timidité, me ravise, lève une autre fois les yeux vers elle. Elle n'a pas bougé de position et lorgne encore dans ma direction. Veut-elle me dire quelque chose ? Nous nous dévorons tous deux du regard pendant au moins une minute - ce qui m'apparaît une éternité ! -, puisqu'il est seulement deux cas où l'on se permet de toiser autrui de cette manière, droit dans le blanc des yeux : l'amour... ou bien la haine... Je suis troublé. Je détourne le visage et regarde par la fenêtre. Puis, mû par une force irrésistible, je la scrute une nouvelle fois. Elle soutient mon regard pendant plus longtemps encore. Nous répétons plusieurs fois ce manège. Le temps se dilate. Un dialogue sourd, confus, fébrile, orageux, s'installe entre nous. C'est une jeune femme d'une vingtaine d'année, rousse, séduisante, bien faite et je m'étonne qu'elle me regarde aussi vivement, puisqu'au vu de son joli minois, elle ne doit pas manquer d'être courtisée. Je suis même flatté qu'elle daigne me prêter attention. Peut-être aimerait-elle donner à ce voyage une tournure inédite ? Peut-être veut-elle conjurer une journée qui a pour elle mal commencé ? Ou, en tant qu'usagère de la ligne, est-elle coutumière de ce genre d'amour clandestin ? À cet instant, elle se lève, sort de son manteau un paquet de cigarette dont elle extrait une tige, puis marche dans ma direction, ouvre la porte coulissante, s'installe sur le strapontin de l'autre côté du minuscule couloir qui mène aux toilettes. Elle a effectué toute cette opération en me couvant intensément des yeux, sans baisser une seule seconde le visage. Sans dire le moindre mot. Nous nous jaugeons une fois de plus. Silence. Elle allume sa cigarette. Je la regarde avancer ses lèvres qui se replient doucement sur son mégot, tenant subtilement entre ses doigts fins. Nous sommes à quelques centimètres l'un de l'autre. Côte-à-côte. Nous exerçons nos pouvoirs. Soupçons nos charmes. Et maintenant qu'aucune porte vitrée ne nous sépare, que nous devinons le parfum de nos corps contigus, que nous pouvons entendre nos respirations qui en cette minute se font plus intenses, je sens que nous voulons tous deux nous toucher. Nous embrasser. Rompre cette minuscule distance devenue pourtant insupportable. Se donner l'un à l'autre sans rien savoir de nos identités. Ne rien dévoiler des motifs de notre présence ici, dans ce compartiment. Ne rien dire de notre passé. Ne rien révéler de notre destination ou de nos projets. Ne même pas connaître le son de nos voix. Ne même pas savoir si nous avons un brin d'âme. Nous en remettons uniquement à l'empire de nos chairs. S'ébattre pour le plaisir. Silence. L'espace se raidit, s'épaissit. Mes pensées bouillonnent, s'électrisent. Silence. Je rêve de la prendre d'un bond soudain, mais je ne sais pourquoi, je n'ose encore le faire. Ravi, je n'ai pas la moindre idée de ce qui peut déboucher d'une telle situation. Je la contemple. Elle m'examine comme par défi. Et, au sein de cette tension muette, balancé par le tangage régulier du train, je me souviens :

Aube, amante de la folie,
Qui met fin à la blanche nuit,
Tu rougis ce train d'un dur trait,
Où je suis monté sans ticket.

Lors du départ, j'ai distingué
La grave et fine silhouette
Du contrôleur. D'un pas alerte,
J'ai franchi tout le wagonnet.

Je marche vers les cabinets,
Où je compte bien m'enfermer,
Afin d'éviter une amende.

Mais quelle n'est pas ma confusion,
Quand, devant la porte truande :
Je tombe sur tes yeux gironds !

Toi, comme moi, resquilleuse,
Immobile, coite et peureuse,
Me regarde d'un œil hagard,
Lorsque le train quitte la gare.

Nous nous observons, étonnés,
Puis nous entrons d'un même élan
Dans cet étroit renforcement
Où il faudra cohabiter.

Après un silence gêné,
Nous sourions, donnons nos noms :
« Aude », me dis-tu t'appeler.
« Aude », dis-je dans un frisson.

Ah, ode à toi ! À ton physique
Levantin ! À tes divins yeux
Amande ! À ton corps fantastique !

Excités par le doux danger,
Enclins à la promiscuité,
Il nous a suffi d'un regard
Pour lier nos instincts paillards !

Âmes rendues sœurs par le crime !
Complices d'un illégal abîme !
Nous rions d'un air entendu,
Les yeux triomphants et fourbus !

Je me jette sur toi, furieux,
Et enlève d'un brusque geste
Ce tissu de lin qui coiffait
Mollement tes prudes fesses !

Comme pour jouer, tu te soustrais
À ma prise rapidement,
Mais tu ne peux me le cacher :
Tu n'as aucun sous-vêtement !

Ah, vicieuse extasiée !
Contre mon corps je te saisis,
T'embrasse, le pénis raidi !
Sentant contre moi ta poitrine,
Vers ton con je braque ma pine !

Mais alors qu'en pleine transe,
Nos corps vivement se balancent,
Le train doucement ralentit
Et une voix rauque avertit :
« Gare de La Roche-sur-Yon ! »

Me voilà à destination...

Je me rhabille, cours, descend
Sur le quai, sans prendre le temps
D'un au revoir ! Quelle déveine !
Adieu donc, ferroviaire reine !

XI

Je la regarde. Elle, est assise. Droite, raide dans son fauteuil de chef d'entreprise. Elle, a ses lèvres sobrement crispées dans un sourire de bon ton. Elle, a ses coudes posés sur son bureau en bois d'ébène et dessine avec ses doigts un parfait triangle, chaque phalange distale posée sur le double respectif de la main opposée. Nous sommes assis à un mètre l'un de l'autre. Face à face. Puis elle, tape quelques phrases, fouille dans ses papiers, lit quelques notes et revient à moi. Elle, me parle. Elle, regarde de temps à autre l'écran de son ordinateur qui est placé sur l'un des recoins de sa table de travail, tout en agitant d'une main experte sa souris, ce qui fait tinter légèrement les bracelets de fine orfèvrerie qu'elle porte au poignet. Elle, a les cheveux tirés en arrière. Elle, paraît sérieuse. Tenue, polie. Élégante et réservée. Avec un regard profond. Sévère. Avec tout de même dans son attitude quelque chose de qui se veut aimable. Engageant. Elle, porte une veste sombre, une chemise blanche qu'elle a dégrafée jusqu'au troisième bouton pour laisser entrevoir, je le suppose, la splendeur de sa gorge. Oh, rien de provocant, ni de vulgaire. Non. Rien qui pourrait nuire à la bienséance ni à la dignité de notre entretien. Non. Rien qui pourrait nuire à son crédit, à sa stature, à son professionnalisme. Non. Bien-sûr que non. Mais que voulez-vous, il est à chacun de savoir mettre ses atouts *en avant*, non ? Et elle, a une poitrine généreuse, belle, ronde, de celle qu'on devine pesante, pleine, pulpeuse. Alors, il serait bien idiot de ne pas en *tirer parti*, non ? A la dérobée, j'en profite. Et elle, continue de parler, m'exposant les tenants et les aboutissants du poste auquel je suis venu postuler. Je suis assis dans un simple siège d'officine. Droit comme un i, moi aussi. Moi aussi, dans une position que les convenances imposent. Dans une position de qui se veut aimable et pondéré. Elle, croise les jambes. Je le sais, car j'ai entendu tout à l'heure le froissement de ses bas. Ses jambes, je les ai vues. Elle, s'est levée il y a quelques instants pour aller chercher un dossier. Elle, arbore un pantalon noir, coupe serrée. J'ai aperçu ses chevilles. Elle, a des collants couleur chair et des chaussures à talon qui lui font rouler imperceptiblement les hanches et qui confèrent à son allure une étonnante sensualité. Lors de son court déplacement, d'un regard vif, j'ai estimé la courbe de ses fesses. Ses cuisses. Son bassin. Son ventre. Il n'a fallu qu'une seconde pour que je puisse la détailler rapidement de haut en bas et la dénuder complètement. Ça n'a été qu'un flash. Instincts primaires de mâle en rut. Reflexes de bête reproductrice. Vices naturels d'homme moderne. Dans un flash, j'ai vu la carrure de ses épaules et la fermeté de ses reins. La charnure de son dos. J'ai vu la rondeur de ses fesses. J'ai vu la fine et ferme musculature de ses jambes. J'ai vu ses mollets élancés et gracieux. J'ai vu son svelte coup de pied. J'ai vu la

blancheur de sa peau. J'ai vu ses seins lourds ornés de pharaoniques mamelles et de majestueux tétons. J'ai vu son bas-ventre joliment onduleux et potelé. J'ai vu ses hanches, amples, puissantes, accueillantes. J'ai vu son sexe épilé avec soin et manie. En à peine une seconde. Ça n'a été qu'un flash. Un flash. Et elle, toujours, imperturbable, continue de me parler avec courtoisie. Elle, doit avoir dans la quarantaine. Je cligne des yeux, souris, me ressaisie, reprend le fil de la conversation. Elle, me parle horaires, salaire, conditions de travail. Elle, m'interroge sur mes études, mon expérience professionnelle et mes compétences. Je réponds, posé et courtois. Mais, après quelques minutes, encore une fois, pendant à peine une seconde, je n'entends plus rien. Soudain, tout s'efface. Ses questions se brouillent en une mélodie confuse et lointaine. Pendant à peine quelques secondes, ma vision se trouble. Tout s'efface. Un flash. Je ne vois plus le bureau dans lequel nous sommes tous deux. Je ne la vois plus, elle, distinctement. Tout s'efface. Ne ressortent que des courbes, des couleurs, ainsi que quelques détails : ses lèvres qui remuent comme dans un ralenti, ses yeux bleus qui en cet instant me dévisagent et m'épient, ses mains délicatement croisées qu'elle agite subrepticement, son cou tendu dans l'attente de mes réponses, ses joues parcourues de trois grains de beauté, son abdomen et ses seins que ses vêtements me dissimulent mais qu'il m'est facile de deviner au gré de sa respiration. Ce n'est qu'un flash. Un flash. Mais je me l'imagine un instant dans l'extase : Comment se comporte-t-elle dans l'orgasme ? Quel regard a-t-elle quand elle jouit ? Comment s'illumine ou s'assombrit son visage ? A-t-elle une crinière fauve, un faciès d'amazone quand elle se détache les cheveux ? Perd-elle ce sourire affable, cette noble et décente attitude, ce contrôle absolu sur chacun de ses mouvements, toutes ces simagrées et cérémonies de parfaite femme d'entreprise qu'elle a dû apprendre dans quelques stupides séminaires ? Est-elle de celles qui, prenant son plaisir, se mordillent les lèvres ? Est-elle de celles qui vous regardent intensément dans les yeux pendant l'amour, comme si elles voulaient vous pénétrer complètement, comme si elles étaient assaillies soudainement d'une envie irrépressible de meurtre ? Est-elle de celles qui se crispent et se raidissent dans un ultime soubresaut ? Est-elle de celles qui, les paupières à demi-fermées, s'agitent fébrilement comme immergé dans une transe béate ? Est-elle de celles, dont les jambes se paralysent après l'extase et qui ne peuvent plus faire le moindre mouvement ? Est-elle de celles qui s'ouvrent comme une fleur pendant les préliminaires et qui gisent après-coup sur le lit comme un animal blessé ? Est-elle de celles qui préfèrent être dessus ou bien dessous ? Est-elle de celles qui vous chevauchent comme un vulgaire pur-sang ? Est-elle de celles qui d'une main vous empoignent la gorge et qui de l'autre se touchent avec excitation les seins ? Est-elle de celles, débridées, qui vous montrent pendant l'acte une toute autre nature que celle dont elles se parent chaque jour pour sortir à la vue du monde ? Ou, au contraire, est-elle de celles qui se montrent pudiques, réservées, timides ? Est-elle de celles qui se complaisent à être soumises ? Est-elle de celles qui portent leurs complexes comme des stigmates et qui ne se montrent et ne se meuvent dans ce tribal commerce qu'à grand-peine ? Est-elle de celles qui griffent ? Est-elle de celles qui soupirent ? Est-elle de celles qui pleurent ? Est-elle de celles qui gémissent et qui geignent ? Est-elle de celles qui hurlent et rugissent ? Est-elle de celles qui ingénieusement se laissent faire ? Est-elle de celles qui farouchement prennent les initiatives ? Est-elle de celles qui possèdent une imagination galopante, insatiable, infinie ? Est-elle de celles qui sont mues dans l'ombre par mille fantasmes délurés ? Est-elle de celles qui étouffent un cri à chaque coup de boutoir ? Est-elle de celles qui, silencieuses, vous agrippent la nuque et les fesses ? Est-elle de celles qui vous glissent à l'oreille la pire des obscénités ? Est-elle de celles qui vous demandent de lui la mettre bien profond ? Est-elle de celles qui vous insultent ? Est-elle de celles qui vous embrassent fougueusement ? Est-elle de celles qui

guident vos mains pour que vous lui palperez au gré de son désir, selon un rythme déterminé, ses seins, ses hanches, ses jambes, son cul ? Est-elle de celles qui aiment par-dessus tout la fellation ? Est-elle de celles qui avalent ? Est-elle de celles qui chérissent la sodomie ? Est-elle de celles qui affectionnent qu'on les prenne brutalement ou, au contraire, de celles qui ne jouissent que sous une cascade de tendres caresses et de mots doux ? Aime-t-elle qu'on la fesse, qu'on la bourre, qu'on l'étrangle, qu'on la bâillonne ? A-t-elle des tendances masochistes ? Sadiques, peut-être ? Affectionne-t-elle l'usage d'objets contondants ? A-t-elle déjà eu des expériences homosexuelles ? A-t-elle déjà été prise par plusieurs hommes à la fois ? Aimerais-elle que je la prenne, ici et maintenant, dans ce bureau, là, sur le bureau, sans sommation, que je lui déchire ses vêtements, que je la dénude fougueusement, que je la prenne debout, de plein pied, que je lui écrase le visage contre la table, que je la bouffe entièrement, que je la palpe nerveusement de toute part, que je lui agrippe violemment les seins, que je la pénètre sèchement et la domine, que je la baise en silence, loin de toute convention, loin de toute convenance, loin de tout rang, loin de toute politesse, loin de toute civilité, loin de toute société, dépouillés désormais de toute existence sociale, divinement nus, grotesquement abandonnés et sauvages, accrochés vivement l'un à l'autre, râlant, bêlant, suant, tous deux réduits à notre simple état de corps, à notre vraie condition de bêtes dédiées au plaisir ? Je cligne encore une fois des yeux, souris, me ressaisie, reprend le fil de la conversation. Ça n'a été qu'un flash. Un flash. Tout cela n'a duré que quelques millièmes de seconde. - Flash - Je réponds respectueusement, comme si de rien n'était. Elle, écoute d'une oreille intéressée, en me rendant gentiment mon sourire. Nous parlons encore un petit quart d'heure, en parfait professionnel que nous sommes, avant de nous séparer en nous serrant chaleureusement la main. Nous nous regardons encore dans les yeux une pleine seconde, en nous promettant de nous revoir prochainement. Je fais volte-face et me dirige vers la sortie. Je ferme la porte. Et je me souviens :

Ces vieilles péripéties qui jaillissent tout-à-coup dans ma cervelle comme un vaudeville, qui se pressent en foule et chuchotent en coulisse avant de faire leur entrée, avec ce qu'il leur faut de quiproquos, de situations abracadabrantesques, d'attentes malheureuses et de nœuds tragicomiques...

Mais que voulez-vous ?

Ma curiosité a été - est toujours - *insatiable*.

Il n'y a pas de possible que je n'ai jeté loin de moi. Non. Jamais.
À aucun moment ni dans aucune circonstance.

Pour moi, tout a toujours été - est encore - bon à *prendre* !
Les peines, les joies, les morts, les doigts...

La vie, après tout, il faut la saisir à *bras-le-corps* !

Et les femmes font partie de ce tout que je me suis fait - et me fais aujourd'hui encore -
Une joie d'explorer !

Par exemple, aussi, les *corps* de métiers...

Il m'a fallu les expérimenter, les faire devenir suc, salive et sueur, les faire lentement descendre dans ma chair et ainsi leur offrir chaire et couronne.

Mais que voulez-vous ?

Je suis un *touche-à-tout*, un *bon-à-rien*.

Ainsi ai-je eu l'honneur, par exemple, au sein d'un même projet, durant les répétitions d'un même spectacle, de vivre différentes *aventures* - ou comment préféreriez-vous les nommez : Romances ? Flirts ? Intrigues ? Scènes ? Passades ? Rôles ? Liaisons ? - avec quatre femmes à la fois, bien qu'à des moments quelque peu distincts :

Deux actrices (pendant les répétitions), une costumière (pendant la tournée) et enfin l'administratrice de la compagnie (pendant la reprise) !

Et merci, grâce à dieu, les femmes ne se parlent pas entre elles, ou si peu, ou alors de brouilles. Elles préfèrent deviser - tout comme les hommes - de choses insignifiantes, neutres, inoffensives. Par exemple : les soldes, les dernières technologies, les guerres à la mode, les nouveaux potins, le voisin, le chien, l'argenterie, tout enfin, plutôt que de se mettre à

Nue.

Jamais elles ne confesseront leurs secrets, leurs mensonges, leurs crasses, leurs erreurs, leurs hontes, leurs ongles incarnés, leur herpès, leurs défauts intimes...

Ainsi ai-je pu en cette occasion - et le pourrais-je sûrement encore - agir en toute impunité !

Et pour ceux qui m'objecteraient, fièrement, comme s'ils possédaient la toute dernière intelligence, alors qu'ils ne font que répéter un affreux lieu commun : « Il n'est pas bon de mélanger amour et travail ! » Je leur soufflerai au visage un autre adage :

« Et pourquoi pas, Monsieur, Madame, mêler l'utile à l'agréable ? »

D'ailleurs, Monsieur, Madame, si vous me le permettez, je vous tourne maintenant le dos et vous laisse à vos affaires, vos rêves de pouvoir, vos cocktails, vos costumes qui ne font pas un pli, vos chemises qui se tiennent à carreau, vos stylos à plume et vos secrétaires à poil...

Je ne veux, ici, que m'adresser à mes propres fantômes :

Entre nous,
comment cela
a-t-il commencé ?
Par un hasard,
sans doute :
Une nuit,
un massage...
Ce qui m'avait
d'abord

Entre nous,
comment cela
a-t-il commencé ?
Par un silence,
sans doute :
Un samedi,
un voyage...
Ce qui m'avait
d'abord

Entre nous,
comment cela
a-t-il commencé ?
Par un regard,
sans doute :
Un verre,
un mirage...
Ce qui m'avait
d'abord

Entre nous,
comment cela
a-t-il commencé ?
Par une étourderie,
sans doute :
Un soir,
un nuage...
Ce qui m'avait
d'abord

en toi attiré :
Ta timidité,
tes longues
jambes,
ta douceur,
ton cul rebondi,
tes silences,
tes petits seins
que tu portais
digne et haut...
Et toi, dis-moi,
qu'as-tu bien pu
trouver
en moi ?
Peut-être
voulais-tu
une main pour te
caresser
en ces premiers
jours
de printemps ?
Cherchais-tu
un corps
pour ne plus
sentir,
ne serait-ce
qu'un instant,
le froid de ton
implacable
solitude et
pouvoir
renaître
enfin aux yeux
du
monde
après avoir
geint
comme un
nouveau-né ?
Je ne sais,
je ne sais.
Te rappelles-tu
ce lit
superposé
où il nous
a fallu
jouer
d'ardue malice
pour ne pas
tomber ?

en toi attiré :
Ton regard
d'ange blessé,
tes humbles
rondeurs,
tes fauves
coup-de-
gueules, tes
cheveux ocres
de gitane...
Et toi, dis-moi,
qu'as-tu bien pu
trouver
en moi ?
Peut-être
voulais-tu
un homme pour
t'admirer, te cajoler,
te rendre l'affection
que tu ne pouvais
plus t'accorder ?
Cherchais-tu
un amour
pour t'en
servir
comme d'un
miroir,
dans lequel tu
aurais pu enfin
t'observer
tranquillement,
avec une amicale
affection,
sereine de se
sentir
aimée,
sans
haine
ni désarroi ?
Je ne sais,
je ne sais.
Te rappelles-tu
cette minute
où tu m'as
dit dans un demi-
sommeil, allongée,
les yeux
légèrement
clos : « Tu veux
être mon mec ? »

en toi attiré :
Tes éclats
de rire, tes
grands yeux
bleus,
tes regards
curieux,
ta voix rauque,
ta peau blanche
comme la neige...
Et toi, dis-moi,
qu'as-tu bien pu
trouver
en moi ?
Peut-être
voulais-tu
un amant pour
te sortir d'un
personnage
dont tu te sentais
prisonnière ?
Cherchais-tu
une occasion
pour te
réinventer
et explorer
enfin
tous tes
possibles,
toutes les
facettes
de toi-même
que tu avais
délaissées
en cours de
route
comme de
vieilles
guenilles ?
Je ne sais,
je ne sais.
Te rappelles-tu
ces nuits
dans cet hôtel
où nous nous
plaisions
à agir comme
des enfants
et nous croire
des rock stars ?

en toi attiré :
Ta généreuse
simplicité,
tes seins
pleins,
tes hanches
musclées,
ta gentillesse,
ton teint
halé...
Et toi, dis-moi,
qu'as-tu bien pu
trouver
en moi ?
Peut-être
voulais-tu
un feu dans
lequel tu aurais
pu entièrement
brûler et laisser ta
folie voguer ?
Cherchais-tu
un levier
pour te
sortir de l'apparente
normalité
de tes jours
et des
différentes tâches
et responsabilités
qui sans cesse
t'incombaient
et t'empêchaient
de laisser barboter
tes rêves
de jeune femme
et de les voir
batifoler
en chantant ?
Je ne sais,
je ne sais.
Te rappelles-tu
cette soirée
passée sur ton
sofa
où nous avons pu
vider
quelques verres,
notre fatigue d'être
et tout notre sac ?

Tu aimais comme on avoue un crime. Et entre nous, finalement, comment cela s'est-il terminé ? Le jour suivant, sans doute, pour une caresse refusée...	Tu aimais comme on se bat. Et entre nous, finalement, comment cela s'est-il terminé ? L'année suivante, sans doute, pour des mots déplacés...	Tu aimais comme on se noie. Et entre nous, finalement, comment cela s'est-il terminé ? Le mois suivant, sans doute, pour une faute partagée...	Tu aimais comme on suit un régime. Et entre nous, finalement, comment cela s'est-il terminé ? La semaine suivante, sans doute, pour une honte dédoublée...
--	---	--	--

XII

Un fort vent souffle au dehors, traversant cette humide nuit d'automne, illuminée timidement par quelques réverbères. Les volets du salon claquent sourdement. Les rues sont vides. Il est environ sept heures du soir. Je suis chez G., où l'on papote tranquillement devant une bouteille de blanc et quelques amuse-gueules. Nous nous adonnons au plaisir d'être ensemble, au chaud, jouissant d'un amical tête-à-tête, jonglant entre tous les thèmes qui nous tombent sous la dent, passant du travail à la maladie, des voyages à la mort, de la littérature à Dieu, du cinéma à l'amour... Bref, nous refaisons le monde avec cette croyance ingénue que peut-être demain, grâce à notre conversation, ce même monde se recouvrira de couleurs un tant soit peu différentes. Du moins, pour nous deux. Je retranscris ici quelques-unes de nos paroles :

MOI : Non, rien, c'est juste que... bon, attends, j'te raconte... y a à peu près deux mois... voilà, j'ai passé la nuit avec une femme... une jeune femme... une nuit superbe... ouais, superbe... et après, l'matin suivant, j'sais plus pourquoi, j'devais m'rendre quelque part, enfin, j'me suis levé, et me v'là à marcher tout seul dans la rue...

G. : Ouais... et alors ?

MOI : Et ben, rien, j'suis là, j'marche dans la rue, j'suis seul... p'tit détail : il fait très beau, l'soleil qui brille, l'air qui fleure bon, le ciel qui m'paraît d'un bleu plus bleu qu'd'habitude... j'sais pas, d'un bleu plus clair, plus éclatant... et puis, j'regarde les gens, eux, ils marchent, les gens, ils s'doutent de rien, ils savent pas ce qu'est en train d'me traverser l'cœur... bref, eux, ils continuent leur petit bonhomme de chemin... et moi, bêtement, à c'moment-là, j'les trouve beaux, moi, tous ces gens, et j'sais pas pourquoi... tout m'apparaît comme dans du coton... tout chaud... tout doux... la création entière qu'j'ai envie d'embrasser... que j'trouve tout parfait... comme si chaque chose, même la plus p'tite, tu sais, le truc le plus infime, l'plus insignifiant, et ben, que... comment dire... comme si chaque chose était à sa place... tout m'paraît comme une symphonie... y a un peu d'vent... et tout ça, ça m'chatouille les oreilles... et j'me sens... comment dire... j'me sens... joyeux... et heureux... ouais, heureux... et un peu con sur les bords, faut dire... mais c'est pas grave... parce qu'y a en moi quelque chose d'nouveau... enfin, pas vraiment d'nouveau... qu'en fait, elle était là, cette chose, là, à portée d'main... qu'elle

attendait juste que j'la prenne, que j'y fasse attention... Tu sais, cette femme, j'crois bien... j'en suis amoureux...

G. : Comment ?

MOI : Ouais, j'suis amoureux...

G. : Nom de Dieu, répète-moi un peu ça !

MOI : Pour tout t'dire, elle est jeune... elle a tout juste vingt ans...

G. : Hein ?

MOI : Elle a vingt ans...

G. : Ahaha ! Vingt ans, tu dis ? Et ben voilà ! Alors là, j'reconnais ton style ! Vingt ans, ah ! T'es bien sûr qu'elle est majeure ou moins ?

MOI : Ouais, j'ai rencontré ses parents...

G. : Putain de merde ! Alors là, tu m'la coupes ! C'est du sérieux alors ?

MOI : Ouais...

G. : Qui l'eût cru, nom d'une bite en bois ? Et là, tu vas m'dire que vous vous balader main dans la main en vous disant des mots doux ?

MOI : Et ben... ouais... comme j'te disais...

G. : Putain, ben merde alors !

MOI : Qu'est-ce tu veux, elle a la bonté d bien vouloir de moi... et ses lèvres... comment dire... un rêve au jour le jour... j'sais pas, son odeur, son parfum... tu sais, c'est bête, mais... quand tu t'mets à regarder l'autre d'une manière toute différente... qu'tu sais pas trop pourquoi au final, c'qui peut bien t'attirer, qu'est-ce qu'elle a d plus que les autres... mais tu la regardes... et...

G. : Et ben mon cochon ! Aha ! J'suis content pour toi !

MOI : Merci, l'ami, merci ! Et toi, d'ailleurs, ça donne quoi d ton côté, les amours ?

G. : Oh, pas grand-chose... depuis que la grosse est partie, tu sais, et ben, j'ai pas l'goût à grand-chose... enfin si... côté cul... j'nique bien sûr... j'nique de temps en temps... la nique grossière... enfin, tu vois l'genre... rien d bien glorieux... j'me fais la totale du connard... errance dans les bars, saoulerie, discussions qu'ont ni queue ni tête... ouais... et puis la plongée dans l'grand glauque... la fin d nuit dans les discothèques, les endroits sombres... où justement, c'est impossible de discuter... la musique qu'est trop forte... et puis, après tout, discuter, pour quoi faire...

MOI : L'romantisme du vingt-et-unième, quoi ! L'amour-à-la-papa !

G. : Ouais, comme tu dis, ah... et puis, après... arrivent les séances d'cul dont tu t'rappelles plus exactement comment, au juste, ça s'est passé... si t'as été un bon coup ou pas... si t'as pas dit d'conneries... des parts du film qui t'manquent... et si t'arrives à avoir toute la pellicule, y a comme des parties du son qu't'as perdu... que t'arrives plus bien à t'souvenir... à recoller tous les bouts... alors, l'lendemain, te v'là à sortir de l'appart' en douce, avant qu'l'autre puisse se réveiller... parce qu'à bien regarder, tu vois pas trop c'que tu pourrais lui dire... t'as comme honte de partager l'café... t'hésites quand même à laisser un mot, pour faire gentil, qu'on t'prenne pas pour la dernière des enflures... mais tu t'rends compte, que l'nom d'la bonne femme, t'es plus trop sûr, que t'as comme un doute... bref, alors tu fermes doucement la porte, parce que, la porte, bien sûr, elle grince un peu... et te v'là dans la rue, tu veux juste rentrer chez toi... t'as la bouche qui t'colle un peu... tu ressens comme un relent d'alcool... la gueule d'bois, l'cœur en caillou... tu t'sens puant... et puis, les premiers instants, faut dire qu'ils sont bizarres... parce que tu sais plus très bien où t'as crêché, faut que tu t'repères... tu t'demandes c'est quoi au juste le quartier... tu t'grattes la tête... et si c'est pas la tête, c'est les couilles que tu t'mets à t'frotter... parce que t'as les deux comme un peu vaseuses... et là, tu t'allumes ta première cigarette d'la journée, histoire d' reprendre des forces... d'faire un peu l'point... parce que... ton cœur, on dirait un cendrier...

MOI : Oh ouais, que oui, t'inquiètes, j'vois bien, l'ami !

G. : Ouais... y a en moi, en c'moment, comme de l'autodestruction... bête et méchante... enfin tu vois ce genre d'période... lorsque tu peux pas faire autrement, qu'y a comme une force qui t'pousse vers... c'que tu sais ne pas être la solution... sans même réellement d'désir... ou même de plaisir... à part... à part... j'sais même pas quoi, bordel...

MOI : T'inquiètes, ça va passer !

G. : Tu sais, depuis qu'l'autre est partie... j'sais pas, y a dans l'fait qu'on t'lâche, un vide terrible... tu sais, quand on t'laisse tomber... que c'est horrible de sentir à c'point seul... de ressentir l'poids d'ta solitude dans toutes tes parties... tu sais, quand on veut plus d'toi... que ça t'brûle l'intérieur de t'sentir comme ça, refusé... y a comme les larmes qui veulent te monter... qu'tu voudrais crier... t'foutre en l'air... j'sais pas, taper violemment sur quelque chose...

MOI : Ouais, j'sais ! Et y a rien à faire ! Faut juste laisser passer ! Être patient, quoi !

G. : Ouais, t'as raison... sûrement... ça va passer... ouais, ça va passer...

MOI : Ouais...

G. : Ouais...

Il s'installe entre nous un silence, durant lequel nous nous regardons avec un sourire complice. Cette situation, ce lieu, ces paroles, tout me donne un air de déjà-vu. Je me resserre un verre et pique une chips dans l'assiette posée devant moi, en me disant qu'à écouter les gens parler d'amour, parfois, qu'à nous voir toujours déplier les mêmes histoires, répéter plus ou moins les mêmes schémas, les mêmes enchainements, les mêmes péripéties, les mêmes hystéries, les mêmes bouquets de fleurs, les mêmes rires

niais, les mêmes pleurs désespérés, les mêmes regards (é)perdus, les mêmes promesses, les mêmes duperies, les mêmes mots affectueux, les mêmes balades dominicales, les mêmes échanges, les mêmes caresses, les mêmes folies, les mêmes attentes, les mêmes désirs et besoins, les mêmes incohérences, les mêmes querelles, les mêmes violences, les mêmes appétences, les mêmes compromis, les mêmes (in)satisfactions, les mêmes (in)compréhensions, les mêmes joies irrationnelles, les mêmes transports irraisonnés, - avec malgré tout des petites variantes propres à chacun, avec notre piquant propre, notre vocable particulier, avec la singularité indéniable de quelques détails -, et bien, à force d'avoir cette étrange impression le long des récits d'avoir déjà entendu la même histoire, avant, ailleurs, un jour, comme dans un mauvais rêve, une vie d'avant, bref, à force d'entendre l'amour se décliner sous toutes ses variantes et d'y déceler pourtant les mêmes lignes de force, les mêmes puissances invisibles, invariables, constantes, comme nécessaires, je finis souvent par me dire qu'en fin de compte, d'histoires d'amour, il n'y en a peut-être qu'une seule, UNE SEULE ET MÊME HISTOIRE D'AMOUR qui se consigne depuis la nuit des temps par et pour toute l'humanité, qui se dessine quelque part sur un autre pan de la logique, où l'on ne jouerait pas seulement notre propre histoire mais où l'on participerait tous à une même œuvre, une sorte de chronique collective, un « cadavre exquis » planétaire, un recueil ancestral, éternel, dont chacun serait en même temps un auteur et un figurant, une ombre obscure qui tenterait avec son style de continuer une partie du grand tout, qui collaborerait à sa manière au même dess(e)in commun, qui prolongerait les termes d'une même équation, qui tenterait de résoudre dans son coin le même mystère, la même énigme qui se perpétue de génération en génération, se répète sous tous les climats et toutes les températures, se contracte comme la chtouille, se refile sous le manteau, se passe de main en main, se développe à l'infini, vous savez bien, cette bonne vieille histoire, histoire vieille comme le monde, celle de l'homme et de la femme ensemble (ou qui tentent de l'être)...

G. se lève et sort pour aller aux toilettes. Je vide d'un trait mon verre, puis regarde par la fenêtre et contemple la nuit. Je pense à un ancien amour et à un hasard étrange qui lui est rattaché. Étonnamment, je revois la scène comme si le protagoniste était une toute autre personne que moi. Oui, bizarrement, je me parle comme à un autre. Et je me souviens :

Assis sur un tabouret, il regardait par la fenêtre de la cuisine. Il fumait. Il observait d'un œil vide, à travers l'épaisseur de la nuit, les feuilles et les branches des chênes du parc, qui faisait face à son appartement. Il s'était réveillé un peu plus tôt en sursaut. En sueur. Il paraissait pourtant calme. Immobile et calme. Il fumait, en plissant doucement les paupières. Mais, dans son intérieur : une explosion sourde. Une guerre intime. Violente. Il était là où les opposés - plus que simplement s'attirer - se rejoignent. *(Il s'imaginait ce qui cheminait en lui sous cette image : entre son cœur et sa rate défilait un carnaval avec son fatras de musiques et de cancans, de chienlits et de gazes, de pots-pourris et d'insultes, de beuveries et de froufrous, d'interjections, de rires, de cris, de flirts, de corps, de crimes et de bourrades !)* Soudain, il sanglota. Puis, il pleura par spasmes. À gros sanglots.

Sa journée avait été bien remplie. Le matin, il avait travaillé dur. L'après-midi, D. l'avait quitté. Il s'était fait largué par téléphone. Par téléphone... Quelle injurieuse trivialité ! Mais n'était-ce pas de sa faute ? Ne l'avait-il pas lui-même cherché ? *(C'est vrai, il avait été de nombreuses fois l'amant au cours de sa vie. Alors, n'était-il pas normal qu'il devienne cette fois-ci le malheureux mari trompé ? Le bon vieux cocu ! Cornu ! N'était-ce pas là, tout compte fait, un juste retour des choses ?)* Ou fallait-il en imputer la faute aux circonstances ? *(C'est vrai, D. vivait dans une autre ville. Séparée*

de lui par des centaines de kilomètres. Alors, comment aurait-elle pu mettre un terme à cette relation autrement ?)

Depuis quelques temps déjà, il l'avait sentie différente. Distant. Évasive. Si bien qu'une affreuse appréhension l'avait peu à peu envahi. C'étaient les fêtes de fin d'année. Et, malgré les décorations lumineuses, les rues restaient froides et pluvieuses. Pourtant, rien n'avait changé dans leurs échanges. Mais sous ses mots, dans ses silences, il avait senti D. quelque peu absente. Ailleurs. Lointaine. Il avait eu beau tenter de se rassurer (*« Non, ce n'est qu'une impression... C'est juste une mauvaise période pour elle... Elle est un peu perdue, voilà tout... »*), une peur irraisonnée s'était peu à peu emparée de lui. Jusqu'à atteindre la veille des proportions démesurées.

Il était alors chez lui en train de travailler. Comme à l'accoutumé. Et, tout-à-coup, il avait eu du mal à respirer. - Boule dans la poitrine ! Pic ! Souffle au cœur ! - Il haletait. Il s'était levé et avait marché de long en large, se comprimant la poitrine dans une main. Il ne tenait plus en place. Il avait essayé d'appeler D. plusieurs fois, mais elle n'avait pas répondu. « Laissez votre message... » Il avait raccroché. Il s'était rassis. S'était relevé aussitôt. S'était rassis. Relevé. Il arpentait sa chambre maintenant, se tenant la tête des deux mains. Comme un lion en cage. Il haletait. - Crise ! - Il suffoquait. Voulait crier. - Angoisse ! - N'y tenant plus, il prit son manteau et sortit en claquant la porte. Il marcha, marcha sans motif ni raison. Marcha vite. En petites foulées. La tête baissée. Sans rien regarder. Il marcha. Voulait se raisonner. Ne pas perdre la tête qui lui bourdonnait en cet instant comme un tourbillon futile et vorace. Il tenta encore d'appeler D. dans une ultime tentative. « Laissez votre message... » Il eut la nette sensation - une sorte de pressentiment inexplicable - que quelque chose de mauvais était en train de se passer. (*Merveilleuse machine que nos instincts ! Puisqu'il apprit plus tard qu'exactly au même moment, à plusieurs centaines de kilomètres de distance, à la minute même où avait commencé cette étrange attaque, D. était en train de s'allonger, lascive, la poitrine toutes voiles dehors, le ventre affranchi, le pubis avachi, le clitoris tendu comme un phare dans la nuit, invitant de sa voix rauque son amant et lui faisant signe d'approcher, puis touchant son sexe, le caressant, l'embrassant, le mettant dans sa bouche, docile, avant que d'exhiber ses fesses et d'écartier ses cuisses, de plisser dans un vertige les yeux et de geindre dans l'ombre comme une chatte domestiquée !*) Pas de réponse... Il mit son téléphone dans sa poche. Son cœur battait fort. Impossible de se calmer, de rentrer chez lui, de se coucher. Il marcha toute la nuit.

Et, après une nuit de cruelle insomnie, de sueur froide, de mal-être et de cauchemars (*pour D. : une nuit de tendre veille, de sueur incandescente, de bien-être et de jouissance, malgré un certain sentiment de culpabilité, qui n'avait au final qu'attisé sa passion !*), après une matinée de travail où il avait tenté de s'accrocher tan bien que mal à sa tâche (*pour D. : une grasse matinée où elle s'était cramponnée bienheureuse aux bras de son nouvel amant !*), un peu plus tôt dans la journée, alors qu'il était dans le métro, il avait rappelé D. qui avait enfin décroché et lui avait finalement parlé. Elle lui avait annoncé sèchement qu'elle le quittait, qu'elle partait avec un autre, cet inconnu de la veille qui lui offrait d'autres possibles qui en cet instant l'émerveillaient. Il n'avait pas vu le coup venir... Et cette révélation avait été rendue encore plus pénible par les constants grésillements et les nombreuses coupures entre les stations ! Il n'avait rien dit sur le coup. N'avait pas trouvé les mots. Rien à redire. Désespéré, amoureux à la folie, il ne voulait cependant pas se battre pour elle. Convaincu que cela ne servirait de toute manière à rien, que c'était inutile, qu'il l'avait déjà perdue. Entendant la nouvelle, il avait grommelé : « Pauvres femmes que celles qui ont besoin d'un homme pour croire en elle et en leurs propres projets ! Malheur à elles et à leurs amants ! » Dès les

premières phrases de D., il s'était résolu à la laisser partir. La voir s'écarter de lui en riant. Sans dispute ni complication. Déjà lovée dans les bras d'un autre. À répéter les mêmes caresses et les mêmes promesses de bonheur. Il avait raccroché. Puis avait baissé la tête. Avait regardé bêtement la paume de ses mains. Impuissantes.

Par hasard fortuit, il avait appelée D., alors qu'il se rendait à un autre rendez-vous : une amie d'enfance était de passage sur Paris. Cette ancienne camarade l'avait appelé quelques jours auparavant. Ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Elle était partie vivre en Afrique, si bien que, durant toutes ces dernières années, ils ne s'étaient jamais croisés et ne s'étaient donnés que très peu de nouvelles. Il sortit donc du métro et déboucha dans la rue : il vit F., appuyée contre un réverbère. Il s'approcha d'elle, la salua, l'embrassa chaleureusement. Maladroitement, il sourit. Il était heureux de la voir, mais malheureusement, le cœur n'y était pas. Il était triste. Profondément triste. - Contrecoup ! Choc ! - Il faisait pourtant tout son possible pour ne rien laisser transparaître et ne pas gâcher ces retrouvailles. Mais ces tentatives furent bien vaines, puisque F. lâcha innocemment, après à peine une minute de discussion, un : « Ça va ? » Il toussa. Baissa les yeux. « Ça n'a pas l'air d'aller... » Il marmonna dans sa barbe un semblant d'explication. Ils se rendirent ensuite dans un café, où ils passèrent toute l'après-midi et une partie de la soirée. Ils burent et parlèrent. L'alcool aidant, il avoua qu'il avait une petite-amie, pardon : « une *ex*-petite-amie qui venait juste de le quitter ». Il s'étendit longuement sur sa relation avec D., sur leur rencontre et son amour pour elle, puis finalement sur leur séparation. Il évoqua son irrémédiable chagrin. F. essaya de l'apaiser avec des mots d'usage, des acquiescements et d'amicales accolades. Il l'écoutait. Il acquiesçait. Mais il ressentait une immense fatigue à devoir répondre. Car ils savaient tous deux qu'à sa peine, il n'y avait rien à faire, à part attendre que la douleur s'estompe petit à petit. Jour après jour. Semaine après semaine. Mois après mois. La pilule finirait par passer avec le temps.

Finalement, ils allèrent chez lui pour boire un dernier verre, déjà tous deux passablement soûls. Il y eut quelques mains trainantes. Quelques regards pressés. Cela leur suffit. Pour se comprendre. Pour se trouver enfin. Ils s'embrassèrent. Ils firent l'amour. Quelques heures seulement après avoir été jeté comme une vulgaire chaussette, lui aussi était déjà dans les bras d'une autre ! Il en savourait l'ironie, un méchant sourire de vengeance accroché aux coins des lèvres !

Pourtant, cette partie de jambes en l'air n'avait pas été très satisfaisante. Pour lui. Et pour F. aussi, sûrement. Il lui avait fait l'amour grossièrement. Cruellement. Comme pour hurler. Vagir. Couler. Pleurer. Brûler. Se perdre. Disparaître. S'annihiler. Il était entré dans ses entrailles comme on se pend. Comme on se taillade la peau. Comme on s'asticote une mauvaise plaie qui suppure. Et, malgré le rapprochement de leurs chairs, les deux amants ne s'étaient pas atteints. Pas rejoints. Car, lui était encore avec D. Avec l'*absente*. L'*autre*. Il s'était enfoncé en F. comme pour l'*expulser*. Biffer son odeur, ses baisers, ses mots doux. Pour qu'*elle* hurle, qu'*elle* vagisse, qu'*elle* coule, qu'*elle* pleure, qu'*elle* brûle, qu'*elle* se perde, qu'*elle* disparaisse, qu'*elle* soit enfin annihilée. Puis, il avait joui dans un râle amer comme on cogne sur un inconnu. Comme on se vide et vomit. Et F. l'avait accueilli, détachée, passive. Généreuse. Elle l'avait vu tranquillement s'agiter et se débattre en son giron. Il s'était ensuite assoupi dans la chaleur de ses bras et de ses cuisses. Comme après un combat. Épuisé, blafard, nauséux. Puis, en un sursaut, il s'était relevé.

Assis sur un tabouret, il regardait maintenant par la fenêtre de la cuisine. Il fumait. Il observait d'un œil vide, à travers l'épaisseur de la nuit, les feuilles et les branches des chênes du parc, qui faisait face à son appartement. Il paraissait pourtant calme. Immobile et calme. Il fumait, en plissant doucement les paupières. Mais, dans

son intérieur : une explosion sourde. Une guerre intime. Violente. Il était là où les opposés - plus que simplement s'attirer - se rejoignent. (*Il s'imaginait ce qui cheminait en lui sous cette image : entre son cœur et sa rate défilait une ribambelle de jeunes écolières, avec leur tralala de musiques et de cancons, d'uniformes, de chienlits et de gazes, de pots-pourris et d'insultes, de tâches et de froufrous, d'interjections, de rires, de cris, de flirts, de corps, de crimes et de bourrades !*) Soudain, il sanglota. Puis, il pleura par spasmes. À gros sanglots.

Il était tout à sa peine. Submergé par un cri figé. Après quelques minutes, F. vint dans son dos, d'un pas léger. Il ne la vit pas venir. Ni ne l'entendit. Elle le prit dans ses bras en le faisant tourner sur lui-même, sans mot dire, lui posa délicatement la tête sur son épaule, lui caressa la nuque et les cheveux, lui susurra à l'oreille un tendre : « *Chuuuuuuuuut...* », comme une mère qui bercerait son enfant. « *Chuuuuuuuuut...* » Elle l'accueillit encore une fois sur son sein. « *Chuuuuuuuuut...* » Il la serra. Plus fort. De plus belle. Il pleura. D'amertume. De douleur. De reconnaissance. De joie. Ils n'échangèrent pas un mot. Mais cela leur suffit. Pour se comprendre. Pour se trouver enfin. Pour percer de lumière cette froide nuit d'hiver. Pour vaincre le dégoût et la mort. Pour rendre hommage à la vie. Pour donner un nouveau nom à l'amour.

En cette seconde, ils furent enfin unis. Entiers. Pleins. Complets. Définitivement. Absolument. Éternellement. Unis.

XIII

Je me laisse entraîner par le mouvement du camion-poubelle qui roule à vitesse réduite sur ce pan de la route. Nous entrons dans un hameau composé d'à peine trois maisons. Je suis debout sur le marchepied, fixé à l'arrière de la benne. Depuis un mois déjà, je travaille comme éboueur pour des communautés de communes. Et je suis heureux. Pas de chef. Pas de pression. Pas de réflexion à avoir. Il fait bon vivre. C'est l'aube. L'air est frais. J'écoute Bashung. Et le réel se pare de quelque chose de musical. De symphonique. Le soleil rouge et rond luit derrière les branches nues des arbres, tandis que de l'autre côté du firmament la lune opaline se fait discrètement apercevoir dans ce ciel d'un bleu nubile et infini. J'aperçois de temps à autre des lapins qui croisent rapidement la chaussée en sautillant derrière notre véhicule. En suivant des yeux la cavalcade de ces petits rongeurs, je songe un instant à cette destinée capricieuse qui m'a fait rebondir de lieu en lieu, de groupe en groupe, de métier en métier. Depuis mon plus lointain souvenir, j'ai expérimenté la vie comme on monte et démonte un puzzle. Je me suis déconstruit et reconstruit à petite touche. À petit feu. J'ai fait de mon existence un procédé de collage, de pointillisme et de clair-obscur. J'ai pris des rôles variés. Revêtu différents costumes. Appris des vocables spécifiques. Exercé des métiers contraires. J'ai pressenti le monde comme un théâtre, dont les codes pouvaient se manier à l'envi. Et bien sûr, j'ai fait vache maigre. Et parfois, bonne chère. « Et toi, qu'est-ce que tu fais ? », me demandait-on souvent, politesse oblige, lors d'une première rencontre. Je répliquais : « Ça dépend des mois... » Et là, toujours s'en suivait un silence troublé. Car, avec une telle réponse, mon comparse ne pouvait pas clairement m'identifier. En France, nous SOMMES ce que nous FAISONS ! Point barre ! Alors, que penser d'une personne qui passe d'une activité à l'autre tous les mois, qui se ballade d'une classe à l'autre comme si elle partait en voyage, qui change d'identité comme de chemise ? J'ai partagé le pain du banquier, pleuré avec la vedette, taillé les stylos du cadre, écouté l'argot du maçon et du charpentier, trinqué avec le paysan, ri aux blagues salaces de l'ouvrier, prié ardemment avec le curé, chié avec l'artiste, compté les recettes du jour

avec le serveur, conseillé le PDG, roulé la cigarette du routier, assisté le docteur, débâtéré avec le politique, sué âprement avec le maçon, répondu fièrement au professeur, taillé la bavette et le fromage avec le mendiant, marché poings serrés avec le syndicaliste, troqué avec le commercial, crié à hue et à dia avec le forain, donné le la au pyrotechnicien, chanté à qui mieux mieux avec le cuisinier... Et quand quelqu'un m'interrogeait sur mon travail, si jamais j'avouais mon occupation du moment, je voyais toujours dans le visage de mon interlocuteur une microscopique mimique, qui changeait selon les cas : Travail manuel (bas salaire) = rictus de rejet ou de dégoût. Travail de bureau (salaire moyen) = moue d'ennui. Travail intellectuel ou artistique (haut salaire) = position d'attirance ou d'envie. « C'est drôle ! », je me dis. « Parce que, moi, je ne change pas. Ou si peu. Même si j'ai tenté d'expérimenter tous mes possibles. Même si j'ai cherché à coucher mon âme dans toutes les positions. Je l'ai plié sous toutes les coutures. J'ai plongé dans le monde avec l'énergie du noyé. Oui, je suis un bâtard ! Et le pire : j'en suis fier ! C'est drôle... Je n'ai jamais compris les gens qui disent *se chercher*. Comme si leur être était ailleurs. Perdu. Au mieux, à attendre. Comme si ce qu'ils étaient au plus profond, était une sorte de trousseau de clés, qu'ils n'arrivaient plus à localiser : « Mais bon Dieu, où je l'ai laissé la dernière fois ? Dans la cuisine ? Non... Dans l'entrée ? Peut-être dans le bureau ? Ou alors dans la chambre ? » Non. Moi, je suis là. Bel et bien là. Ici. Vivant. Présent à moi-même. Je n'ai qu'à m'adonner pleinement à la vie. À tout ce qui m'entoure. Sans souci de cohérence ni de réussite. La vie n'est-elle pas un joyeux bordel à multiples dédales et entrées ? Le monde n'est-il pas un immense ventre dédié tout entier à sa propre digestion ? Au final, je veux me rassasier jusqu'à la lie d'expériences et de sensations ! Je veux m'en fourrer jusque là ! C'est drôle... Je n'ai jamais compris non plus les hommes qui avaient des types précis de femme. Des critères déterminés qui les attiraient. Des prototypes physiques : Brune / blonde / rousse... Yeux marron / bleus / verts... Maigre / potelée / grosse... Poitrine petite / moyenne / grande... Peau blanche / noire / jaune... Mais pourquoi se réduire à ce point et se contenter d'un monochrome, alors qu'il nous est facile de jouer du pinceau à tout vent, en jouissant de toutes les couleurs de la palette ? Il faut tuer en soi tout préjugé ! Parce qu'il faut dire qu'en plus d'être un bâtard, je suis un sensuel ! Un salaud ! Je vois la beauté en toute chose ! Chez la pucelle, la vieille, l'obèse, la courte-sur-patte, la large-de-hanche, la haut-perchée, la folle, l'intello, la plate, la trentenaire, la salope, la biscornue, la binoclarde, la naine, la prude, la mariée, la divorcée... Il faut savoir regarder les yeux fermés ! Savourer ! S'aventurer ! Car le goût s'éduque ! S'apprivoise ! Qui n'a pas tiré la langue à sa première lampée de café ou à sa première bouffée de cigarette, alors que ces petits riens lui sont devenus par la suite des véritables avant-goûts de paradis ? Ah, tous ces culs que j'ai pu regarder en douce ! Ah, toutes ces jambes que j'ai imaginées écartées et chaudes ! Ah, toute ces bouches que j'ai vues révoltées dans un cri d'extase ! C'est drôle... Y a-t-il un mot pour rendre véritablement compte de ce qu'est une vie ? De ce lien si insondable aux choses ? De toutes ces arcanes officieuses, de ces incalculables possibles ? De toutes ces coïncidences ? De toutes ces inconséquences qui ont justement pour conséquence de nous faire écouter telle personne plutôt qu'une autre, de nous pousser dans une direction plutôt qu'une autre ? Peut-être, faudrait-il, à partir de mes plus obscures pensées, retracer ma vie ? Peut-être, si je voulais comprendre ce qu'est mon destin, devrais-je avoir accès à tous mes rêves fugitifs, mes sentiments réprimés, mes projets avortés, mes fulgurances, mes lapsus, mes ratés, mes inavouables fantasmes de gloire et de violence ? À toutes ces paroles qui n'ont pas trouvé le chemin de mes lèvres en temps voulu et que j'ai tues par la suite ? À tous ces petits riens qui ont déboulé en moi, se sont entrechoqués, se sont contredits et qui ont vécu à peine pour tomber dans le plus parfait

oubli la seconde suivante ? Tout ce que je n'ai pas fait, tout ce que je n'ai pas dit, ce que j'ai *à peine* pensé. Ce que j'*aurais pu* être, mais que je *ne suis pas* devenu. Peut-être, dans ce négatif de moi-même, pourrais-je y lire un secret ? Pourrais-je y dénicher un début de réponse ? Ou, au contraire, serait-ce ouvrir la boîte de Pandore ? », je finis par penser. C'est la pause. Je descend du marchepied et monte dans la cabine, à l'avant du camion. Je souris au chauffeur qui écoute tranquillement la radio. Nous nous arrêtons un petit quart d'heure sur le bord d'une route déserte, afin de prendre un encas. J'allonge mes jambes sur le tableau de bord et croque avidement dans mon sandwich. Et je me souviens :

De ces filles de passage,
 Que j'ai connues
 En tout et pour tout
 - Quoi ? -
 Une matinée, une journée,
 Une nuit,
 Parfois des années...

Reines éphémères !
 Bacchantes insondables !
 Débraillés FANTASMES !

Dans mes moments solitaires,
 Me voilà à ressusciter
 Une fanfare de fantômes...
 Je fais défiler
 Mes Chimène chimères...
 Je me prends alors
 Furtivement le manche
 Pour me payer
 Un saut par delà l'horizon,
 M'envoler loin
 De mon quotidien,
 Maintenir le vol
 Le long d'un corridor
 Jonché de ces femmes
 Qui, dans ma fièvre,
 S'agitent
 Se contorsionnent,
 Se dénudent,
 Me font signe,
 Me regardent,
 Me lèchent,
 Me touchent,
 Cherchent mes faveurs,
 Me montrent leurs avantages,
 Leurs tâches de naissance,
 Leur pilosité,
 Leurs particularités,
 Leurs facéties, leur amour,
 Leur passion, leurs grains
 De beauté, leur caractère,
 Leur soumission débridée,
 Qui s'offrent à moi

Tambour-battant !
 Cul par-dessus tête !
 En bataille et en chien de fusil !

Ah !

Et faire quelques acrobaties
 En plein ciel
 Au milieu de tous ces anges
 Aux arguments charpentés,
 Planer entouré
 De ces séraphines
 Aux atouts sexués,
 Se perdre un peu
 Pendant le voyage,
 Effectuer des rase-mottes
 Et des loopings ravageurs
 Par-dessus tous ces vallons
 Et ces vulves,
 Faire un rapide piqué
 Au fin fond de l'ivresse
 Pour au final s'écraser
 Dans une explosion
 Dévastatrice des sens,
 Victime d'un crash
 Où j'envoie valser et voler
 En mille éclats blanchâtres

Comme une bête immolée,
Qui ont le geste précis,
Le regard en feu,
Les formes charnues,
La peau tendue,
Le muscle fin,
La chevelure chevaline,
La langue serpentine,
L'odeur animale et soufrée...

Toutes ces femmes
- Mes favorites ! -
Qui ne me refuseront jamais
La faveur,
Ces ombres qui composent
Mon lupanar cérébral,
Ma maison-close personnelle,
Mes Bahamas privés,
Mon Himalaya secret !

Fantasmagorique,
Ce troupeau Il se compose
Du diable ! De toutes les femmes
Que je *n'ai pas* eues,
Que je *n'ai pas*,
Que je *n'aurai jamais*,
Celles avec qui j'ai *failli* un jour,
Mais pour une raison quelconque,
Peut-être à cause d'un silence
Ou d'une parole de trop,
Peut-être par gêne,
Par maladresse, par paresse,
Par pudeur ou par peur imbécile,
Nous avons laissé passer le moment,
Sans que je ne comprenne vraiment
Pourquoi...
Tout cela m'a échappé...
Du sable Et il ne m'en restera
Entre Après-coup
Nos doigts, Que quelques souvenirs
Le désir ! Confus :

Un bout de peau entre-aperçue...

Un regard coquin en coin...

Un sourire docile et félin...

Et crémeux ma raison !

Images alléchantes !
Dialogues salaces !
Scénarios improbables !
Positions délurées !
Vacances mentales !
R.T.T. de l'érection !

Ah !
C'est ma maison
De campagne à moi !
S'y cache
Tout un harem
Que je peux visiter
Au gré de ma fantaisie,
Sans jamais éprouver
La moindre lassitude
Ni le moindre ennui !

Et ça,
Malgré la fréquence
De mes visites...

Ce refuge intime
Où je me rends tout guilleret
Durant mes temps libres...

« J'étais pourtant
À deux doigts,
Merde,
Il s'en est fallu
D'un cheveu ! »

La magie fugace
De l'instant
S'est envolée...

L'évanescence d'un parfum...

Le galbe d'une hanche...

La naissance d'un sein... La courbe d'une nuque...
 La finesse d'une cheville... La fermeté d'un bassin...
 L'enjolivement d'une posture... La circonvolution d'une chevelure...
 Une bouche tendue... Un décolleté...
 Une caresse inachevée...

Et ces petits détails
 Vont me servir
 À rédiger mentalement
 Une nouvelle intrigue...

Dans la vie réelle,
 Je n'ai pas pu concrétiser,
 Mais dans mon brûlis actuel,
 Je m'adonne avec joie
 À réécrire l'histoire,
 À transformer tous ces échecs
 En glorieuses victoires,
 À dérouler le même moment
 À l'infini :

De jour, de nuit,
 À l'extérieur, à l'intérieur,
 Sur un lit, dans un parking,
 Dans un parc, sur la plage,
 Dans un champ,
 Sur le carrelage ou un canapé,
 Chez un ami, chez ma frangine,
 Sous la douche, dans la cuisine,
 Dans le séjour, dans le jardin,
 Au bord de la route,
 Dans une impasse,
 Dans les toilettes, dans un bar
 Ou sur une aire d'autoroute...

Debout, assis, à quatre pattes,
 À califourchon, à plat-ventre, sur le dos,
 À genoux, en poirier, en levrette, en 69,
 Couchés, cambrés, cabrés,
 Penchés, redressés,
 À deux, à trois, à quatre,
 Avec ou sans témoins...

- Orgies ! Partouzes ! Oraisons lubriques ! -

Je joue à la poupée
 Rebelle, parfaite, mordante,
 Assoiffée, vulgaire,
 Écumante, cravachante,
 Je mêle

Je combine,
 Je compose,
 Je superpose
 Chaque souvenir

Je refais Nymphomanes et sœurs de charité ! Avec d'autres moments,
 Les paroles et les postures, Avec d'autres femmes...
 J'invente même

Des costumes et des uniformes,
 Malgré le cliché, je passe en revue
 Tous les secteurs de l'administration :
 ÉDUCATION, ARMÉE, SANTÉ...

Tous ces bureaux
 Où j'ai fait un jour
 L'âne et la queue !

Dans ma nuit,
 Je m'en offre
 Une bonne tranche,
 Une revanche !

À coup de trique,
 Je tire la générale !
 Je diagnostique l'infirmière !
 Je sonde la médecin !
 Je punis l'écolière !
 Je corrige la maitresse ! Et sous tous ces grades

Je dactylose la secrétaire ! Et ces rangées
 De boutonnères,
 Je découvre
 Une ribambelle
 De lingerie fines,
 De dessous bouffants,
 De bas
 Et de déshabillés
 Chatoyants :

Strings. Tangas. Corsets.
 Bustiers. Guêpières. Gaines.
 Résilles. Jaretelles.
 Body's. Collants.
 Voilettes. Push-up. Nuisettes.
 Mousselines. Tulles. Gazes.
 Soie. Satin. Velours. Nylon.
 Dentelles.

Je secoue bien le tout,
 Je mélange,
 Je bats tous ces œufs en neige,
 Je fais de ces désirs
 Des cocottes en papiers,
 Des salières libidineuses,
 Des mises-en-plier océanes,
 Des origamis déliquescents...

Je plie !
 Je déplie !
 J'empile !
 Je jubile !

Je replie !
 Je brûle toutes ces diapositives !
 J'en fait un grand feu de joie !
 Tandis que ces visions, elles, continuent
 De me griffer,
 Ah !
 C'est le déluge !
 Qu'elles m'insultent, qu'elles gémissent,
 Qu'elles crient, qu'elles crachent,
 Qu'elle suffoquent, qu'elles hénissent...

Me voilà
 Maintenant
 En pleine mer !
 En plein naufrage !

Ah !
 Je perds pied
 En pleine sensation
 Ah !
 Aquatique, aqueuse, embuée...

Tout autour de moi,
 Ces vaches marines
 M'entourent !
 M'enlacent !

Tous mes sens sont imbibés,
 Moites, dégoulinants...
 Ça pleut des cordes, de la salive et de la sueur ! Ah !
 Ça bruine de partout ! Ah !
 Tout autour de moi, ça suinte !
 - Typhons orgasmiques ! Raz-de marée sensitifs ! Tsunamis érectiles ! -
 Ah ! Dans tous les coins
 Il y a de l'eau,
 De la mousse et de l'écume,
 C'est l'inondation !
 Aha ! Un véritable paradis uligineux, aquifère, halitueux !
 Ah !
 Je suis bringuebalé Aha !
 Aha ! Par les vagues,
 Les corps échoués,
 Les baïnes, Je me fais submerger !
 Le roulis, Aaaaah !
 Je coule ! Les rochers,
 Les poissons, Je me débats !
 Les algues, les mollusques, J'étouffe !
 Ahaaa ! Les remous,
 Ah ! Le fracas, Je bois la tasse !
 La houle, Ah !
 Je nage ! Le flux, le reflux, Je me laisse aller !
 Aha ! Les grands mamifères,
 Les mouettes, les prédateurs, Ça craque de toutes parts ! Aha !
 Les lames de fond,
 Aaaaah ! Les courants torrides, Ahaaaaaaaa !
 Les grottes humides...
 Aaahaaaa ! Mais
 Dans mon théâtre
 De figurines,
 Je retourne le tout
 À mon avantage !
 Ahaaa ! Ah !
 Me voilà le roi des mers !
 Un impassible Neptune
 Armé de son puissant trident !
 Un vrai tombeur !
 Regardez-les, Aaaaaaaaaaah !
 Aah ! Toutes ces sirènes d'enfer !
 Ahaaa ! Regardez-les
 Ces sensuelles Méduses
 Ahaa ! Au regard rouge Aha !
 Et à la langue urticante !
 Elles jouissent
 Ah ! De mon corps Ah! Ah !
 Comme d'un radeau !
 Vas-y ! Ahaaaaa !
 Ahaha ! Capitaine Oaristys ! Ah !
 Toutes voiles dehors !
 Au dehors tous poils ! Aha !
 Largue les amarres !

Aaaaaah ! Ah ! Serre le sang et le vent ! Ah !
 Ah ! Vogue peinard au large !
 En pleine mer ! Aha !
 En plein triangle des Bermudes !
 Ah ! Jusqu'aux tropiques ! Aaaaah ! Ah !
 Aha ! Aha ! Jusqu'au trop plein ! Ah !
 Maintiens le cap ! Ah !
 Ahaa ! Sous vergue le vent ! Ahaa !
 Aha ! Ah ! Défais tes sapes ! Ahaaa !
 Ah ! Aha ! Mets ta verge à sac ! Ahaa !
 Aha ! Ah ! Mets les bouchées doubles ! Aha !
 Les touchées triples ! Aaaaah !
 Ah ! Qu'on arrive enfin à bon port !
 À bon porc ! Ah !
 Ahaaaa ! Aha ! À bon porc ! Aaaaaaah !
 Ahaaa ! À bon porc ! Ah ! Ah !
 Aaaahhhh...

XIV

Cuzco, Pérou. Dans un café. Encore une fois. Dans une ville, dans un pays que je ne connais pas. Ou si peu. Assis là, dans ce bouiboui, où je n'ai rien à faire, sinon que boire un grand verre de jus de fruit crémeux. Passer le temps. Me détendre. « Tiens, même là, il y a une télé... », je me dis en découvrant un écran gigantesque dans un coin de la pièce. J'aurais aimé me gargariser jusqu'au tréfonds de plaisirs simples : le soleil couchant, la chaleur mourante, l'illumination naissante de la rue, le mouvement hypnotique des passants... Mais non ! Dans son coin, cette télé me crache sa lumière de néon, me vocifère ses crimes, ses scandales, son immonde futilité. Elle me parle d'ailleurs qui ne me regardent pas, me bourre le crâne d'images chocs, de slogans chics. De beautés glacées. Elle me hurle les turpitudes d'un monde sans nouveauté : épidémies, inondations, meurtres, guerres, massacres, bombes, famines, pluies diluviennes, révolutions, coups d'Etat, pauvretés, récessions... Dégringolade de catastrophes en tout genre. Promesse d'une nuit sans fin. « On dirait un mauvais film de série B ! », j'entends derrière moi. La patronne change alors de chaîne - bzz - et me voilà à contempler une *tele novela*. Ça sent désormais à plein nez la romance. Le bon sentiment. Le cliché mielleux. Et merde, je crois que je vais avoir du mal à dormir ce soir, la migraine qui me monte... Le soleil, lui, s'est à peine retiré que déjà tout bouge au dehors. Des hommes en tous sens. Les rues pleines à craquer. Ça court, ça crie, ça rentre, ça sort, ça marmonne, ça crache, ça parle, ça reluque, ça chante, ça s'embrasse, ça fait la queue. Ça rigole même parfois. L'humanité en marche ! Et moi, je suis là, immobile. J'observe, j'épie. Je tends l'oreille. J'écoute le branle-bas de combat qui prend forme, qui gémit au rythme lent de ma cigarette qui se consume et dessine de fragiles volutes au-dessus de ma tête. La fumée monte virevoltante vers le plafond pour bientôt s'étioler. De même, j'aperçois à travers la vitre du bar tous ces corps qui m'apparaissent soudain pour disparaître aussitôt, après une danse plus ou moins agile. Plus ou moins réussie. Ils farandolent un instant, avant que d'être avalés une nouvelle fois par la cohue. Et moi, je commande une soupe et des œufs au plat. J'en suis juste à penser à comment me débrouiller dans cette ville, dont je ne connais ni la langue ni les priorités. C'est qu'il me faut tout réapprendre ici. Repartir de zéro. Le geste le plus

banal m'apparaît comme une aventure hasardeuse. Dangereuse même peut-être. Oui, j'ai comme un peu peur. Peur d'aller prendre un taxi, par exemple. Peur d'acheter de l'eau, de tenir mal ma fourchette, de marcher, de demander ma route, de faire une mauvaise rencontre, d'être perdu, de ne pas être compris, de bafouiller... Peur de ressembler en tout point à ce que je suis, c'est-à-dire : un étranger. Alors je reste là, paisible. Seul. Content. Comptant les hommes et les secondes qui passent, qui défilent sans discontinuer. Et je regarde un peu mieux le décor de cette nuit claire qui m'est donnée comme un spectacle :

Bien sûr,
Il y a
Ces hauts
Buildings
Flambant
Neufs,

Derniers cris,
Vêtus entièrement de vitres
Et de verre, si opaques
Qu'ils ne me renvoient rien
À part mon impassible image,
Ainsi qu'un pâle reflet de la
Multitude. Si imposants qu'il
Me faut lever la tête pour en
Voir le sommet, comme si
Je priais le ciel, comme si je
Prais un dieu froid,
Insensible, immuable, qui se
Serait tapis là pour échapper
À mes regards et à mes rêves de fortune.

Il y a aussi
Ces taudis pauvres,
Délabrés, crasseux.
Comme maudit.

Il y a aussi ces banques, ces
Magasins, ces labels étrangers
Qui portent la courtoisie, la
Poignée de main chaleureuse
Et l'asepsie comme bannière
Et vulgaire paillason.

Quoi d'autre encore ? Il y a des chiens errants. Des hommes en cravate et en chaussures cirés. Des enfants qui jouent aux dés. De jeunes amoureux qui se baladent main dans la main. Des amis qui discutent en riant. Des femmes qui s'empoignent au col. Et au coin de la rue, une grande croix et un Jésus ensanglanté. Me revient en mémoire quelques détails saugrenus de la journée : avant d'arriver ici, je suis passé devant une pharmacie qui vendait des cigarettes et des tickets de loterie. Je suis entré plus tôt dans un cimetière, où j'ai vu sur l'une des tombes l'épithaphe suivante : *E.B., époux et père dévoué, aimé et chéri. Gît ici en attendant la résurrection.* Je suis aussi tombé dans la rue sur une sorte de défilé : danses populaires, habits bigarrés. Trompettes et tambours. Masques et maquillages. Costumes d'ours, de loup, de coq, de chat, d'aigle, de cochon, d'âne, de souris... Quelques diabolins... Plusieurs hommes, en lieu et place de nez, portaient d'immenses pénis rouges en carton-pâte qui se dressaient vers le ciel... Et, le long de toute cette ménagerie qui battait frénétiquement des pieds et des mains, des touristes prenaient des photos. Un peu comme au zoo. Ils ne prenaient pas le temps de regarder, d'écouter, d'éprouver ne-serait-ce que le début d'une sensation. Non ! Une rapide photo, - et zou ! - on continue la visite ! J'imagine que leur cliché leur servira une fois rentrés chez eux pour parler à leurs amis des mœurs singulières d'un pays qu'ils n'ont aperçu que de derrière les vitres teintés d'un car sécurisé et payé d'avance. On prend en photo la misère comme les anniversaires désormais. Il FAUT prendre un cliché. Sinon, ça n'a pas existé, mon petit ! « L'image, la tyrannie de l'image... », j'ai pensé. Il y a eu une courte averse. De multiples odeurs sortent soudain de la terre et, pêle-mêle, me prennent d'assaut les naseaux : bitume chaud, viandes grillées, fruits frais, herbes mouillées, déchets, fleurs exotiques. En continuant de manger imperturbablement ma soupe, j'aperçois une femme à une

vingtaine de mètres, sous un frêle platane. Elle attire mon attention. Plutôt, elle m'apparaît comme une hallucination. Ce n'est pas qu'elle est belle, non, c'est... c'est qu'elle est complètement NUE ! Nue au milieu de cette foule qui ne s'arrête ni ne la gratifie d'un regard. Les gens baissent les yeux à son approche, continuent leur course comme si de rien n'était. Et elle se dresse figée au milieu de ce tumulte. Comme un reproche. Comme un poing levé. Elle dévoile sa chair meurtrie et boursouflée. Elle montre ses seins tombants, ses côtes saillantes, ses poils pubiens. Elle tend son cul, comme elle tendrait la main. « Quel âge peut-elle avoir au juste ? », je me demande. Elle est noire de plusieurs couches de crasse épaisse, si bien que je ne peux distinguer d'elle que sa silhouette. Oui, elle s'efface, elle se superpose à la nuit. Elle épouse les ombres. Elle a les cheveux en bataille, hirsutes, grasseyés, s'élevant comme des serpents fossilisés. Pourtant, son regard vert, foudroyant, incroyablement clair en contraste avec sa peau que la saleté rend intensément sombre, me frappe au cœur. Ses yeux surgissent de ce visage ténébreux comme galoperaient des chevaux sauvages. Et tout d'un coup, tandis que je l'observe, elle tord son corps, crispe les jambes, resserre les coudes dans un frisson. Elle tend le cou comme une poule. Elle sourit. Puis, elle émet un petit cri aigu, désespéré, en écarquillant les yeux. Je vois alors distinctement quelques crottes tombées sous elle. Oui, elle défèque. Elle chie à même la rue. Là, debout, devant tous les passants qui ne ralentissent de toute manière pas leur marche. Je ne sais pourquoi, mais j'ai honte. Honte non pas pour elle, mais honte de moi qui suis là à boire et à manger le plus tranquillement du monde. Honte de ne ressentir qu'un vague sentiment de gêne devant cette image de misère, de folie, de liberté. Je détourne la tête. Le monde ne m'apparaît que comme de loin. Je suis de mauvaise humeur. J'ai la nausée. Je me frotte le front en fermant les yeux. Sans raison véritable, je pense soudain au viol que j'ai si souvent croisé au cours de ma vie. Bizarrement me revient en mémoire une discussion - étais-ce de sa part une confession voilée ? - que j'avais eu avec une amie, il y a quelques années. Oui, je me souviens :

« Imagine, tu es une femme dans la force de l'âge, la trentaine, jolie, indépendante, travailleuse, célibataire, et là, tu es en train de boire un verre avec tes amies, tu parles de ta vie, de tes amours, car depuis quelques temps déjà, tu as rencontré quelqu'un, « Oui, j'ai rencontré quelqu'un... », tu leur confies comme un secret, tu admetts que, oui, tu as le « béguin », il est beau, distingué, intelligent, bref, il est à ton goût, oui, il a tout de l'homme rêvé, oh, tu es d'un caractère prudent, tu te dis que « pour le moment tout va bien, mais il faudra voir avec le temps... », c'est vrai, vous n'en êtes après tout qu'aux premiers pas de votre relation, oui, mais cette relation, tu meurs déjà d'envie de la définir comme « sérieuse », mais tu ne sais pas pourquoi, peut-être par pudeur, tu t'abstiens encore de prononcer ce mot, « Il ne va pas tarder à arriver d'ailleurs... » dis-tu en rougissant, et au moment même où tu dis cela, tu l'aperçois dans l'entrée du bar, comme par enchantement, le voilà, il te cherche, tu lui fais signe, il s'approche de votre table, tu le présentes à tes amies qui t'honorent d'un regard complice, « Bonsoir, enchanté... » dit-il, en enlevant son manteau, tu lui demandes s'il veut boire quelque chose, « Oui, pourquoi pas ? Qu'est-ce que vous buvez ? », et de verres en verres, de discussions en discussions, vous passez une soirée simple mais excellente, et puis, vu qu'il est l'heure de la fermeture, tu sors du bar, un peu éméchée, « Oui, il est parfait, et beau garçon avec ça... » te glisse l'une de tes amies avec un clin d'œil discret dans l'embrasure de la porte, « Je n'ai pas vu le temps passer... » dit une autre à voix haute, « Qui conduit ? Parce que moi... » dis-tu en te tournant vers ton homme et en cherchant tes clés, « On peut prendre ma voiture, si tu veux... » te répond-il en gentleman, tu montes donc dans son auto, tu dis en revoir à tout le monde d'un

simple geste de la main, et sur le chemin du retour, tout en écoutant la radio, vous échangez tous deux quelques bribes, quelques commentaires sur la soirée, toi, tu te laisses bercer par sa douce voix de basse et par le lent défilement du paysage, tu regardes distraitement la route, les bâtiments, la ville, tu te mets à rêver, tu penses à mille choses, aux légumes qu'il te faudra acheter dès le lendemain matin, à ce voyage en Asie que tu rêves de faire depuis des années déjà, à l'une de tes amies qui t'a confié ce soir qu'elle était actuellement dans une mauvaise passe, au problème de santé de ton père, à ton patron que tu as de plus en plus de mal à supporter, à ton homme enfin, à cet homme qui te ramène chez toi et dont tu caresses distraitement le visage, à cet homme avec qui tu espères un avenir des plus radieux, et puis tu arrives finalement chez toi, et sur le palier, tu te mets à rire, car le fait d'être avec l'homme dont tu es éprise et le fait d'être éprise de boisson font monter en toi un sentiment de gaieté juvénile, « Tu peux rester, si tu veux... » dis-tu d'un air malin, tu lui mords l'oreille, en cet instant, tu as une envie folle de lui, et forte de ton désir naissant, tu le pousses à l'intérieur, tu fermes la porte à clé, tu l'entraînes dans ta chambre, tu l'embrasses langoureusement, tu le jettes sur ton lit, tu détaches tes cheveux, tu sautes sur lui, tu caresses son torse, lui fait de même, il te déshabille lentement, il t'embrasse, tout cela t'excite, tu lui arraches son pantalon, tu te mets à le masturber, tu lui dis des mots doux, en cet instant, vos respirations se gorgent d'impatience et d'envie, elles se font plus sonores, tous deux êtes avides de caresses, rongés par la faim que vous avez l'un de l'autre, toi, tu l'embrasses sur les joues, sur le front, sur le menton, sur le cou, et, avant d'être prise d'un trop grand appétit sexuel, tu lui glisses à l'oreille : « Des préservatifs, tu en as? », car toi, ce soir-là, non, tu n'en as pas, lui répond que non, il n'en a pas non plus, « C'est trop bête... » murmures-tu, et il t'embrasse, tu lui dis qu'il faudra se contenter cette nuit d'attouchements, de quelques préliminaires, mais que, s'il est « gentil », tu consentiras à lui faire une « petite pipe », il rigole en entendant ce mot, exalté et un peu confus, puis il dodine de la tête pour te montrer sa soumission, il te prend d'une main puissante les hanches, il te caresse les cheveux, il frotte son sexe contre le tien, tu gémiss, docile et confiante, tu te balances à son rythme, il te malaxe avec ardeur la poitrine, suce avec passion tes tétons, tu lui prends la nuque pour le maintenir entre tes seins, tu balances sans le vouloir ta tête en arrière comme si tu flanchais sous le poids de ton propre désir, vous êtes là, tous deux brûlants d'excitation, vos deux corps sont entremêlés, vous vous touchez, vous vous examinez, vous vous palpez, mais soudain toi, tu te figes, tu sens le gland de ton homme à l'entrée de ton vagin, il touche imperceptiblement ta vulve, il est là, en cette seconde, immobile, comme s'il attendait un ordre de ta part, une sorte d'accord tacite, tu saisis la tête de ton homme des deux mains, tu le regardes dans le blanc des yeux en lui disant entre deux soupirs que tu meurs d'envie de « faire l'amour » avec lui, mais que « non, il ne faut pas, non, sans préservatif, c'est impossible... », il te sourit une nouvelle fois en te disant qu'il le sait, mais que l'envie que tu provoques en lui est si grande, tu es si belle, si « désirable », et, doucement, amoureusement, il enfonce son pénis de quelques centimètres à l'intérieur de ton sexe, tu es prise d'une secousse nerveuse, tu lui dis que « non, il ne faut pas... », bien que tu sois partagée entre l'immense appel de la chair et ta volonté de ne lui céder en rien, tu lui répètes que « non, non, il ne faut pas ! », tu recules un peu ton bassin, tu l'embrasses, il te saisit d'une main plus forte, il te dit que c'est une torture insoutenable d'être là, à l'orée des plaisirs, que tu lui fais vivre un véritable supplice, il te mord les lèvres, tu lui rends son baiser, il t'attrape le bas-ventre, il t'embrasse, et d'un seul coup, sans que tu aies le temps de réagir, il te pénètre *entièrement*, tu émet un cri, mélange de jouissance, de surprise et d'effroi, tu ne comprends plus, tu veux le repousser, mais il est déjà entre tes cuisses, tu serres les jambes, mais *lui* est déjà en toi, tu te débats, « Non, non, arrête,

arrête.. », *lui* te ferme la bouche d'un baiser vorace, tu ne comprends pas, *lui* est déjà tout à sa besogne, tu ne comprends pas, ce qui était auparavant un plaisir incommensurable se transforme soudain en une incommensurable torture, tu lui frappes les épaules de tes poings, *lui* te saisit les mains, te recouvre de tout son corps, *lui* dit qu'il t'aime comme une bête et, comme une bête, il n'entend plus rien, « Non, arrête, je t'en prie, arrête... », *lui* est toujours à son va-et-vient, tu te figes soudain d'épouvante, tu réalises que tu es sans défense, totalement à sa merci, « crier ne servirait à rien... » penses-tu, oui, en cette seconde, tu as cessé de te débattre, oui, tu t'es résignée, oui, tu te laisses faire, tu *le* laisses faire, oui, tu fermes les yeux, tu t'imagines ailleurs, loin de ce lit, loin de cette nuit, loin de cet homme, tu essaies de te projeter dans cet Afrique qui te fait rêver depuis toujours, mais, balancée entre deux saillies, une larme jaillit soudain de tes yeux clos, elle coule doucement le long de ta joue, oui, tu te mets à pleurer en silence, tu te dis que *lui* doit voir cette larme qui perle sur ton visage, qu'il doit sentir ton épouvante, « ce n'est pas possible autrement... », mais *lui* continue, il émet des râles, oui, *lui* continue, continue jusqu'à la jouissance, toi, tu as le cœur et le con brisés devant la toute puissance de cet homme qui t'est désormais odieux, et, une fois avoir joui, *lui* se retire, il s'allonge sur le côté, il tente de t'embrasser une nouvelle fois, mais toi, tu lui tournes déjà le dos, tu ne peux plus, tu ne veux plus *le* voir, voir ses yeux, voir son corps t'est désormais intolérable, tu ne sais pas pourquoi, mais tu te mets instinctivement en position de fœtus, *lui* se colle à toi, tu le repousses, tu pleures toujours en silence, *lui* te souhaite une « bonne nuit », il te caresse tendrement les cheveux, tu secoues brutalement la tête, et dans l'obscurité de ta chambre, tu gardes les yeux grands ouverts, mille pensées contradictoires te traversent, tu te sens horriblement flouée, pillée, tu frissonnes, les draps de ton lit te semble d'une insoutenable froideur, *lui* déjà ronfle, oui, *lui* dort du sommeil des justes, apparemment, *lui* s'est senti dans son bon droit, et toi, tu sais déjà que tu ne dormiras pas cette nuit, une étrange douleur te saisit la poitrine, « Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui vient de se passer ? » te demandes-tu, « Ce que je viens de vivre... est-ce... est-ce... un viol ? », non, tu te dis immédiatement que non, « Bien-sûr que non, ce ne peut pas en être un... », c'est vrai, cet homme, c'est ton petit-ami, « Oui, mais... », c'est vrai, tu avais du désir pour *lui*, tu l'as embrassé, tu l'as touché, « Oui, mais je ne voulais pas aller plus loin... », tu lui as dit, mais *lui* ne t'a pas écoutée, il s'est comporté littéralement *comme si tu n'étais pas là*, te dis-tu avec horreur, « Est-ce un viol ? », cette question, tu te la poseras toute cette nuit qui sera désormais blanche pour toi, « Est-ce un viol ? » te demanderas-tu sans relâche, en ignorant que l'expérience que tu viens de vivre, les médecins la classent, vu le grand nombre de cas rencontrés, sous le titre générique des *viols conjugaux...* »

XV

Marcher...

Marcher pour le plaisir de marcher, avancer sans but ni raison, flâner, écouter le vent qui siffle et marcher, prendre des détours, tourner en boucle et marcher, vagabonder, marcher et comme dans un ralenti voir le paysage qui se déroule au rythme saccadé de notre foulée, pouvoir contempler dans les détails la vie, les champs, les chemins, les feuilles, les racines, les buissons, le firmament, la lumière, se balader et simplement prendre le temps d'un méandreux tête-à-tête, perdre la notion même du temps et marcher, compter bêtement nos pas, marcher, entendre comme unique métronome notre respiration, nos battements de cœur et notre pouls qui font

imperceptiblement vibrer nos veines, marcher, monter et descendre les crêtes et les vallons, sentir la fatigue s'immiscer peu à peu le long de nos jambes, marcher encore, avancer toujours, laisser nos pensées battre la campagne, marcher loin du monde et de ses circonvolutions, partir, se perdre et marcher, marcher jusqu'à l'épuisement, se baigner dans l'espace et la distance, marcher librement comme pour se fuir ou se réencontrer, s'arrêter parfois pour s'asperger la nuque de l'eau claire d'une fontaine ou d'un ruisseau, reprendre la marche, retrouver la cadence, jeter un œil en arrière pour évaluer le chemin déjà parcouru, ne plus avoir d'obstacle qui obstrue notre regard pour enfin coucher notre raison à l'horizontal, sur cette ligne à l'horizon où l'on distingue un petit hameau avec quelques maisons en vieilles pierres, dont les toits se dressent orgueilleusement dans ce ciel azuré et d'où s'élance mollement de-ci de-là une fumée grise, chaude et épaisse, avancer coûte que coûte, marcher comme pour piétiner notre cerveau et le faire taire une bonne fois pour toute, marcher, sans cesse marcher en se pelotonnant avec délice dans son petit quant-à-soi, lever la tête un instant pour sentir les rayons du soleil qui nous dorent gentiment le visage, battre le sol, entendre la terre crisser sous nos pas puis observer un instant la poussière qui virevolte sous l'action répétée de nos talons, marcher, rêvasser et marcher, donner sans raison un coup de pied dans un caillou qui se trouvait accidentellement sur notre chemin, s'arrêter de temps à autre pour contempler un étang, une écorce, une fleur, un cheval, une femme, un homme, une ombre, marcher et sourire, chantonner et marcher, marcher comme pour imposer un rythme martial à nos songes, les voir s'accrocher et prendre la forme de tout ce que peut épouser notre regard, une maison, une branche, un nuage, un oiseau, un lapin, une vache, une mouche, grommeler comme si l'on chiquait entre nos dents un mauvais tabac puis soudain clamer un mot à voix haute, marcher, refaire ses lacets et marcher, avancer, fumer et faire mentalement ses comptes, se faire des promesses et marcher, marcher et faire des projets sur la comète, marcher, regarder d'un œil rond les voitures qui passent de temps à autre en trombe à nos côtés en se demandant où peuvent bien se rendre tous ces automobilistes avec tant d'empressement, à quel rendez-vous, à quelle célébration, à quelles funérailles ou mariage, lever rapidement la tête de droite à gauche pour déterminer d'où viennent ces gazouillis qui se sont élevés soudain aux alentours et qui nous chatouillent doucement les oreilles, profiter d'une parenthèse, reprendre une nouvelle fois la marche, emprunter au hasard une route et marcher en se disant que peu nous importe le port pourvu que la traversée soit belle, que tous les chemins mènent après tout à Rome, marcher, marcher pour atteindre ce point en nous où tout est paix et acceptation, marcher pour n'être plus que réceptacle, pure sensation, ouïe, vue, odorat, goût, toucher, marcher, se résumer finalement à un silence et marcher, marcher, marcher, marcher... Depuis environ deux semaines, j'emprunte les sentiers de Saint Jacques-de-Compostelle. Comme un escargot, je progresse lentement en longeant des départementales, des petites routes et des chemins pédestres. Je porte un pesant sac-à-dos qui contient les objets nécessaires à ma pérégrination : quelques vêtements de rechange, deux livres, un carnet, un couteau, un réchaud à gaz, une carte, un crayon, une gourde, un anorak, un duvet, une tente, un savon, quelques biscuits. Je me suis peu à peu enfoncé dans la campagne pour ne croiser au final que des lieudits qui ne doivent apparaître sur aucune carte et où vivent des familles, des paysans et quelques vieillards assis comme des statues millénaires devant leur demeure, que je vois de loin et qui me regardent passer en souriant ou en me saluant de la main, et où je peux trouver de temps en temps une petite épicerie où acheter de la nourriture ou alors un minuscule bar où m'asseoir un moment et savourer un café. Je n'ai parlé à quasiment personne durant tout ce laps de temps. Je n'ai pas dit un mot. Seul, je me suis étonnamment simplifié. Voilà

comment se sont déroulées jusqu'à présent mes journées : 5h30 : Aurore. Je me lève, bois un café soluble tout en regardant mon itinéraire sur une carte et plis mes affaires. 6h-12h : Je marche. 12h-15h : Soleil au zénith. Je fais une pause, retire mes chaussettes et mes chaussures, mange un sandwich, fais une sieste au pied d'un arbre, lis ou prends des notes. Si j'ai de la chance et que je trouve un point d'eau, le plus souvent dans un cimetière ou aux abords d'un terrain de foot, je fais une toilette succincte et lave mes vêtements sales que j'étendrais plus tard sur un fil fixé par-dessus mon sac. 15h-19h : Je marche. 19h-21h : Je choisis un endroit isolé qui me paraît bon pour passer la nuit. Un champ, un parc, une piste équestre abandonnée, un bosquet, un moulin, une ruine, un terrain vague, la rive d'un ruisseau. J'installe mon campement, réchauffe une boîte de conserve, mange, observe le ciel, lis. 21h : Crépuscule. Je rentre dans ma tente et dors... Ce soir, après m'être installé dans une petite clairière qui trône comme par miracle au beau milieu d'une forêt à travers laquelle j'ai marché agréablement toute l'après-midi, je fais réchauffer ma désormais coutumière boîte de conserve sur mon réchaud à gaz portable. Seul, j'observe la fin du jour qui étire doucement l'ombre des pins et des chênes. Sous ce ciel orangé qui peu à peu s'obscurcit et où commencent à poindre quelques étoiles, ces ombres se tordent, s'allongent, s'embrassent, se mêlent en de délirantes arabesques puis se dissolvent enfin pour ne former qu'une seule et même onde ténébreuse qui recouvre les alentours. C'est la nuit. Et, au sein de cette épaisse opacité, commence à fourmiller toute une vie souterraine qui m'était restée totalement invisible pendant la journée. L'atmosphère change brusquement d'aspect. L'air se charge soudain d'inquiétants mystères. J'entends des craquements de brindille, comme si quelque chose - ou quelqu'un ? - passait furtivement à mes côtés. Il y a aussi de légers bruissements dans les feuilles des arbres, provoqués - je le suppose - par des oiseaux nocturnes ou quelques écureuils. Ou alors c'est la brise qui fait valser la cime des pins, dont les aiguilles se touchent et s'effleurent comme dans un froissement de soie ? De temps en temps, j'entends aussi le choc mat de quelque chose - un animal ? un végétal ? - qui s'écrase lourdement par terre. Je me reconforte en m'imaginant des pommes de pin qui se détachent de leur branche puis qui chutent au sol. Il y a aussi divers ululements d'oiseaux, des gémissements et des cris de bête que je n'arrive pas à identifier clairement. J'ai la nette impression d'une présence froide et hostile à mes côtés qui me guette et se faufile dans l'obscurité. Présence noire et immatérielle, dont de dizaines de mammifères, d'oiseaux et d'insectes se font le vibrant écho. Présence terrifiante et invisible, dont je ne peux deviner les traces qu'à grand peine. Je suis pris d'une peur irraisonnée, enfantine : la peur du noir ! Tout en cherchant rapidement mon couteau dans l'une des poches de mon sac puis en le posant fébrilement à mes côtés - on ne sait jamais ! -, je pense un instant aux contes de fée où la forêt symbolise cet endroit insondable, occulte, voilé aux regards des hommes, où se cache la lie de la société (brigands, déserteurs, renégats et criminels de toute condition...) et de la création (fantômes, esprits, sorcières, lutins, dragons et monstres en tout genre...), asile de toutes les créatures indésirables et de toutes les forces démoniaques, dotées de pouvoirs surnaturels et de secrets antédiluviens. Je redessine mentalement la forêt en la couvrant d'horribles teintes et de sombres promesses, comme le lieu de prédilection de la souffrance et de la mort. Je glisse malgré moi sur le terrain tourbeux du fantasque et de la fantaisie, mais j'essaie de guider mon esprit afin qu'il revienne à des thèmes plus raisonnables. Plus rassurants. Et, peut-être parce que je suis en train de réaliser un pèlerinage et que je lis tous les soirs des passages de la Bible, je me mets à songer soudain au péché originel, pour lequel, nous disent les Écritures, l'homme a été chassé du paradis et dont l'humanité doit maintenant racheter la faute : le serpent, la pomme... Cette fameuse pomme, origine de tous nos maux et prétexte à toute notre longue histoire

jonchée d'épisodes sanglants, violents, morbides. Le fruit défendu. Ce fruit pourri dont tout est parti, selon la croyance catholique qui prône pourtant la clémence et l'amour de son bienheureux Jésus. Il n'est pas, comme le pense la plupart des croyants, le fruit de la luxure, du corps ou du désir. Non. L'arbre de la Genèse porte un nom. C'est l'arbre de la... **CONNAISSANCE** ! Le malheur, ce n'est pas de jouir. Ce n'est pas le plaisir. Non. La damnation, c'est de connaître. C'est de savoir sa condition. Voilà en quoi consistent le péché, le châtement et le fléau de notre condition : penser, savoir, connaître. Voilà pourquoi nous nous retrouvons à errer en ce bas-monde, selon le glorieux Livre qui est emplie d'anciennes et de très saines et saintes sagesses. Je songe un instant à tous ces gens de bien qui se mortifient la chair parce qu'ils localisent faussement le danger d'être sous leur sexe, camouflé le long de leurs poils pubiens, logé aux tréfonds de leurs couilles ou de leur vagin, alors qu'il est là-haut, dans cette zone obscure de l'intelligence, blotti le long des sinuosités de leur cervelle spongieuse qu'ils chérissent par-dessus tout et dont ils se servent le plus souvent pour honorer leur cruauté et inventer un florilège de sévices inédits. Connaître. Penser. Un terrible bruit se fait tout-à-coup entendre en dehors de ma tente. Je frissonne. Et je me souviens :

Par les minuscules trous des persiennes passent de ténus rayons de lumière qui ne me permettent toutefois pas de voir distinctem**E**nt à travers l'obscurit**E** qui recouvre la chambre... Tu as éteint la lumière et m'as fait un signe pour empêcher que je ne m'**A**viser de rallumer. À **F**leur de peau, tu t'avances vers moi en longeant le lit, les yeux que je devine baissés, sans dire un mot. **TU** te déshabilles avec **F**ière et pudeur, avec soin, lente**M**ent, comme dans un ralenti. Ta respiration est forte, lourde. Sensuelle ombre, tu ne veux pas **f**lairer le poids de mon regard **sUR** ta peau délicate, le sentir parcourir ta frêle nudité, le voir décrypter ton corps jeune et svel**E**t. Tu te tiens à un mètre de moi, **R**aisonnable, ré**S**ignée, habitée par je-ne-sais-quelle démon qui te pétrifie, te musèle, te clo**U**e. Des effluves em**M**ielles m**O**ntent de ton entrejambe et se ré**P**andent dans toute la pièce. Pudique, tu **R**ecules, tu attends. Gênée, **tU** tapotes de l'**U**n de tes doigts ta **T**empe, te gr**A**ttes l'avant-bras. Comme une lionn**E** prise au piège, tu tournes su**R** toi-même et **F**ixes un point au **iO**in. Tu te **R**avises. Pudique, tu tends soudain les **M**ains vers moi, comme le Messi**E**, fais acte de **F**oi et d'abandon, **U**n sourire **F**igé sur tes lèvres. Tu as dû par le pass**E** être victime de je ne sais quel **S**évice, tu te ma**L**axes les doigts, te **C**aches, so**U**ries, complexée, tu portes ce corps mag**N**ifique comme un crime honteux. Je te découv**E** à tâtons. Comme **H**omme et al**M**ant, je me sens minable. Je peaufine l'a**T**taque cependant. À l'aveugle, je te découv**E**, te **S**uce, te mange. Tu **E**metts peu de résistance, tu te laisses faire. Tu su**S**urres comme un animal sauvage, comme un animal blessé. À la fin, tu **R**oucoules de plaisir, malgré toi, lascive, te laissant aller au plaisir d'être touchée et nue...

XVI

Je suis en train de visiter le Forum de Rome sous un soleil de plomb. Depuis plusieurs heures déjà, je me faufile entre ces vieilles pierres, en essayant de déterminer quelles étaient ces bâtisses dont aujourd'hui je ne distingue que de maigres fondations. « Tiens, ce mur-là, à ma droite : Était-ce un palais ? Un temple ? Une villa ? Un commerce ? Une taverne ? » J'aime les ruines, en ce qu'elles constituent un formidable support pour d'amples divagations. Dans ces décors d'un autre âge, j'adore laisser trainer mon imagination. Je m'y adonne toujours avec délice. Peut-être parce que, en m'enfonçant dans leurs entrailles, je me rends compte de la futile et inextricable temporalité des choses. Peut-être cela me permet-il de prendre du recul sur ma vie de minuscule insecte, perdu dans un univers dont il m'est impossible de concevoir ni l'étendue ni les limites. Et cela m'apaise et me réjouit ! Après avoir remonté ce qui semble être la grande artère de cette ville antique, je m'assois contre un petit muret pour

profiter de l'ombre qu'il dispense. Je sors de mon sac une petite bouteille d'eau et bois une gorgée. Je regarde autour de moi. Aujourd'hui, un vent léger et chaud s'engouffre au sein de ces murs à demi-démolis, envahis de longues tiges de lierre, puis il continue sa course, ce vent, caressant la surface de peintures décrépites, gonflées de-ci de-là par quelques tâches d'humidité qui balafrent le visage d'un dieu ancien - ou serait-ce les traits sévères d'un personnage public autrefois illustre ? - pour déboucher une nouvelle fois sur ces rues poussiéreuses et s'enrouler un instant autour de ces colonnes, avant que de repartir librement vers des cieux plus cléments. Oui, aujourd'hui règne le silence sur cet endroit où pullulait hier tout un monde. J'essaie de me représenter la vie qui a agité ces pierres aujourd'hui posées à terre comme des lettres mortes. J'essaie de sentir ces mêmes rues peuplées d'autres gens, habillés et coiffés d'autres modes, gouvernés par d'autres lois et d'autres rois. J'essaie d'entendre leurs voix, d'entendre leurs pas au milieu des boutiques et du meuglement des bêtes. « Qu'est-ce qui a changé ? Qu'est-ce qui a bien pu changer ? », je me demande, « Quelle est la différence entre ma vie et la leur ? ». A bien y réfléchir, pas grand-chose. Ils ont aimé et haï. Ils ont travaillé dur. Ils ont rêvé de même. Peut-être ont-ils songé à des destinations lointaines, à des amours impossibles, à d'immenses richesses ? À une vie meilleure ? Ils se sont débattus, se sont battus. Ils ont mangé, uriné et dormi. Ils ont eu leurs secrets, leurs hontes, leurs regrets, leurs maladies. Ils ont eu leurs fous rires, leurs joies, leurs euphories. Ils ont menti aussi quelques fois. Ils ont eu leurs actes de bravoure, leurs moments de gloire passagère. Ils ont mené leur barque au mieux, ont fait comme ils pouvaient. Puis, ils se sont éteints et ont cédé la place à d'autres qui ont fait, à vrai dire, exactement comme eux. Pris à leur tour dans d'autres luttes, dans d'autres guerres. Dans d'autres tourments et tourmentes. En leur temps, leur pays est peut-être sorti orgueilleusement vainqueur d'une guerre fratricide. Peut-être l'ont-ils perdu la décennie suivante... Et après tout, quelle importance ? « Vainqueurs ? Vaincus ? Tous sont morts aujourd'hui. Enfin égaux en tout point ! », je rumine. « La ligne qui nous différencie, ces morts et moi, est tenue... », je me mets à songer. « C'est vrai. Je respire cet air qu'ils ont un jour eux-aussi comprimé dans leurs poumons. Je foule le sol qu'ils ont foulé jadis. Je regarde le même soleil. Cette terre, ce sol est une frontière entre nos deux mondes. Eux : désormais allongés, en-dessous ! Moi : aujourd'hui debout, au-dessus ! » Oui, je marche sur cette frontière, cherchant un équilibre que je sais précaire. Je déambule sur ces cadavres, sur ces ossements, sur ces chairs putréfiées qui m'ont un jour précédé. Je jouis d'un présent qu'ils m'ont légué, qu'ils ont construit chacun, sans le savoir, sans vouloir croire en leur pouvoir et en leur propre importance. Année après année, siècle après siècle. Et je pense aux hommes de demain, à ceux qui viendront dans cent ou mille ans, ceux qui piétineront à leur tour mon crâne nu et poli, ceux qui trifouilleront dans la boue pour tenter de déchiffrer ce monde qui est mien, pas si différent du leur en fin de compte. Ils regarderont les vestiges de ce qui m'entoure, de ce qui a fait la vie de tous mes contemporains, avec un sourire amusé et curieux. Ils analyseront nos croyances indubitables, nos dieux uniques, nos nécessaires combats, nos sciences véridiques, nos indiscutables découvertes, nos techniques de pointe et nos arts d'avant-garde, nos philosophies alambiquées, comme autant de choses étranges, divertissantes, un peu stupides, arriérées même peut-être. « Vainqueurs, vaincus, quelle différence après tout ? », je me demande une nouvelle fois. Je regarde le ciel et observe les nuages. Puis, je m'allonge sur l'herbe et me mets plus à l'aise. Je ferme les yeux et ne tarde pas à m'endormir. Oui, je me mets à rêver :

D'abord :

L'obscurité à couper au couteau.

L'absence de temps.
Le froid qui me saisit les os.

Et puis, soudain, petit à petit, se dessine autour de moi une plaine aride, une terre blanche et sèche, où n'éclosent que quelques bas buissons aux branches mortes et cassantes, aux épines mates et saillantes, d'où s'écoule avec parcimonie un liquide laiteux. À mes pieds, une brume compacte. Et au dessus de ma tête, un ciel d'entre chien et loup. Dans ces landes préhistoriques et phébéennes, ni soleil ni lune ne brille. Le blême firmament se confond avec l'ivoire de la terre pour ne former qu'un seul et grand tout. Une blancheur cotonneuse trouble l'espace en toutes ses parties. « Cet endroit, on dirait une page blanche... » je me dis innocemment. Après un court instant, je rajoute : « Une page blanche, où il serait bon de laisser gambader ses rêves les plus fous ! » Je suis seul. Personne d'autre que moi dans cette immensité agitée par de fortes bourrasques, qui sifflent à travers cette plate étendue. Je fais un cône avec mes mains et j'appelle à plein poumon. Je crie. Ne me revient comme unique réponse que l'écho de ma propre voix. Je regarde dans toutes les directions. Pas de sentier ni de route. Il faut dire que je ne distingue pas grand chose à travers l'épais brouillard qui recouvre le paysage alentour et qui émet de toute part une phosphorescence aveuglante. Faute de mieux sans doute, j'entreprends de partir à la découverte de cet univers pâle et glacé. J'avance malgré les puissants coups de vent qui m'immobilisent et me clouent au sol à plusieurs reprises. Je tiens bon. Je marche. Mais la faim et la soif commencent à se faire sentir. Elles me nouent la gorge, tandis que mon estomac émet de longs borborygmes. Je continue coûte que coûte, mû par je ne sais quelle nécessité. Je déambule dans ce désert indifférent à ma présence. Je vais droit devant moi. Après un temps qui me paraît interminable, alors que je rêve à de somptueux banquets, où coulerait abondamment un vin délicieux et où défileraient sans parer les plats les plus onctueux, servis par de belles jeunes femmes, des danseuses exquises et savantes, ayant pour unique parure un léger tulle de soie des plus transparents, tout à coup, un mur de chaux gigantesque - il s'en faut de peu pour que je ne tombe à la renverse ! - surgit à mes côtés. Cette palissade s'étend à une vitesse prodigieuse et je n'en vois bientôt plus le bout, que ce soit horizontalement ou verticalement. Ses dimensions se perdent par delà l'horizon. Je reste un instant hébété. Mais je ne me laisse pas décourager. Je décide de longer ce rempart babylonien, en espérant y trouver une entrée. Ce mur, que me cache-t-il ? Peut-être renferme-t-il une admirable cité ? Des trésors légendaires ? Peut-être y a-t-il tout un peuple derrière cet immense garde-fou ? Peut-être y rencontrerais-je de sublimes et de généreuses femmes ? Ou au moins y trouverais-je un peu d'eau ? Malgré la fatigue qui s'immisce peu à peu le long de mes jambes, je maintiens obstinément mon allure. Je rase cette forteresse, dont je caresse d'une main la surface irrégulière qui s'effrite sous le contact de ma paume, laissant choir une poussière granuleuse. Je marche encore. Je marche toujours - pendant plusieurs heures ? ou serait-ce pendant plusieurs jours ? - et toujours à ma droite, ce même vieux mur de chaux. Le même mur. Impassible. Sans commencement ni fin. Dressé là comme une barrière à mon intelligence. Comme une frontière à ma liberté. L'air se réchauffe. Je perds courage. Je suis exténué. Mon corps tout entier n'est qu'abrutissement, douleur et sécheresse. J'ai de plus en plus de mal à mettre un pied devant l'autre. Je suis sur le point de flancher. Il ne faut surtout pas que je m'arrête, ne serait-ce qu'une seconde, car - je le sais - si tel était le cas, il me sera impossible de repartir. Un pas. Je n'en peux plus. Encore un pas. Je suis à bout. Un pas encore. Je m'en remets au ciel : « S'il te plaît... Ne m'abandonne pas... Donne-moi la force... » Je mets un genou à terre. J'ai peur. De rage, je sanglote. Et tandis que des larmes coulent le long de mes joues brûlantes, je cesse de lutter. Je me résous à mon

sort. Sans énergie, je m'affale sur le sol, face contre terre. Je ferme les yeux. Je baigne dans cet état second, avec un plaisir palpable. C'est la fin. « C'est donc ainsi que je terminerai ! », je me dis maussade. Soudain, j'ai une vision. Je fais un rêve. Ce n'est qu'un flash. Un flash : *je contemple, par la fenêtre d'un appartement que je ne connais pas, des rues vides, qui gisent indolentes sous une humide nuit d'automne, éclairée timidement par quelques réverbères. Quelque part, des volets claquent sourdement. Seule une voiture de police traverse lentement la chaussée, en faisant hurler - je ne sais dans quel but - sa sirène et ses gyrophares, avec derrière elle une flopée de petits mammifères qui sautillent nonchalamment. En menant mon observation plus avant, je me rends compte que ces bêtes, qui grouillent de partout et qui font vibrer le sol de leur sombre présence, sont des rats. Ils sont exagérément gros et poilus. Ils ont des dents longues et effilées qu'ils font bruyamment claquer, avec une voracité évidente, en pistant le véhicule de police de leurs rétines intensément rouges et immobiles. La voiture s'arrête régulièrement pour laisser sortir deux femmes en uniforme, qui ramassent des ordures entreposées sur le trottoir et qui les jettent sans ménagement dans le coffre de leur auto. Les sacs poubelles sont à ce point chargés que les différents détritiques dépassent et fissurent les emballages plastiques, donnant à ceux-ci d'étranges formes, d'où ruisselle un jus noirâtre et épais. À ce que je peux deviner à travers l'obscurité et la pluie fine, ces sacs semblent contenir des bouts de corps, des poils, des cheveux, des doigts, des organes, des jambes, des dents, des têtes, des bras, des bustes. Des cadavres entiers. Des restes de civilisations anciennes. Alors que je plisse les yeux pour m'assurer de la véracité de cette étrange vision, une force invisible me soulève soudain de terre. Je lévite à quelques centimètres du sol, avant de m'envoler d'un bond brusque par la fenêtre. Je survole la rue, puis le quartier. Je prends de plus en plus d'altitude, à une vitesse folle, si bien que je vois maintenant se dérouler sous moi toute une ville, puis une région entière, puis un pays, puis tout un continent. Durant mon vol, le temps se dilate, explose ! Je voyage à travers les années, les siècles, les millénaires ! Et bien que ce monde ressemble sous bien des aspects au nôtre, je m'aperçois bientôt d'une infinité de détails qui me confirment sa différence et son unicité. Je n'y prête pas vraiment attention au départ, mais je dois me rendre rapidement à l'évidence : il n'y pas d'HOMME ici. Depuis ses premiers balbutiements, ce monde semble avoir été organisé, dominé, régi et gouverné par la FEMME. Devant moi, s'étend une création gynogène ! Une société gynoïde ! Un univers utérin fait de trous, de fentes, de grottes et de cavernes ! Dans chaque ville ou village, je distingue un tracé délirant de souterrains et de galeries en labyrinthe. Ici, le plus grand prestige pour les métropoles est de posséder un gigantesque réseau de sous-sols ! Ici, aucune trace de nos routes érectiles, de nos bâtisses tumescentes, de nos édifices en priapisme, de nos édifices en gaule, de nos artifices en tringle, de nos inventions en forme de gland, de tous nos symboles compénétrants, de toutes nos armes hérissés en forme de gourdins, de nos fusils faunesques, de nos épées saillantes, de nos mitraillettes précoces, de tous nos canons bandés pour cracher leur semence mortifère, de tous nos outils dessinés pour pourfendre l'air, de nos scalpels péniers, de nos marteaux en gland, de nos clous en queue, de nos stylos vultueux, de tous nos tubes en nœuds, de nos robinets libidineux, de nos micros turgescents, de nos croix en crampe, de tous nos engins programmés pour pénétrer la matière, pour définitivement la déchirer, de nos voitures-biroutes, de nos avions-braquemarts, de nos fusées en trique, de tout notre outillage à visage de verge, debout, campé, raide, tendu, immobile, féroce, redoutable... Rien de toutes ces variations et déclinaisons jusqu'à l'étourdissement de l'omniprésence et de l'omnipotence du Pénis-Maître, du Pénis-Mort, du Pénis-Dieu ! D'ailleurs, ici, les lieux de culte sont des cryptes camouflées et nocturnes (et non pas, comme chez nous, de fiers*

temples, avec leurs tours flamboyantes et leurs bruyantes campanes, déchirant et troublant avec orgueil le firmament !) Peu à peu, j'aperçois d'obscures hypogées aux entrées dérobées, où Dieu lui-même (en lieu et place de nos Jésus, de nos Shivas et de nos divers Zeus !) est Femme, peinte sous les traits d'une Aphrodite charnue, dodue, maternelle, aux mamelles abondantes, au sexe humide et ouvert, image même de la trinité : ses deux Tétons figurant le Soleil et la Lune, sa Vulve géante et chaude représentant la Terre fertile, profonde, colérique, opiniâtre, mystérieuse... J'ai entendu un bruit léger. Un faible cliquetis. Comme l'envol d'un corbeaux qui croasserait sinistrement en s'éloignant. Je sors de ma torpeur et ouvre faiblement les yeux. Suis-je en proie à une hallucination ? Non ! Ce bruit sinistre se répète une nouvelle fois. Serait-ce le grincement d'une porte qui s'entrebâille ? Je lève la tête. Encore le même son aigu et perçant ! J'ai l'impression qu'on murmure mon nom dans un chuintement. Serait-ce une voix humaine ? Je me relève maladroitement, comme sous l'effet d'une puissante drogue. Je regarde aux alentours. Mais je ne vois rien. Rien. Rien que ce désert incolore qui s'étend à ma gauche et cet infini mur de chaux qui m'obstrue la vue à ma droite. Je commence à marcher, ou, pour mieux dire, je m'élance en claudiquant, en utilisant ce qui me reste de force. Et quelle n'est pas ma joie quand, après à peine quelques minutes de recherche tatillonne, durant laquelle je me suis appuyé pesamment contre ce maudit mur pour m'aider à avancer, je vois se dresser devant moi un colossal portail en fer forgé, intensément noir et majestueux ! J'éclate de rire : « Mon Dieu, faites que cette grille ne soit pas fermée à clé ! » Je m'approche. Je ne vois aucune chaîne. Aucun cadenas. J'observe cette construction magistrale, rouillée par l'âge, d'où pendent d'amples toiles d'araignées. Je me perds dans la contemplation de cette grille finement sculptée, qui représente une grande forêt : des arbres, des arbres, des arbres. Sans fleur ni fruit. Les multiples branches et feuillages forment une masse extraordinaire, sous lequel jouent des milliers de chérubins joufflus et potelés, qui portent tous un bandeau qui leur recouvre les yeux. Au-dessus de cette porte imposante, trône une plaque de cuivre astiqué avec soin et impeccablement entretenue, où je peux lire l'inscription suivante :

Jouir, c'est connaître sa finitude.

Poussé par la curiosité, je pousse cette énorme grille qui, malgré ses dimensions titanesques, cède facilement et s'ouvre dans un long crissement. C'est alors un tout autre monde qui s'offre à mes yeux. Loin de ce blanc qui suintait de toutes parts, ce blanc qui coulait, tombait, giclait, bavait, débordait du moindre recoin de cette pampa chimérique qu'il m'a fallu traverser et qui m'a empli la tête jusqu'au vertige, ici règne la plus profonde obscurité. Noir ! Malgré moi, je déglutis, avant que de m'enfoncer dans cet espace dont je ne distingue ni l'étendue ni les limites. Je passe le seuil avec prudence, en jetant furtivement des regards dans toutes les directions. Il me faut quelques minutes pour m'habituer à ces ténèbres. Mais, au bout d'un moment, j'arrive à distinguer des formes et des contours, je peux détacher quelques lignes des ombres : derrière des champs de plusieurs centaines d'hectare, séparés entre eux par de petites haies taillées, où surgissent à intervalle régulier ce qui me semble être des piquets, et où je distingue des masses immobiles au sol qui pourraient bien être des veaux ou des agneaux endormis, j'entraperçois au loin de plus grandes constructions, brutes, massives, imposantes, peut-être des maisons, des manoirs ou des immeubles, organisés

selon un plan drastique et rectiligne, composé de grandes et de larges artères. Alors que je continue mon exploration à pas calme et feutrée, essayant de ne pas troubler le complet silence qui recouvre ce lieu, à quelques mètres derrière moi, sur le même sentier où je me trouve, de légers cliquetis se font entendre, imperceptibles d'abord, puis se renforçant doucement, insistants, de plus en plus forts, bourdonnants, jusqu'à devenir présents comme une migraine. Je me retourne et vois une forme se déplacer. Elle se rapproche lentement vers moi. Dans un minuscule raie de lumière opaque, je distingue la silhouette d'un homme, transportant un objet qu'il fait rouler maladroitement devant lui et d'où s'échappe ce son lancinant et aigu. Il passe bientôt à mes côtés et me salue de la tête. C'est un vieillard rachitique, de petite taille, courbé, bossu, aux rides profondes, aux yeux bleus et enfoncés, clairs et rieurs, dont l'humble sourire fend d'un bout à l'autre le visage. Il soutient une lourde brouette contenant un amas de terre fraîche, surplombée de fleurs et d'un seau avec, posés en son travers, un râteau et une bêche. « Peut-être est-ce un paysan qui part travailler aux champs ? Ou rentre-t-il chez lui après une dure journée de labeur ? », je songe. Une fois qu'il m'a dépassé, il s'arrête brusquement, souffle un grand coup et pose tout son bardas à terre. Il retire son chapeau, s'agenouille avec respect devant ce qui me semble être un simple muret, puis arrache quelques mauvaises herbes. Et tandis qu'il s'adonne tout entier à sa tâche, avec une application que je qualifierais de « maniaque », peu à peu, ma vision se fait de plus en plus claire, de plus en plus distincte, me permettant de percer plus avant l'obscurité et d'y déceler de plus en plus d'objets et de détails, jusqu'à ce que je comprenne enfin où je suis... Ce que j'avais pris d'abord pour des corps de petits bovins allongés sur le flanc n'ont en fait rien de vivant : ce sont des stèles ! Les hypothétiques piquets : des croix ! Les maisons et les immeubles : des mausolées et des caveaux ! Oui, c'est l'évidence : je suis dans un cimetière ! Un cimetière qui s'étend à perte de vue ! Alors même que je m'étonne de ne pas avoir compris plus tôt où je me trouvais et que je regarde avec de grands yeux ce que je sais maintenant être des tombes, que je ne peux dénombrer tant elles sont nombreuses, mon vieillard sort un chiffon de la poche de son pantalon, avec lequel il époussette l'inscription de la stèle devant laquelle il se tient et qu'il finit par embrasser de ses lèvres fines et craquelées. Il se lève d'un bond et se met soudain à s'agiter en tout sens. Il siffle joyeusement en binant la sépulture, retire des cailloux qu'il fait tourner consciencieusement dans ses mains quelques secondes avant de les jeter au loin, ratisse avec soin la surface du sol, sème ses fleurs patiemment tout en marmonnant des mots que je ne peux comprendre. Sans doute, prie-t-il. Peut-être s'adresse-t-il à l'être aimé, au défunt dont le cadavre repose à quelques mètres de lui, sous ses pieds ? J'aimerais me rapprocher pour lui poser quelques questions, lui demander par exemple quel est le nom de cette nécropole où nous nous trouvons et qui me semble étrangement si familière, mais je n'ose pas le déranger, tant son dévouement, sa concentration, sa minutie, son plaisir semblent entiers. Je m'éloigne donc en silence et m'enfonce dans une nouvelle artère. J'arrive dans une autre zone, où pullulent de plus grandes constructions, ornées d'imposantes et de riches sculptures. « À toi ! Santé ! », j'entends soudain à proximité. Je tourne la tête et découvre à mes côtés un jeune homme aux cheveux longs, un adolescent d'une quinzaine d'années environ, à en juger par sa voix criarde, portant un blouson de cuir, assis sur l'une des tombes. Je ne vois que le sommet de son crâne, car il baisse la tête, le visage enfoncé dans son cou. Il tient dans sa main une grande bouteille de cervoise qu'il tend en l'air pour porter un toast : « À toi ! Ordure ! Que j'ai mise en bière aujourd'hui ! », dit-il dans un hurlement qui semble brûler ses poumons et s'éteint en pouffements, en murmures et en balbutiements. Bien-sûr, ces paroles ne me sont pas destinées. Il parle seul. Ou plutôt, il parle lui aussi à l'être chéri. Perdu. À l'être invisible et absent. Il

boit ensuite une gorgée, tout en tirant de larges bouffées de sa cigarette, qu'il tient maladroitement de son autre main. À ses côtés, gît un tas de mégots et de bouteilles vides. Il est apparemment soûl. Tout son corps gigote fébrilement, chaotiquement, comme s'il se trouvait sur le pont d'un bateau agité par la tempête. Je lui lance un timide : « Ça va ? » Il lève péniblement la tête. Tous les traits de son visage se crispent lentement et se déforment en une expression de haine effroyable. Il désire visiblement être seul. Je comprends dans le coup d'œil qu'il me jette qu'il veut me faire mal, me faire fuir, me passer à tabac, me tuer, me voir disparaître. Ou peut-être est-ce sa peine, le destin, le monde, lui même, qu'il destine à ce cruel dessein ? Devant cette attitude de pure aversion, ce regard fixe de méchante et parfaite hostilité, face à ce rictus de bête assoiffée de crime et de sang, je me sens faible et honteux, bien que je ne sois coupable de rien. Je baisse la tête. Et, tout-à-coup, alors que j'hésite à tourner les talons et à partir discrètement, ce jeune homme, cet adolescent, cet enfant se met à pleurer. Par spasmes. À gros sanglots. J'esquisse un geste vers lui mais aussitôt me ravise. Peut-être est-ce par lâcheté, mais je préfère m'en aller sans bruit, m'éloigner de cet adolescent pour qui je ne sais pas quoi faire, cet adolescent qu'il paraît de toute manière impossible de reconforter tant sa peine est profonde. Impuissant, je continue ma marche. Je cours, j'erre entre tous ces caveaux et ces tombeaux que je contemple sans vraiment y porter attention. Brusquement, je m'arrête devant un sépulcre qui a attiré mon regard, car le monument aux dimensions spectaculaires a la forme d'une magnifique sirène sortant d'une eau tourbe et agitée, avec un grand Phoenix planant au-dessus d'elle et déployant ses ailes comme pour la protéger. Je me penche et lis cette étrange épitaphe :

*« À mon épouse charmante et dévouée,
Par qui, pour qui je dois mourir,
Tout en sachant que j'y survivrai. »*

Alors que j'essaie de déchiffrer le sens de ces lignes, j'aperçois à une dizaine de mètres une lumière faible et vacillante, dans laquelle danse faiblement l'ombre de ce qui semble être un couple. Je m'approche et vois de profil une métisse d'une trentaine d'années, éclairée par un cierge posé à terre, au corps effilé et pulpeux, à la poitrine ferme et dressée, aux cheveux longs et frisés, les yeux noisette. Elle porte des bas-résilles, un short serré qui laisse entrevoir la musculature de ses fesses, et un chandail transparent, sous lequel se dessinent ses seins primesautiers. Elle s'appuie lourdement sur une autre femme plus âgée - peut-être est-ce sa mère ? -, d'une cinquantaine d'années environ, au port altier, aux manières élégantes, habillée d'une tailleur noir et portant aux poignets des bracelets de fine orfèvrerie. Elles pleurent toutes deux en silence, chacune à sa manière, étouffant une larme, reniflant, laissant échapper de temps en temps un gémissement, s'épaulant, s'embrassant, se faisant finalement passer un mouchoir qu'elles utilisent pour s'essuyer délicatement les narines et le coin des yeux. Tout en gardant une distance raisonnable, j'essaie de lire l'inscription de la longue pierre tombale devant laquelle elles se sont arrêtées. Après un effort considérable, je reconstitue le sens de l'épigramme :

*« 2 octobre 1998 – 25 septembre 2006.
Se sont aimés passionnément J. D. et Y.V.
Leur amour gît ici en attendant la résurrection. »*

Brusquement, je comprends tout ! Je sais pourquoi cet endroit possède pour moi ce charme si particulier, ce magnétisme si étranger à l'atmosphère mortifère qui va normalement de pair avec ce genre de lieu, pourquoi il distille dans mon âme un envoûtement captivant, pourquoi j'y renifle un parfum à ce point sensuel, charnel, érotique ! Je sais pourquoi, depuis mon arrivée ici, j'éprouve ce sentiment de familiarité, que je ne peux m'expliquer, comme si je visitais un lieu que j'avais déjà parcouru, ailleurs, un jour, comme dans un mauvais rêve, une vie d'avant ! J'ai enfin percé le mystère sibyllin de ce cimetière insolite ! Pour m'assurer de ma découverte, je regarde furtivement les tombes qui m'entourent, et plus précisément leurs épitaphes, dont voici quelques extraits :

« 19 juillet - 21 juillet 1973
Comme un feu d'artifice,
Dont la virulence et l'éclat a déchiré la nuit,
R.T. et S.B. se sont enlacés et chéris. »

« 6 août 1881 - 28 février 1899
À H.F.
Qui m'a fait vivre
D'amour et d'eau fraîche
Et dont le souvenir réchauffe
Mes grisâtres jours. »

« 11 DÉCEMBRE 1613 - 12 FÉVRIER 1615
J. S. ET X.A.
ONT PARLÉ D'ÉTERNITÉ
TANDIS QUE LEUR TEMPS S'ÉCOULAIT... »

« 22 mai 1801 - 30 novembre 1810
À O.D.
Qui de sa main tendre
A recouvert ma bouche et ma jeunesse ! »

« 4 AVRIL 1744 - 12 JANVIER 1767
R.H. ET L.N., TENDRES ÉPOUX,
SE SONT AIMÉS,
TROMPÉS, QUITTÉS PUIS AIMÉS ENCORE
POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE. »

Je souris, puis ris bientôt aux éclats. Je lance tout haut : « Cet immense cimetière ne renferme aucun corps véritable ! Non ! Bien-sûr que non ! C'est un monument érigé à l'amour ! À tous nos amours perdus ! À nos romances clandestines ! À nos flirts ! À nos passions ! À tous nos serments et folies ! Oui, ici sont consignés tous les amours morts de toute l'humanité ! Sont couchés ici, marqués d'une pierre blanche, tous nos concubinages, toutes nos unions passées, toutes nos caresses ardentes ! Tous nos mots doux ! Une véritable hécatombe de promesses ! Un véritable champ de bataille de chairs soumises et tremblantes ! Ah, tous ces amours qui ont complètement changé leur porteur, qui les ont chamboulés sans retour, qui ont fait prendre à leur vie un tournant imprévisible ! Ces amours qui ont marqué au fer rouge nos entrailles et nous ont totalement possédés ! Tous ces amours qui nous ont transformés, qui nous ont fait pousser comme des excroissances, d'où sont nées toutes sortes de nouveautés, d'inclination à la tendresse, d'humeurs inédites, une façon originale de communiquer,

un certain genre d'humour, de cruauté, de vocabulaire propre, de pensées insolites, de lectures inhabituelles, de centres d'intérêt originaux, de problématiques dernier-cri, d'habitudes étrangères, de projets inouïs de voyage, trainant dans leur sillon le souvenir d'odeurs particulières, de musiques précises, de lieux singuliers, d'angles caractéristiques de lumière ! Ces amours qui se sont enfoncés dans le moindre de nos pores et ont crû le long de nos poils, comme une mauvaise herbe ! Tous ces amours qui sont devenus des vrais bouts de nous-mêmes ! Des vrais doubles silencieux ! Ces amours qui après coup se sont englués le long de nos muscle et de nos larmes, se sont immiscés dans notre gestuel, emmitouflés dans nos manières, qui se sont incrustés dans notre rétine puis enracinés sous notre langue, qui se cachent aujourd'hui sous chacune de nos manies, se faufilent entre nos paroles et soufflent dans la moindre de nos envies ! Ah, ces amours-fumée ! Ces amours-ivresse ! Ces amours-luttes ! Ces amours-fantômes ! Ces amours-valses ! Ces amours-génies ! Ces amours qui s'agitent maintenant dans l'ombre, qui se morfondent dans un pli de notre âme, où ils ont déposé leurs bagages bien décidés à définitivement s'installer, à irrévocablement nous habiter, en faisant bien-sûr au passage quelques travaux, en mettant par exemple à leur goût la déco... » Alors que je finis ma harangue en riant, en criant, excité et exalté, le vieillard que j'avais aperçu auparavant en train d'arranger sa tombe, ce vieillard souriant et maniaque passe une nouvelle fois à mes côtés, tirant sa brouette avec effort. En m'apercevant, il lance dans ma direction, avec un clin d'œil malicieux, comme s'il voulait mettre un point final à mon délire : « Et oui, quand *elles* partent, c'est tout le bonhomme qu'il faut enterrer... »

“ ... Et un pays !”

Du même vieillard, qui finit d'un trait son verre de vin rouge et jette quelques pièces de monnaie sur le comptoir en grognant, puis se lève, enfonce lourdement son chapeau sur son crâne et met son manteau dont il époussette les manches avec coquetterie, avant de sortir lentement du bar en titubant et de disparaître dans la nuit...

Amor mío,

Peut-être ne liras-tu jamais ces lignes qui te sont pourtant adressées, et à vrai dire, peu importe. J'écris sans doute pour moi seul. Peut-être ai-je besoin de figer en moi mes murmures et mes prières solitaires, peut-être veux-je cerner en mots mes peurs, mes rêves et mes émois, qui dansent et copulent comme la cire, la fumée et la flamme d'une bougie dans l'ombre. Je voudrais exposer ici toute cette arithmétique alambiquée d'être homme, d'être l'homme que je suis, d'être l'homme que j'aimerais devenir avec toi à mes côtés.

Rien qu'à m'entendre dire : « Toi, à mes côtés » et déjà j'en frémis.

Mi sol.

Il m'a fallu tant d'aurores et de crépuscules, tant de rencontres heureuses, tant de morts et d'heures creuses, tant d'orgasmes contraints, tant de rires, de bouches et de corps offerts, tant de plaisirs intérimaires, tant de pas perdus, tant de violences, tant de morsures et de silences, tant de coups de tête inopinés, tant de rictus et d'embrassades, tant de discussions débraillés, tant d'attentes impatientes, tant de coups d'œil culotées, tant de mensonges, tant de mots dérobés et de pensées vagabondes, il m'en a fallu tant et tant pour arriver finalement jusqu'à toi ! Il m'a fallu tant de temps pour être finalement prêt à t'accueillir ! J'ai couru de gauche à droite. J'ai burlingué, bringuebalé entre des courants contraires. J'ai - comme on dit - roulé ma *bosse*. Au gré des soleils et des saisons, j'ai mendié mon pain, mon existence et mes baisers. Ah, je me pensais chien farouche, fauve et fier ! Chien errant, grognant ! Chien sale qui aimait à renifler les ordures, les entrejambes et les culs ! Chien fauve qui hurlait à la lune sa sauvagerie et sa candeur ! Chien des rues, réfractaire à toute idée de confort et d'habitude, qui rôdait pendant autour des lumières confinées des salons, espérant qu'on daigne lui jeter

une tendre *mie* encore chaude... Jeune chien fou, s'ébrouant dans le simple plaisir de n'appartenir qu'à lui-même ! Sans maître ni Dieu ! Et toi, tu m'as brusquement dompté... Domestiqué !!! À peine t'ai-je vue, je me suis retrouvé soudain à gémir doucereux, la queue basse, le regard en bandoulière !

Qu'il est bon de vivre assez longtemps pour pouvoir se voir se contredire...

Mi tierra.

J'ai goûté à tes lèvres et j'y ai découvert un foyer. Me voilà aujourd'hui lié à ta présence. Tu es devenue mon unique désir de voyage. Mon pays. Ma contrée. Mon Amérique. Ton parfum, ta voix, le seul contact de ta peau m'ont définitivement sédentarisé. Et maintenant, tel un migrant qui croit en sa chance, je rêve à mille et une sources de richesse, provenant néanmoins de choses simples et ordinaires, qui pourtant me paraissent si absurdes autrefois : t'observer du coin de l'œil alors que tu travailles, me perdre dans tes yeux, flâner le soir le long de ton corps nu, profiter de la chaleur de ton corps alors que dehors il pleut, acheter ce vieux meuble que nous lorgnons depuis un moment et qui nous plait à tous deux, aller de temps en temps au restaurant, discuter des tracasseries quotidiennes, grogner au sujet des factures qui s'accumulent, savoir me taire avec toi, aller danser quelques fois et quelques fois méchamment nous chamailler, me réveiller chaque matin avec l'odeur cotonneuse de ta chair collée à ma peau, économiser un peu d'argent pour nous payer ce fameux voyage en Chine ou aux États-Unis, me balader le dimanche ma main dans la tienne, se battre pour savoir qui lavera aujourd'hui la vaisselle ou qui prendra la voiture, regarder épaule contre épaule les lumières de la ville qui ondulent devant nous sans parer, rire de tout, rire d'un rien et nous marier, te voir vieillir, traverser ensemble les aléas et les années, avoir des enfants, te voir mère, me moquer de tes premières rides et de tes premiers cheveux blancs, avoir même un chien et une maison, oh, pas le palace, bien-sûr, mais quelque chose de chaleureux, de coquet et à nous... Bref, me voilà à baigner en plein conte de fées : *Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.* (Étrange atavisme, d'ailleurs, que celui de quantifier le bonheur par le nombre de rejetons !) Peut-être, je vieillis. Et toi, tu es encore jeune, si jeune. Si délicieusement jeune. Tu as ces fous rires, ces incohérences et ces inconséquences, cette démarche insouciant et chaloupée, cette manière de jouer et de ne pas l'en faire pour demain, cette façon de t'émouvoir devant de stupides films romantiques ou de t'insurger devant un violent fait divers, cette manière coquette de jouer avec tes mèches de cheveux en pensant que le monde intrinsèquement t'appartient. Et, même si parfois ton regard se durcit, tu ne peux cacher ton cœur pur d'enfant, ce

cœur d'ange qui transperce les choses et les êtres et qui possède toute la sagesse de l'univers.

Mi cielo.

À l'observer en silence, j'en arrive parfois à penser que nous nous sommes déjà rencontrés, avant, ailleurs, sous d'autres cieux, dans d'autres conditions, et qu'aujourd'hui nous est donnée l'opportunité de terminer ce que nous avons jadis commencé. Comme si nos âmes - ou ce que nous appelons comme tel - étaient liées par delà le temps et l'espace. Comme si nous étions destinés à nous connaître, malgré le caractère impossible de notre première rencontre, dont les circonstances furent si improbables qu'elles auraient pu faire pâlir le plus génial des mathématiciens. Comme si nous étions, comme qui dirait, des âmes *sœurs*. Et le pire dans tout ça, c'est que je ne crois NI AU DESTIN NI AUX VIES ANTÉRIEURES !!! Mais l'amour n'est-il pas cette zone contradictoire de l'être, cet élixir mystérieux, qui provoque un brusque chamboulement de toutes nos croyances et de toutes nos certitudes, que pourtant nous pensions si bien et profondément établies ? N'est-il pas le seul état de folie, la seule démente réelle acceptée totalement par et pour tous, à tel point que - bien loin d'enfermer dès l'apparition des premiers symptômes les malades, qui semblent pourtant avoir perdus tout bon sens, toute logique et raison - tout à chacun appelle et désire ses fièvres, que le premier venu ne peut concevoir sa vie sans ses lois et ses tourments, que pour rien au monde nous ne voudrions exister sans sentir sur nous ses tendres griffes, bien que son insidieux contact signifie pour nous mourir quelque peu ?

Je le confesse donc : je suis fou de toi.

Oui : je me meurs grâce à toi.

Mi vida.

Je me rappelle d'une discussion que j'ai eue avec une amie il y a plus d'un an, alors que je lui confessais que je voulais me marier avec toi. Après une grimace de surprise, elle m'a dit, curieuse : « Mais ça ne te fait pas peur ? » Je lui ai répondu du tac-au-tac, en riant : « Non ! C'est tout le contraire ! » Car, aujourd'hui, je n'ai pas à chercher ailleurs, non, je n'ai plus à douter, non, c'est bel et bien avec *toi* que je veux partager ma vie. Bien-sûr, je n'ignore pas que nous pouvons nous séparer un jour. Le temps, dit-on, est assassin. C'est vrai. On se lasse de tout. Même de la beauté ! Un jour, qui sait, tu pourrais prendre un amant. Je ne suis pas dupe, je sais bien qu'il y a dans le monde plein d'hommes plus beaux, plus intéressants que moi. Le genre d'hommes qui ont des qualités que, moi, je

n'ai pas du tout. Mais m'imaginer avoir la VIE DEVANT MOI AVEC TOI fait relativiser bien des choses. Et peut-être mets-je ce que nous appelons *fidélité* par-delà les corps et leur commerce. Le plus important pour moi, peut-être, c'est être fidèle à sa *parole*. Dans notre cas, nous sommes tombés amoureux et nous avons *choisi* de le rester. Dès le début, par un mécanisme sibyllin et étranger à nous-mêmes, nos silences ont eu le poids d'un serment. Oui, entre toutes, je t'ai *choisie*. Et je suis prêt à vivre en ta compagnie la passion, les disputes, les hauts, les bas, les drames, les merdes, les joies, et même l'ennui, la lassitude, le manque de désir... L'amour n'est-il pas avant tout un pari ? N'est-il pas toujours un défi ? Il nous faut désormais inventer quotidiennement notre amour. Au jour le jour, le *travailler*. Comme l'on prendrait soin d'un feu qui brûlerait - je n'ose pas dire : « se consumerait » - dans l'âtre d'une cheminée. Et, malgré son apparente simplicité, cette opération demande une certaine science pour la mener à bien, je dirais même, un grand art : disposer avec parcimonie les brindilles, accommoder les bûches de telle manière que l'air puisse doucement s'y glisser, allumer en même temps en plusieurs endroits des morceaux de papiers journaux roulés en boule, laisser faire, souffler de temps à autre pour relancer les flammes et faire rougir les tisons, arranger délicatement les braises tout au long de la combustion, remettre du bois si nécessaire, protéger le foyer des bourrasques et du vent méchant, souffler encore légèrement, laisser faire encore une fois en savourant la chaleur que dispense ce feu si agréable...

Oui, il nous faut prendre soin de nous.

Il y a une phrase que je me répète souvent, comme un secret, une phrase si simple dans l'idée qu'elle en devient parfois compliquée dans les faits. Je la partage ici avec toi pour qu'elle s'érige entre nous comme une vérité :

DONNE CE QUE TU VOUDRAIS RECEVOIR.

Mi corazón.

Que notre amour soit long et beau ! Que nous ne nous laissions pas damer le pion, pas faire, pas avoir, par l'*habitude* ! Car, comme le disait un poète de mes amis : « La violence d'aimer se change parfois à n'être plus que la violence ! » En effet, que de femmes j'ai vues se permettre, au bout d'un certain temps, quelques libertés avec leurs amants, oh, pas grand chose au départ, juste quelques remarques anodines, de petites blagues sous le manteau, des femmes qui, sans s'en rendre compte, s'engageaient sur un sentier sombre et cruel, commençant à parler à leur compagnon affreusement mal, ponctuant leurs phrases de petits commentaires meurtriers, qui auraient pu passer inaperçus, si ce n'est qu'ils étaient

répétés avec assez de fréquence et d'insistance pour s'enfoncer lentement dans la chair de son destinataire comme la lame d'un couteau, pour des choses sans importance, au bout du compte, pour de simples brouilles : « Ne mange pas comme ça », « Tiens-toi droit ! », « Non, pas comme ça ! », « Ooooooh, tu me fais honte ! » Sur ce sujet, un autre poète de mes amis me disait, je l'entends encore : « C'est justement les *prochains* qu'il est impossible d'aimer ! On ne peut aimer que les *lointains* ! » Et il ne faut jamais sous-estimer la *mère* qui sommeille dans chaque femme ! Cette mère qui veut enseigner, éduquer, régir. Cette mère qui aime à punir, à gronder. Cette mère qui, après tout, voit en tout homme un *enfant*. Cette mère jalouse, possessive, hystérique, dont le but, le destin, la tragédie est d'être aimée. De *recevoir* ce don d'amour. D'en être l'unique et indispensable héritière. C'est là sa vraie nature ! Car c'est toujours la femme qui a le plein pouvoir ! C'est toujours elle, qui d'un sourire *daigne*, qui *accorde*, qui *permet*. Et je sais que, malgré tes protestations et mes propos bourrus, tu as assez de bon sens et que tu as assez bon cœur pour tolérer mes défauts. Pour m'accepter finalement tel que je suis. Ou du moins, je l'espère. Oui, je sais que tu me veux du bien. Et c'est une chose si simple et si rare qu'elle vaut d'être remarquée et chérie.

Alma mía.

Il y aurait tant et tant à dire... Mais les mots me paraissent soudain si courts, si creux ! Peut-être faudrait-il me satisfaire de répéter maintenant ces mots si banals, partagés de tout le monde et pourtant si effrayants, si horriblement nouveaux quand ils franchissent pour la première fois la barrière des lèvres, ces aveux qu'on murmure d'abord la peur au ventre, ces timides *jeux-thèmes* qu'on lance avec un léger sentiment d'abandon et de brûlure. Peut-être est-ce au final la seule formule digne d'être retenue, en l'acceptant comme la pointe apparente d'un immense iceberg immergé sous une mer taciturne, en la pensant comme le balbutiement d'une réalité insondable, sans véritable nom. Peut-être suffit-il ensuite de laisser entre nous parler le silence...

Sache-le donc et entends ce qui suit comme une promesse :

Je t'aime.